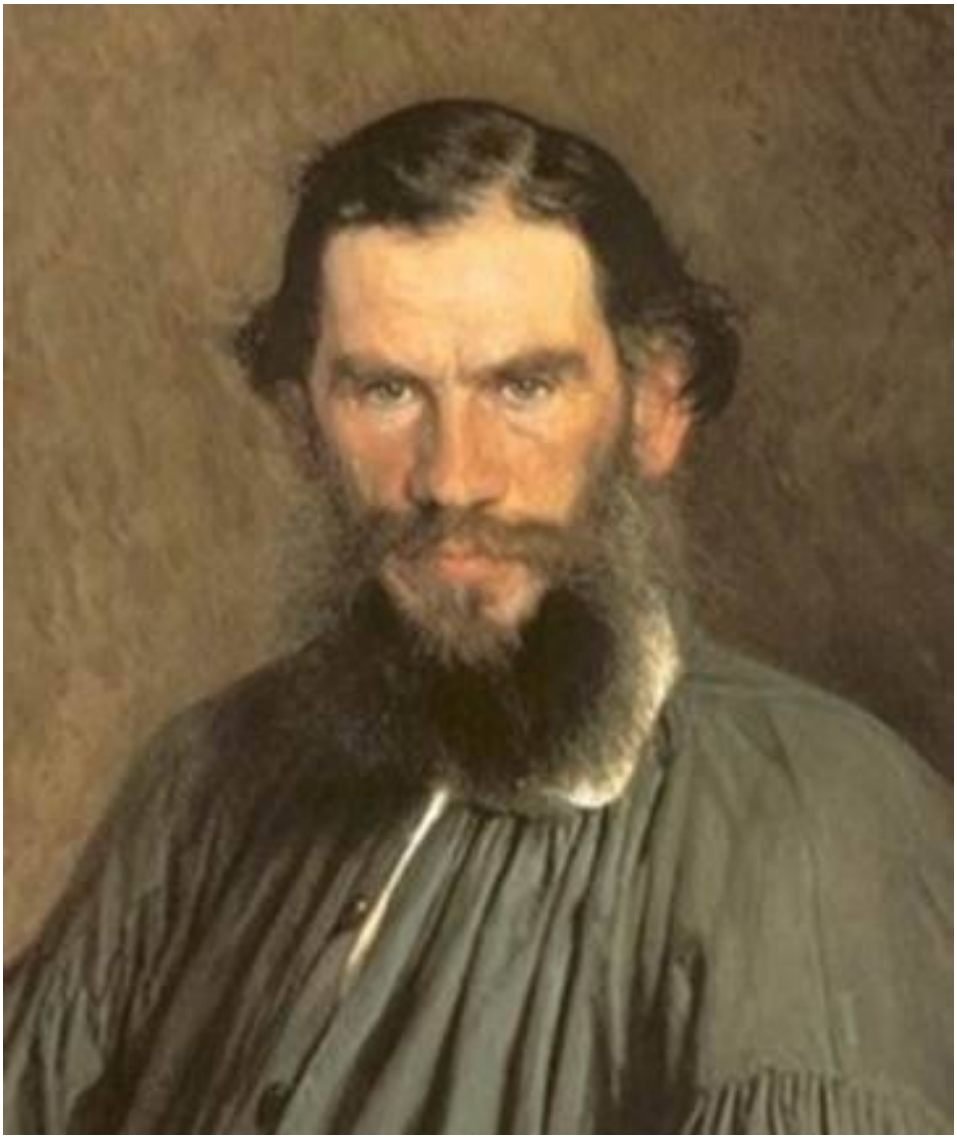

Comte Léon Tolstoï

CONTES ET NOUVELLES

Tome V

Deux hussards, Hadji Mourad

Traduction de J. W. Bienstock

DEUX HUSSARDS

« … Jomini et Jomini.

Et pas un mot sur l'eau-de-vie. »

D. DAVIDOV.

Dans les années 1800, au temps où il n'y avait encore ni chemins de fer, ni chaussées, ni éclairage au gaz, ni bougies stéariques, ni divans bas à ressorts, ni meubles sans vernis, ni jeunes gens désillusionnés, porteurs de monocles, ni femmes libérales, philosophes, ni charmantes Dames aux Camélias comme il s'en trouve tant de nos jours – dans ce temps naïf, où l'on allait de Moscou à Pétersbourg, en chariot ou en voiture, emportant avec soi une cuisine entière de provisions, où l'on roulait pendant huit jours sur des chemins défoncés, poussiéreux ou boueux, où l'on faisait confiance aux côtelettes *Pojarski,* aux sonnettes de *Valdaï*(1) et aux *boulblikï*(2) – où, durant les longues soirées d'automne brûlaient des chandelles de suif éclairant le cercle familial de vingt ou trente personnes ; où, au bal, on mettait dans les candélabres des bougies de cire ou de spermaceti, où l'on disposait les meubles symétriquement, où nos pères étaient encore jeunes non seulement parce qu'ils n'avaient ni rides ni cheveux blancs, mais parce qu'ils se battaient au pistolet pour une femme et se précipitaient d'un bout à l'autre d'un salon pour ramasser un mouchoir tombé à terre par hasard ou non ; où nos mères portaient des tailles courtes et d'énormes manches et décidaient les affaires de famille à la courte paille, où les charmantes Dames aux Camélias se cachaient de la lumière du jour – au temps naïf des loges maçonniques, des martinistes, des *tougenbund,* au temps des Miloradovitch, des Davidov, des Pouchkine, dans le chef-lieu K***, se tenait l'assemblée des seigneurs ruraux et les élections des représentants de la noblesse touchaient à leur fin.

I

« Eh bien ! Qu'importe, même à la salle commune si vous voulez, dit un jeune officier enveloppé d'une pelisse, coiffé du casque de hussard, et qui arrivait directement en traîneau de voyage dans le meilleur hôtel de la ville de K***.

– Ah, mais il y a tellement de monde, mon petit père Votre Excellence », déclarait le portier qui avait déjà réussi à savoir, par le brosseur, que le hussard s'appelait comte Tourbine, et pour cela lui donnait du « Votre Excellence ». « La dame d'Afremov, avec ses filles, a promis de partir ce soir, alors quand la chambre n° 11 sera libre, vous pourrez l'occuper », ajouta-t-il en précédant le comte dans le couloir tout en se tournant vers lui sans cesse.

Dans la salle commune, devant la petite table, près du portrait en pied, très enfumé, de l'empereur Alexandre Ier, quelques messieurs, probablement des nobles du pays, étaient assis devant du champagne, avec, à côté d'eux, des marchands ou des voyageurs en pelisses bleues.

Le comte, en entrant dans la pièce, appela Blücher, un énorme chien mâtin gris qu'il avait avec lui, ôta son manteau dont le collet était couvert de givre, et commanda de l'eau-de-vie. Resté dans son *arkhalouk*(3) de soie bleue, il prit place à table et entama la conversation avec les messieurs présents qui, gagnés tout de suite par la physionomie belle et ouverte du voyageur, lui proposèrent une coupe de champagne. Le comte but d'abord un petit verre d'eau-de-vie, puis commanda aussi une bouteille pour régaler ses nouvelles connaissances. Le postillon se présenta pour réclamer un pourboire.

« Sachka ! cria le comte, donne-le-lui ! »

Le postillon sortit en compagnie de Sachka, et revint bientôt avec l'argent dans la main.

« Eh quoi ! mon petit père, Votre Excellence ! Il me semble pourtant avoir peiné pour Ta Grâce ! Tu m'as promis cinquante kopecks et il ne m'en donne que vingt-cinq.

– Sachka ! Donne-lui un rouble. »

Sachka, les yeux baissés, fixait les pieds du postillon.

« C’est assez pour lui, dit-il à voix basse, et du reste je n’ai plus d’argent. »

Le comte tira de son portefeuille les deux seuls billets bleus qui s’y trouvaient, et en remit un au postillon qui lui baisa la main et sortit.

« Ça y est ! Je suis fini, dit le comte, ce sont mes derniers cinq roubles.

– C’est à la hussarde, comte ! fit en souriant un des gentilshommes, évidemment un cavalier en retraite, à en juger par la moustache, la voix et l’allure énergique des jambes. Vous avez l’intention de rester longtemps ici, comte ?

– Il me faut trouver de l’argent, autrement je ne resterai pas. D’ailleurs, il n’y a pas de chambre, que le diable les emporte dans cette maudite auberge…

– Permettez, comte, s’écria le cavalier, pourquoi ne pas vous installer ici ? J’occupe le n° 7. Si vous voulez me faire l’honneur de passer la nuit chez moi, en attendant. Restez chez nous trois jours. Aujourd’hui il y a bal chez le chef de la noblesse. Comme il serait heureux !

– Oui, oui, comte, restez donc, ajouta un autre des interlocuteurs, un joli jeune homme, pourquoi partir si vite ? Les élections n’ont lieu qu’une fois en trois ans. Vous verrez au moins nos belles demoiselles.

– Sachka ! Ramène du linge, je vais aller au bain, dit le comte en se levant. Après nous verrons, peut-être en effet irai-je chez le chef de la noblesse. »

Il appela ensuite le garçon pour lui dire deux mots, auxquels le garçon répondit en souriant : « Que tout se fait par les mains de l’homme », et sortit.

« Alors, mon cher, je fais transporter ma valise dans votre chambre, cria le comte sur le pas de la porte.

– S’il vous plaît, j’en serai heureux, répondit le cavalier en accourant vers lui. N’oubliez pas, n° 7. »

Le comte s’éloigna et le cavalier retourna à sa place. Il s’assit très près d’un fonctionnaire et, le regardant en face, l’œil souriant, il dit :

« Mais c’est lui en personne !

– Hein ?

– Je te dis que c'est ce même hussard, ce bretteur, en un mot Tourbine : il est très célèbre. Je te parie qu'il m'a reconnu. Et comment donc ! À Lébédiane, quand j'étais dans la remonte, nous avons fait la noce ensemble trois semaines sans interruption. Là-bas, nous en avons fait tous les deux, ah ! ah ! Un sacré gaillard, hein ?

– Un vrai ! Et comme il est d'abord agréable ! On n'a jamais rien vu de pareil, répondit le joli jeune homme. Comme on a eu vite fait de lier connaissance… Quoi ! il a vingt-cinq ans, pas davantage ?

– Non, il paraît cet âge, mais il a plus. Ah ! il faut savoir qui c'est ! Qui a enlevé Mme Migounova ? Lui. C'est lui qui a tué Sabline. C'est lui qui, prenant Matnev par les jambes, l'a lancé par une fenêtre. C'est lui qui a gagné trois cent mille roubles au prince Nestérov. Il faut connaître cette tête brûlée : joueur, bretteur, séducteur, mais hussard dans l'âme ; un vrai hussard. Il n'y a que des racontars sur nous, ah, si l'on comprenait vraiment ce qu'est un vrai hussard ! Ah ! c'était le bon temps ! »

Et le cavalier se mit à narrer à son interlocuteur une fabuleuse orgie à Lébédiane avec le comte, qui non seulement n'avait jamais eu lieu, mais qui ne pouvait avoir eu lieu. Premièrement, parce qu'il n'avait jamais encore vu Tourbine, ayant pris sa retraite deux ans avant que le comte n'entrât au service, et deuxièmement, parce qu'il n'avait pas servi dans la cavalerie, mais avait été, pendant quatre ans, un modeste junker du régiment de Bielevsk et avait pris sa retraite aussitôt que promu lieutenant. Mais, dix années auparavant, ayant reçu un héritage, il était allé effectivement à Lébédiane, avait dépensé là, avec les remonteurs, sept cents roubles et s'était fait faire un uniforme à parements orange, afin d'entrer aux uhlans. Le désir d'entrer dans la cavalerie, et les trois semaines passées avec les remonteurs à Lébédiane, restaient la période la plus brillante et la plus heureuse de sa vie, si bien que ce désir, pris d'abord pour la réalité, était devenu ensuite très vite un souvenir véritable. Il commençait lui-même déjà à croire fermement en son passé de cavalier, ce qui du reste ne l'empêchait pas d'être, par sa douceur et son honnêteté, l'homme le plus estimable.

« Oui, qui n'a pas servi dans la cavalerie ne comprendra jamais notre camarade ! » Il s'assit à califourchon sur la chaise et avançant la mâchoire inférieure, reprit à voix basse : « Il lui arrivait de se promener en tête de l'escadron, et non sur un

cheval, mais sur un diable, tout en ruades ; et chevauchant ainsi comme un diable, lui aussi. Le commandant d'escadron s'avançait pour la revue.

« Lieutenant ! disait-il, s'il vous plaît, sans vous ça n'ira pas, faites donc défiler l'escadron au pas de parade. C'est bon », répliquait l'autre, et en se retournant, il criait à ses vieux moustachus…

« Ah ! que le diable m'emporte, ça, c'était le bon temps ! »

Le comte revenant du bain, tout rouge, les cheveux mouillés, entra tout droit au n° 7 où se trouvait déjà le cavalier en robe de chambre qui fumait sa pipe en songeant, avec un plaisir mêlé d'une certaine crainte, à ce bonheur qui lui arrivait de loger dans la même chambre que le célèbre Tourbine. « Eh bien ! se dit-il soudain, et si tout à coup il lui prenait fantaisie de me mettre tout nu, de m'emmener hors de la ville et de me fourrer dans la neige, ou… de m'enduire de goudron, ou tout simplement… non, il ne fera pas cela à un camarade », se rassurait-il.

« Sachka ! donne à manger à Blücher », cria le comte.

Apparut Sachka qui pour se remettre du voyage avait bu un verre d'eau-de-vie et était déjà un peu gris.

« Tu n'as pas pu te retenir. Tu es déjà ivre, canaille ! Donne à manger à Blücher.

– Il ne crèvera pas pour cela. Voyez comme il est gras, rétorqua Sachka en caressant le chien.

– Eh bien, pas de réplique ! Va-t'en lui donner à manger.

– Pour vous, il suffit que le chien soit nourri, mais l'homme, s'il boit un petit verre, alors, vous lui faites des reproches.

– Prends garde ! je vais te flanquer une raclée, cria le comte d'une telle voix que les vitres tremblèrent et que le cavalier éprouva même quelque frayeur.

– Pensez-vous à demander si Sachka a mangé quelque chose aujourd'hui ? Quoi, battez-moi, si un chien vous est plus cher qu'un homme ! » répondit Sachka. Mais aussitôt il reçut un tel coup de poing dans la figure, qu'il tomba, se cogna la tête contre la cloison et, protégeant son nez de la main, fonça dans la porte et tomba sur la banquette du corridor.

« Il m'a cassé les dents, gémissait Sachka en essuyant d'une main son nez ensanglanté, et de l'autre grattant le dos de Blücher

qui la léchait. Il m'a cassé les dents, Blüchka, mais quand même il est mon comte et je suis prêt à me jeter au feu pour lui. Voilà, puisqu'il est mon comte, tu comprends, Blüchka ? Tu veux manger, hein ? »

Après être resté allongé un instant, il se leva, donna à manger au chien et, presque dégrisé, alla proposer de manger à son maître.

« Vous m'offenseriez tout simplement, disait timidement le cavalier debout devant le comte, qui, les jambes sur le rebord du paravent, était couché sur son lit. Je suis aussi un vieux militaire, un camarade, puis-je dire. Au lieu d'emprunter à quelqu'autre, je suis prêt avec joie à vous donner deux cents roubles. Je ne les ai pas maintenant, je n'en ai que cent, mais aujourd'hui même je trouverai le reste. Vous m'offenseriez tout simplement, comte.

– Merci, mon vieux, fit le comte, devinant d'un coup quelle sorte de relations devaient s'établir entre eux, et frappant le cavalier sur l'épaule. Merci. Eh bien ! Si c'est ainsi, nous irons aussi au bal. Et pour l'heure, qu'allons-nous faire ? Raconte ce qu'il y a chez vous, dans la ville. Quelles sont les belles ? Qui fait la noce ? Qui joue aux cartes ? »

Le cavalier expliqua qu'une foule de jolies femmes seraient au bal, que l'*ispravnik*(4) Kolkov, élu récemment, était le plus fieffé des noceurs, mais sans la vraie audace des hussards, qu'il était seulement comme ça, un bon garçon ; que le chœur des tziganes d'Iluchka chantait ici depuis le commencement des élections, que Stiochka y était leur soliste, et qu'aujourd'hui *tous* iraient chez les tziganes après le bal chez le chef de la noblesse.

« Et on joue beaucoup, ajouta-t-il. Il y a un voyageur, Loukhnov, qui joue argent comptant et Iline qui occupe le n° 8, un cornette des uhlans, qui perd aussi beaucoup. La partie est déjà commencée chez lui ; chaque soir ils jouent. Et quel admirable garçon, comte, que cet Iline. Ah ! il n'est pas avare, il donnerait sa dernière chemise.

– Eh bien, alors, allons chez lui, nous verrons quels sont ces gens-là, dit le comte.

– Allons, allons ! Ils seront très contents. »

II

Le cornette des uhlans, Iline, venait de s'éveiller. La veille il s'était assis à la table de jeu à huit heures du soir et y était resté quinze heures de suite, jusqu'à onze heures du matin. Il avait perdu beaucoup, mais combien au juste, il ne le savait pas puisqu'il avait entre les mains trois mille roubles à lui et quinze mille de l'État que depuis longtemps il mêlait avec les siens. Et il avait peur de compter, craignant de se convaincre de ce qu'il pressentait, à savoir qu'il manquait déjà beaucoup de l'argent du gouvernement. Il s'endormit jusqu'à midi d'un sommeil lourd, sans rêves, comme en ont seuls les très jeunes gens après de très grosses pertes. Il s'éveilla à six heures du soir, précisément au moment de l'arrivée du comte Tourbine à l'hôtel, et, en apercevant autour de lui sur le parquet les cartes, la craie et les tables maculées au milieu de la chambre, il se rappela avec horreur le jeu de la veille et la dernière carte, le valet, qui lui avait coûté cinq cents roubles. Mais, ne croyant pas encore bien à la réalité, il prit l'argent sous son oreiller et se mit à le compter. Il reconnut quelques billets de banque qui, pendant la partie, avaient passé maintes fois d'une main à l'autre, et se rappela toutes les péripéties du jeu. Des trois mille, il ne restait déjà rien, et deux mille cinq cents de l'argent du Trésor manquaient aussi.

Le uhlan avait joué durant quatre nuits consécutives.

Il arrivait de Moscou où on lui avait confié les fonds de la trésorerie. À K*** le maître de poste l'avait retenu sous prétexte de manque de chevaux, mais en réalité parce qu'il était de connivence avec l'hôtelier pour retenir un jour au moins chaque voyageur. Le uhlan, un garçon très jeune et très gai qui, à Moscou, avait reçu de ses parents trois mille roubles pour son équipement, était heureux de passer quelques jours dans la ville de K*** pendant les élections, espérant s'y bien amuser. Il connaissait un propriétaire rural qui avait de la famille, et se promettait d'aller le voir et de faire la cour à ses filles, quand le cavalier se présenta chez lui pour faire sa connaissance ; et le soir même, sans aucune mauvaise intention, l'entraînait chez ses amis, Loukhnov et d'autres joueurs installés dans la salle commune. Dès lors, le uhlan s'était attelé au jeu et non seulement n'avait pas rendu visite à sa

connaissance, le propriétaire, mais cessant de réclamer des chevaux n'était pas sorti de la pièce depuis quatre jours.

Après avoir fait sa toilette et bu du thé, il s'approcha de la fenêtre. Il voulait se promener pour chasser le souvenir obstiné de la partie de cartes. Il mit son manteau et descendit dans la rue. Le soleil était déjà caché derrière les maisons blanches aux toits rouges. Le crépuscule commençait à s'étendre. Il faisait chaud. Dans les rues sales, des flocons de neige fondante tombaient doucement. À l'idée qu'il avait dormi toute cette journée, bientôt achevée, Iline devint tout à coup fort triste.

« Le jour passé ne se retrouve jamais. J'ai perdu ma jeunesse ! » se dit-il spontanément, non parce qu'il pensait avoir le moins du monde perdu sa jeunesse, mais parce que cette phrase lui était venue à l'esprit.

« Que vais-je faire maintenant ? se demanda-t-il. Emprunter à quelqu'un et partir. » Une dame se hâtait sur le trottoir. « En voilà une sotte ! » pensa-t-il sans savoir pourquoi. « Personne à qui emprunter. J'ai perdu ma jeunesse. » Il s'approcha des galeries commerciales. Un marchand en pelisse de renard était debout sur le seuil de sa boutique et appelait les clients. « Si j'avais écarté le huit, j'aurais tout regagné. » Une vieille mendiante geignait en le suivant : « Personne à qui emprunter ! » Un monsieur en pelisse d'ours passa dans une voiture, un sergent de police était là debout : « Que faire d'extraordinaire ? Tirer sur eux ? Non, c'est ennuyeux ! J'ai perdu ma jeunesse. Ah ! que voici de beaux harnais ! Ah, s'asseoir en troïka ! Eh, vous, mes chéris ! Je vais rentrer à l'hôtel. Loukhnov viendra bientôt, nous nous mettrons à jouer. » Il rentra à l'hôtel, compta encore une fois l'argent. Non, la première fois, il ne s'était pas trompé : il manquait toujours deux mille cinq cents roubles de l'argent du Trésor. « Je mettrai vingt-cinq roubles au premier jeu ; au second le double sur sept mises, ensuite sur quinze, sur trente, sur soixante… trois mille. J'achèterai de beaux harnais et je m'en irai. Mais non, le brigand ne me laissera pas ! J'ai perdu ma jeunesse ! » Voilà ce qui se passait dans la tête du uhlan tandis que Loukhnov en personne entrait chez lui.

« Quoi ! Êtes-vous levé depuis longtemps, Mikhaïl Vassiliévitch ? s'enquit Loukhnov en ôtant lentement de son nez sec les lunettes d'or et les essuyant soigneusement avec un mouchoir de soie rouge.

– Non, je viens de me lever. J'ai dormi admirablement.

– Un hussard vient d'arriver. Il s'est arrêté chez Zavalchevski… Vous n'avez pas entendu ?

– Non. Eh bien ! Il n'y a encore personne ?

– Il me semble qu'ils sont chez Priakhine. Ils ne vont pas tarder. »

En effet, bientôt entraient dans la chambre : un officier de la garnison qui accompagnait toujours Loukhnov, un marchand, d'origine grecque, brun, avec un énorme nez aquilin et des yeux noirs, enfoncés, un gros et gras propriétaire rural, un distillateur qui jouait des nuits entières, toujours par cinquante kopecks. Tous avaient hâte de commencer la partie, mais les principaux joueurs n'exprimaient pas ce désir, et Loukhnov surtout parlait très tranquillement des escrocs de Moscou.

« Peut-on s'imaginer, disait-il… Moscou, la principale ville, la capitale ! Et ils se promènent la nuit avec des bâtons à crochets, déguisés en diables, et effrayent la population stupide, et dévalisent les passants. Et que fait la police ? Voilà bien l'étonnant ! »

Le uhlan écouta attentivement cette histoire de brigands, mais à la fin il se leva et ordonna à voix basse d'apporter les cartes.

Le gros propriétaire parla le premier.

« Eh bien ! messieurs, pourquoi perdre un temps précieux ! Les affaires sont les affaires.

– Oui, hier vous en avez gagné assez par cinquante kopecks, alors ça vous plaît, dit le Grec.

– Oui, c'est vrai, il est temps », renchérit l'officier de la garnison.

Iline regarda Loukhnov. Celui-ci, tout en le fixant, continuait tranquillement son histoire de voleurs déguisés en diables armés de griffes.

« Vous tiendrez la banque ? demanda le uhlan.

– N'est-il pas trop tôt ?

– Bielov ! cria le uhlan, rougissant on ne sait pourquoi, apporte-moi à dîner… Je n'ai encore rien pris, messieurs… Apporte du champagne et donne des cartes. »

À ce moment, le comte et Zavalchevski entrèrent dans la chambre. Il se trouvait que Tourbine et Iline étaient dans la même division. Ils célébrèrent aussitôt en trinquant au champagne, et

cinq minutes après ils se tutoyaient. Iline semblait plaire beaucoup au comte. Celui-ci ne faisait que lui sourire et raillait sa jeunesse.

« Quel brave uhlan ! s'écria-t-il. Quelle moustache ! Quelle moustache ! »

Chez Iline le duvet de la lèvre était d'un blond presque blanc.

« Quoi ! On dirait que vous vous disposez à jouer, dit le comte. Eh bien ! Je te souhaite de gagner, Iline ! Je pense que tu es un artiste, ajouta-t-il en souriant.

– Oui, voilà, on se prépare, répondit Loukhnov en ouvrant le paquet de cartes. Et vous, comte, ne daignerez-vous pas ?

– Non, aujourd'hui je ne jouerai pas, autrement je vous battrais tous. Moi, quand je m'y mets, toutes les banques sautent ! Je n'ai pas d'argent pour jouer. J'ai perdu tout à un relais près de Volotchok. Là-bas, il y avait une espèce de fantassin, chargé de bagues, un Grec probablement, il m'a mis à sec.

– Es-tu resté longtemps à ce relais ? demanda Iline.

– Vingt-deux heures. Ce relais sera mémorable pour moi, le maudit ! Et le maître de poste ne m'oubliera pas non plus.

– Et pourquoi donc ?

– J'arrive…, le maître bondit, une physionomie de coquin, un roublard. « Il n'y a pas de chevaux », dit-il. Et pour moi, vois-tu, j'ai une habitude : aussitôt qu'on me dit qu'il n'y a pas de chevaux, sans ôter ma pelisse je vais dans la chambre du maître de poste, pas dans la chambre officielle, tu sais, mais dans son appartement particulier, et j'ordonne d'ouvrir largement toutes les fenêtres et les portes, comme s'il y avait de la fumée. Eh bien ! là-bas je fis la même chose, et tu te rappelles quel froid il a fait le mois dernier, jusqu'à moins vingt degrés. Le maître voulait discuter, je lui donne un coup sur la mâchoire. Alors, une vieille quelconque, la petite fille, des femmes commencent à pousser des cris, empoignent les pots et les marmites et veulent s'enfuir au village. Je me mets devant la porte. « Donne des chevaux, dis-je, alors je m'en irai, autrement, je ne laisserai partir personne. Je vous ferai tous geler ! »

– C'est une excellente méthode ! fit le gros propriétaire en éclatant de rire. On procède ainsi pour faire geler les cafards.

– Seulement voilà, je n'ai pas bien monté la garde. Je suis sorti, et le maître et toutes les femmes se sont enfuis. Seule la vieille

m’est restée en gage sur le poêle. Elle éternuait sans cesse et priait Dieu. Après quoi nous avons engagé les pourparlers : le maître de poste vint et de loin me pria de délivrer la vieille ; je lâchai sur lui Blücher. Il prend à merveille les maîtres de poste, Blücher. Et ainsi, la canaille ne me donna pas de chevaux jusqu’au matin suivant. Mais alors arriva cette espèce de fantassin. Je passai dans l’autre chambre et nous nous mîmes à jouer. Vous avez vu Blücher ?… Blücher ?… Psst ! »

Blücher accourut. Les joueurs s’occupèrent de lui avec indulgence, bien qu’évidemment ils désirassent s’occuper d’une tout autre affaire.

« Mais, pourquoi ne jouez-vous pas, messieurs ? Je vous en prie, je ne veux pas vous déranger. Je suis un bavard », dit Tourbine.

III

Loukhnov approcha deux chandelles, sortit un énorme portefeuille brun bien garni et, lentement, comme s'il accomplissait un rite, l'ouvrit sur la table, en tira deux billets de cent roubles et les mit sous les cartes.

« Comme hier, il y a deux cents à la banque, annonça-t-il en rajustant ses lunettes et en ouvrant un paquet de cartes.

– Bon », fit Iline sans le regarder, tout en continuant à causer avec Tourbine.

La partie commença. Loukhnov distribuait les cartes régulièrement, comme une machine, s'arrêtait de temps en temps, inscrivait les chiffres sans se presser, en regardant par-dessus ses lunettes, et disant à voix basse : « Envoyez ! » Le gros propriétaire parlait le plus fort de tous, se faisant à haute voix diverses réflexions, et mouillait ses gros doigts épais pour corner ses cartes. L'officier de la garnison, en silence, inscrivait de sa belle écriture ses mises sous la carte jouée et, sous la table, écornait les autres. Le Grec était assis à côté du banquier et, comme s'il attendait quelque chose, suivait attentivement, de ses yeux noirs enfoncés, la partie. Zavalchevski, debout près de la table, se mettait tout à coup en mouvement, tirait de la poche de son pantalon un billet rouge ou bleu, plaçait au-dessus une carte, et la tapotait de la paume de la main en disant : « Sept, sauve-moi ! » Il mordillait ses moustaches, se balançait d'une jambe sur l'autre, rougissait et s'agitait jusqu'à ce que la carte gagnante fût sortie. Iline mangeait du veau et du concombre, placés près de lui sur le divan de crin, et, essuyant rapidement ses mains à son veston, lançait une carte après l'autre. Tourbine, qui s'était tout d'abord installé sur le divan, comprit tout de suite de quoi il s'agissait. Loukhnov ne regardait pas le uhlan et ne lui adressait pas la parole, mais de temps en temps ses lunettes se fixaient un instant sur les mains du uhlan : la plupart des cartes de ce dernier perdaient.

« Ah ! ce serait bien si je battais celle-ci, disait Loukhnov en parlant de la carte du gros propriétaire qui jouait à cinquante kopecks la mise.

– Battez plutôt celle d'Iline, la mienne, la belle affaire ! »

remarquait le propriétaire.

En effet, les cartes d'Iline étaient battues plus souvent que les autres. Il déchirait nerveusement sous la table la carte qui perdait et, de ses mains tremblantes, en choisissait une autre. Tourbine se leva du divan et demanda au Grec de le laisser s'asseoir près du banquier. Le Grec changea de place, le comte prit sa chaise et ne quitta pas des yeux les mains de Loukhnov.

« Iline ! dit-il tout à coup de sa voix ordinaire, qui, malgré lui, dominait toutes les autres. Pourquoi tiens-tu à ces cartes ? Tu ne sais pas jouer.

– Qu'on joue d'une façon ou de l'autre, c'est la même chose.

– Comme ça, tu perdras certainement. Donne, je jouerai pour toi.

– Non, excuse-moi, mais je joue toujours moi-même. Joue pour ton compte si tu veux.

– Non, je ne jouerai pas pour moi, mais je jouerai pour toi. J'enrage de te voir perdre.

– C'est évidemment mon sort ! »

Le comte n'insista pas. Appuyé sur le coude, il se mit de nouveau à fixer les mains du banquier.

« Mal ! » lança-t-il tout à coup très haut.

Loukhnov se tourna vers lui.

« Très mal ! Mal ! » répéta-t-il encore plus haut en regardant Loukhnov droit dans les yeux.

La partie se poursuivit.

« Ce-n'est-pas-bien ! lança une fois de plus Tourbine dès que Loukhnov eut battu une des fortes cartes d'Iline.

– Qu'est-ce qui vous déplaît, comte ? s'enquit le banquier d'un ton poli et indifférent.

– C'est que vous laissez à Iline les simples et battez les doubles. Voilà ce qui est mal. »

Loukhnov fit des épaules et des sourcils un léger mouvement qui exprimait le conseil de s'abandonner entièrement au sort et de continuer à jouer.

« Blücher ! Psst…, cria le comte, se levant. Prends-le ! » ajouta-t-il rapidement.

Blücher, qui frottait son dos au divan, bondit en manquant de renverser l'officier de la garnison, puis accourut vers son maître, grogna en regardant tour à tour les assistants et, agitant la queue, sembla demander : « Qui dit des injures ici, hein ? »

Loukhnov posa les cartes et écarta sa chaise sur le côté.

« On ne peut jouer ainsi, dit-il. Je déteste les chiens. Comment jouer quand on amène une meute entière ?

– Surtout ces chiens. Je crois qu'on les appelle des sangsues, confirma l'officier de la garnison.

– Eh quoi ! Nous jouons, ou non, Mikhaïl Vassiliévitch ! demanda Loukhnov au maître du logis.

– Ne nous dérange pas. Je t'en prie, comte, dit Iline à Tourbine.

– Viens par ici un instant », répondit Tourbine en prenant Iline par le bras, et en l'entraînant derrière la cloison.

On entendit alors nettement les paroles du comte bien qu'il parlât de sa voix ordinaire. Mais il l'avait si forte qu'on l'entendait toujours à travers trois chambres.

« Enfin ! Es-tu devenu fou ? Ne vois-tu pas que ce monsieur à lunettes est un tricheur de premier ordre ?

– Allons, voyons ! Que dis-tu ?

– Il n'y a pas de voyons ! Cesse de jouer, je te le conseille. Pour moi, ce me serait tout à fait égal. Dans une autre occasion, je t'eusse dévalisé moi-même, mais je ne sais pourquoi, j'ai pitié de toi, je crains que tu ne te perdes. N'as-tu pas de plus l'argent du Trésor ?

– Non, où as-tu pris cela ?

– Vois-tu, frère, j'ai glissé sur cette même pente. Je connais tous les procédés des coquins. Je te dis que l'homme aux lunettes est un tricheur. Cesse, je t'en prie, je te le demande comme à un camarade.

– Oh ! Eh bien, encore une partie, et ce sera fini.

– C'est connu, une partie… Enfin, nous verrons. »

Ils rentrèrent. En une seule donne, Iline misa tant de cartes et tant furent battues, qu'il perdit beaucoup.

Tourbine posa la main au milieu de la table.

« Eh bien ! Assez maintenant, allons-nous-en !

– Non, je ne peux pas. Laisse-moi, s'il te plaît, dit avec dépit Iline en battant les cartes jouées et sans regarder Tourbine.

– Eh bien ! Que le diable t'emporte ! Perds donc si tu en as envie. Moi je m'en vais, il est temps. Zavalchevski, allons chez le chef de la noblesse. »

Ils sortirent.

Tous se turent. Loukhnov ne donna pas de cartes avant que le bruit de leurs pas et des griffes de Blücher n'eût cessé dans le corridor.

« En voilà une tête ! dit le propriétaire rural en riant.

– Eh bien ! Maintenant, il ne nous dérangera plus », chuchota précipitamment l'officier de la garnison.

Et la partie se poursuivit.

IV

Les manches retroussées, les musiciens, des serfs du chef de la noblesse, placés dans la salle du buffet aménagée pour le bal, entamèrent à un signal la vieille polonaise « Alexandre-Elisabeth » et, à la lumière claire et douce des bougies de cire, les invités commencèrent à passer dans le grand salon : le général-gouverneur du temps de Catherine, avec une étoile sur la poitrine, ayant au bras la femme étique du chef de la noblesse ; le chef de la noblesse avait au sien la femme du gouverneur, et les autres personnages importants de la province étaient groupés en diverses combinaisons et mutations. C'est à ce moment que Zavalchevski, en frac bleu, avec un col très haut, des bouffettes sur les épaules, en bas de soie et escarpins, répandant autour de lui le parfum de jasmin dont ses moustaches, ses parements et son mouchoir étaient abondamment inondés, et le beau hussard, vêtu du pantalon bleu clair et du dolman rouge brodé d'or, où pendaient la croix de Vladimir et la médaille de 1812, entrèrent dans la salle. Le comte était d'une taille moyenne, mais distingué et très bien fait. Ses yeux bleu clair, extrêmement brillants, ses cheveux blond foncé, assez longs, frisés en boucles épaisses, donnaient à sa beauté un caractère remarquable. L'arrivée du comte était attendue au bal. Le joli jeune homme qui l'avait vu à l'hôtel l'avait déjà annoncé au chef de la noblesse. L'impression produite par cette nouvelle avait été diverse mais, en général, pas absolument agréable. « Il se moquera de nous, ce gamin-là », pensaient les vieilles femmes et les hommes. « Et s'il allait m'enlever ? » se disaient plus ou moins les jeunes femmes et les jeunes filles. Dès que se termina la polonaise et que les couples se furent réciproquement salués, les dames vis-à-vis des dames, les messieurs vis-à-vis des messieurs, Zavalchevski, heureux et fier, conduisit le comte vers la maîtresse de la maison. La femme du chef de la noblesse en éprouva un certain frisson intérieur : et si ce hussard allait faire avec elle, devant tous, quelque scandale ! Elle se détourna fièrement et prononça avec mépris : « Très heureuse. J'espère que vous danserez. » Et elle le regardait avec méfiance et d'un air de dire : « Si tu oses offenser une femme, tu n'es qu'un lâche. » Cependant, par son amabilité attentive, son visage joli,

gai, le comte vainquit bientôt cette méfiance, de sorte qu'au bout de cinq minutes, la maréchale avait déjà une mine qui disait à tous ceux qui la voyaient : « Je sais comment il faut mener ces messieurs, il a compris tout de suite à qui il parlait, et maintenant il se tiendra ainsi envers moi toute la soirée. » De plus, le gouverneur, qui connaissait le père du comte, s'approcha de lui et, avec une grande bienveillance, le prit à part et causa avec lui, ce qui rassura tout à fait le public de la province et rehaussa le comte dans son opinion. Ensuite, Zavalchevski le présenta à sa sœur, une jeune veuve grassouillette, qui, depuis l'arrivée de Tourbine, le fixait de ses grands yeux noirs.

Le comte invita la veuve à danser la valse que jouaient en ce moment les musiciens et, par son art chorégraphique, eut raison définitivement de la prévention générale.

« Ah ! c'est un maître pour la danse », dit une grosse propriétaire rurale en suivant les pantalons bleus qui passaient dans la salle, et comptant mentalement un, deux, trois, un deux trois. « Un vrai maître !

– C'est comme s'il écrivait, tout à fait comme s'il écrivait, fit une autre dame tenue par la société de la province pour une dame de mauvais ton. Il ne touche pas avec ses éperons. Admirable ! Très habile ! »

Le comte, par son art de danser, éclipsa les trois meilleurs danseurs de la province : l'aide de camp du gouverneur, un grand blond qui se distinguait par la rapidité de son pas et sa façon de tenir sa cavalière très près de lui ; l'officier de cavalerie qui se distinguait par un balancement gracieux en valsant et son art de taper souvent mais légèrement du talon, et encore un autre civil dont tous disaient que s'il n'était pas très fort par l'esprit c'était un excellent danseur et l'âme de tout le bal. En effet, ce civil, du commencement du bal jusqu'à la fin, invitait toutes les dames suivant l'ordre dans lequel elles étaient assises et ne cessait pas un moment de danser ; parfois seulement il s'arrêtait pour essuyer avec un mouchoir de batiste son visage couvert de sueur, harassé mais gai. Le comte les éclipsa tous et dansa avec les trois dames les plus importantes : l'une, grande, riche, belle et bête ; une autre, moyenne, maigre, pas très belle mais admirablement habillée ; et une petite, pas belle du tout, mais très intelligente. Il dansa aussi avec d'autres, avec toutes les belles et il y en avait beaucoup. Mais ce fut la petite veuve, la sœur de Zavalchevski, qui plut particulièrement au comte ; avec elle il dansa le quadrille,

l'écossaise et la mazurka. Il commença, quand ils s'assirent pendant le quadrille, par lui faire beaucoup de compliments, la comparant à Vénus, à Diane, à une rose et encore à d'autres fleurs. À toutes ces amabilités la petite veuve ne répondait qu'en ployant son cou blanc, baissant les yeux sur sa robe de mousseline blanche, ou en transportant d'une main à l'autre son éventail, et quand elle disait : « Allons, assez, comte, vous voulez plaisanter », etc., sa voix un peu gutturale avait un tel accent de simplicité naïve et de délicieuse sottise qu'en la regardant il vous venait en effet en tête que ce n'était pas une femme mais une fleur, et non pas une rose mais une fleur sauvage blanche, rose sans parfum, éclose solitaire sur un tertre de neige dans un pays lointain.

Ce mélange de naïveté, d'absence de tout ce qui est convention, avec une fraîche beauté, produisit sur le comte une impression si étrange que plusieurs fois, quand la conversation s'interrompait, en regardant ses yeux ou les belles lignes de ses bras et de son cou, il lui venait avec une telle force le désir de la prendre dans ses bras et de l'embrasser qu'il devait sérieusement se retenir. La jeune veuve remarqua avec plaisir l'impression qu'elle produisait, mais quelque chose commença à la troubler et à l'effrayer dans la conduite du comte, bien que le jeune hussard, avec une aimable flatterie, fût tout le temps respectueux jusqu'à l'obséquiosité selon les conceptions d'alors. Il courut lui chercher de l'orgeat, ramassa son mouchoir et, pour le lui donner plus vite, arracha sa chaise à un jeune propriétaire scrofuleux qui s'empressait aussi près d'elle, et ainsi de suite.

Remarquant que l'amabilité mondaine de ce temps agissait très peu sur sa cavalière, il essaya de la faire rire en lui racontant des anecdotes amusantes et la convainquit que, sur son ordre, il serait prêt à se mettre immédiatement sur la tête, à crier comme un coq, à sauter par la fenêtre ou dans un trou pratiqué à même la glace. Cela réussit à merveille. La jeune veuve s'égaya, rit en montrant des dents d'une blancheur éblouissante ; elle était tout à fait ravie de son cavalier. Et à chaque moment elle plaisait de plus en plus au comte, si bien qu'à la fin du quadrille il en était devenu sincèrement épris.

Quand, après le quadrille, s'approcha de la belle son ancien adorateur, un jeune homme de dix-huit ans, le fils du plus riche seigneur, un garçon scrofuleux, le même à qui Tourbine avait arraché la chaise, elle le reçut très froidement, et ne témoigna pas de la dixième partie du trouble qu'elle éprouvait devant le comte.

« Vous êtes drôle », lui dit-elle en regardant alors le dos de Tourbine et calculant inconsciemment combien de mètres de galon doré avaient été employés pour son uniforme. « Vous êtes drôle, vous aviez promis de venir me prendre pour faire un tour de promenade et m'apporter des bonbons.

– Mais je suis venu, Anna Fédorovna, mais vous étiez déjà partie et je vous ai laissé les meilleurs bonbons, protesta le jeune homme, d'une voix menue, malgré sa haute taille.

– Vous trouvez toujours des excuses ! Je n'ai pas besoin de vos bonbons. Ne pensez pas, je vous prie.

– Ah, je vois bien, Anna Fédorovna, à quel point vous avez changé à mon égard et j'en sais la cause. Seulement ce n'est pas bien », ajouta-t-il, mais, sous l'emprise d'une évidente émotion intérieure qui faisait étrangement trembler ses lèvres, il ne put achever son discours.

Anna Fédorovna ne l'écoutait pas et continuait à suivre Tourbine du regard.

Le chef de la noblesse, le maître de la maison, un vieillard majestueux, gros, édenté, s'approcha du comte et le prenant sous le bras l'invita à venir dans son cabinet de travail, fumer et boire quelque chose.

Dès que Tourbine fut sorti, Anna Fédorovna sentit qu'elle n'avait plus rien à faire au salon et prenant le bras d'une de ses amies, une demoiselle très maigre, passa avec elle au cabinet de toilette.

« Eh bien ! n'est-il pas charmant ? demanda la demoiselle.

– Oui, mais il est horriblement crampon », répondit Anna Fédorovna en s'approchant du miroir pour s'y contempler.

Son visage brillait. Ses yeux riaient, elle rougissait même et, tout à coup, en imitant les danseuses de ballet qu'elle avait vues à ces élections, elle pirouettait sur une jambe, ensuite riait d'un charmant rire de gorge et sautillait même en pliant les genoux.

« Quel homme ! Il m'a demandé un souvenir, dit-elle à son amie, seulement il… n'au… ra… rien du tout », fit-elle chantant les dernières paroles et levant un des doigts de sa main gantée haut jusqu'au coude…

Dans le cabinet où le chef de la noblesse avait emmené Tourbine, il y avait diverses sortes d'eau-de-vie, des liqueurs, des hors-d'œuvre et du champagne. Dans la fumée du tabac, des

gentilshommes, assis ou en marchant, causaient des élections.

« Si toute la haute noblesse de notre district l'a honoré de son élection, disait un *ispravnik* élu récemment et qui avait déjà réussi à boire un peu trop, alors il ne devait pas manquer à toute la société ; il ne devait jamais… »

L'arrivée du comte interrompit la conversation. Tous firent connaissance avec lui, et surtout l'*ispravnik* qui tint longtemps sa main dans les siennes et lui demanda plusieurs fois de ne pas refuser d'aller en leur compagnie, après le bal, dans le nouveau cabaret où il régalerait les gentilshommes et où les tziganes chanteraient. Le comte promit d'y venir et vida avec lui plusieurs coupes de champagne.

« Quoi ! messieurs, vous ne dansez pas ? demanda-t-il avant de quitter la pièce.

– Nous ne sommes pas des danseurs, répondit l'*ispravnik* en riant, nous sommes plus connaisseurs de vins, comte… Et d'ailleurs tout cela a grandi sous nos yeux, toutes ces demoiselles, comte ! Moi aussi, je passais plusieurs fois dans l'écossaise, comte… Je puis le faire encore, comte…

– Eh bien, allons-y faire un tour maintenant, dit Tourbine. Amusons-nous un peu avant d'aller chez les tziganes.

– Mais oui ! Allons-y, messieurs ! Cela réjouira notre hôte. »

Et trois des gentilshommes qui depuis le commencement du bal buvaient dans le cabinet, le visage enluminé, prirent, l'un des gants noirs, les autres des gants de soie brodés, et se dirigeaient déjà vers le salon avec le comte, quand le jeune homme scrofuleux, tout pâle, retenant à peine ses larmes, les arrêta et s'approcha de Tourbine.

« Vous pensez qu'il vous suffit d'être comte pour avoir le droit de bousculer tout le monde comme à la foire, dit-il, haletant. Ce n'est pas poli… »

De nouveau, malgré lui, le tremblement de ses lèvres arrêta ses paroles.

« Quoi ! cria Tourbine en fronçant les sourcils. Quoi !… Gamin ! » poursuivit-il en le saisissant par le bras et en le secouant si fort que le jeune homme sentit le sang lui monter au cerveau moins de colère que de peur. « Quoi ! vous voulez vous battre ? Alors je suis à vos ordres. »

À peine Tourbine lâchait-il le bras qu'il serrait si fort que deux

des gentilshommes s'emparaient du jeune homme, l'entraînaient vers la porte du fond et le réprimandaient :

« Quoi ! Vous êtes fou ? Ou vous êtes ivre sans doute. On va le dire à votre père. Qu'avez-vous ?

– Non, je ne suis pas ivre, mais il nous bouscule et ne s'excuse pas. C'est un cochon ! Voilà ce qu'il y a ! » criaillait le jeune homme tout en larmes.

On ne l'écouta pas et on l'emmena chez lui.

« Ne faites pas attention, comte, conseillaient de leur côté l'*ispravnik* et Zavalchevski. C'est un enfant, on le fouette encore, il n'a que dix-huit ans. Et que lui est-il arrivé, on ne peut le comprendre. Quelle mouche l'a piqué ? Son père est un homme si respectable, notre candidat…

– Eh bien ! Que le diable l'emporte s'il ne veut pas… »

Et le comte retourna dans la salle et comme auparavant, dansa gaiement l'écossaise avec la jolie veuve et rit de tout cœur en regardant les pas que faisaient les messieurs venus avec lui du cabinet, puis éclata d'un rire sonore quand l'*ispravnik* glissa et s'étala de tout son long au milieu des danseurs.

V

Alors que le comte était dans le cabinet de travail de son hôte, Anna Fédorovna s'approcha de son frère et pensant, on ne sait pourquoi, qu'il était nécessaire de feindre de s'intéresser très peu au comte, elle se mit à l'interroger : « Qui est ce hussard qui a dansé avec moi, dites-moi, mon frère ? » Le cavalier expliqua à sa sœur, tant bien que mal, quel homme remarquable était ce hussard et, incidemment, lui raconta que le comte était resté ici uniquement parce qu'en route on lui avait volé son argent, que lui-même lui avait prêté cent roubles, mais que c'était insuffisant, et il lui demanda si elle ne pourrait pas lui avancer encore deux cents roubles. Puis Zavalchevski la conjura de ne souffler un mot de cela à personne, surtout au comte. Anna Fédorovna promit d'envoyer l'argent immédiatement même et de garder le secret ; mais pendant l'écossaise il lui prit une terrible envie de proposer elle-même au comte autant d'argent qu'il voudrait. Elle hésita longtemps, rougit beaucoup, et enfin, faisant un effort, engagea ainsi le propos :

« Mon frère m'a dit, comte, qu'il vous était arrivé un malheur au cours de votre voyage et que vous n'aviez pas d'argent. Mais si vous en avez besoin, ne voudriez-vous pas accepter le mien ? Cela me ferait grand plaisir. »

Mais, après avoir prononcé ces paroles, Anna Fédorovna s'effraya soudain et rougit. Toute la gaieté disparut momentanément du visage du comte.

« Votre frère est un sot ! dit-il d'un ton tranchant. Vous savez que, quand un homme en offense un autre, ils se battent, mais si une femme offense un homme savez-vous ce que l'on fait ? »

La malheureuse Anna Fédorovna sentit son cou et ses oreilles s'empourprer de confusion ; elle ne répondit rien.

« On l'embrasse devant tous, dit doucement le comte en s'inclinant vers son oreille. Alors, permettez-moi au moins de baiser votre main, ajouta-t-il gentiment après un long silence, ayant pitié de la confusion de sa cavalière.

– Ah !… seulement, pas tout de suite, répliqua Anna Fédorovna

en soupirant profondément.

– Eh bien ! Quand donc ? Demain je pars de bonne heure… et vous me devez cela.

– Alors c'est impossible, répliqua Anna Fédorovna souriante.

– Accordez-moi seulement l'occasion de vous voir aujourd'hui pour vous baiser la main ; je la trouverai.

– Mais comment la trouverez-vous ?

– Ce n'est pas votre affaire. Pour vous voir, tout m'est possible. Alors c'est convenu ?

– Oui. »

L'écossaise finissait ; on dansa encore une mazurka, le comte y fit merveille : il attrapait le mouchoir en s'inclinant sur un genou et en faisant tinter ses éperons d'une façon particulière, à la varsovienne, de telle sorte que tous les vieux quittaient leur jeu de boston pour regarder dans la salle, et le cavalier, le meilleur danseur, s'avoua surpassé. Après le souper on dansa encore « le grand-père » et l'on commença à se séparer. Le comte ne quittait pas des yeux la jeune veuve. Il ne mentait pas en disant que pour elle il était prêt à se jeter dans un trou au milieu de la glace. Était-ce caprice, amour ou entêtement, mais durant cette soirée toutes les forces de son âme étaient concentrées en un seul désir : l'avoir et l'aimer.

Dès qu'il remarqua qu'Anna Fédorovna faisait ses adieux à la maîtresse de la maison, il courut dans l'antichambre, et de là, sans pelisse, dans la cour, où stationnaient les équipages.

« La voiture d'Anna Fédorovna Zaïtzova ! » cria-t-il. Une haute voiture à quatre places, aux lampions vacillants s'approcha du perron. « Arrête ! cria-t-il au cocher en courant vers la voiture, de la neige jusqu'aux genoux.

– Que vous faut-il ? demanda le cocher.

– Monter dans la voiture, répondit le comte en ouvrant la portière et s'efforçant de grimper dans la voiture en marche. Attends donc, diable, imbécile !

– Vaska ! Arrête ! cria le cocher au postillon ! Arrête les chevaux ! Pourquoi montez-vous dans la voiture d'un autre ? C'est la voiture de Mme Anna Fédorovna et non pas celle de Votre Grâce.

– Tais-toi donc, imbécile ! Tiens, voilà un rouble pour toi, mais

descends et ferme la portière », dit le comte. Et comme le cocher ne bougeait pas, il ramena lui-même le marchepied et, ouvrant la vitre, ferma la portière.

Dans la voiture, comme dans toutes les anciennes voitures, surtout celles tapissées de passementerie jaune, on sentait une odeur de moisissure et de crin brûlé. Le comte s'était mouillé les jambes jusqu'aux genoux dans la neige, il les sentait glacées dans ses chaussures et son pantalon léger, et un froid glacial pénétrait tout son corps. Le cocher grommelait sur son siège et paraissait vouloir descendre. Mais le comte n'entendait et ne sentait rien. Il avait le visage brûlant et le cœur battant. Il saisit avec force la courroie jaune, passa la tête à travers la portière et toute sa vie se concentra dans l'attente qui ne fut pas longue. On cria du perron : « La voiture de Mme Zaïtzova ! » Le cocher agita les guides, la caisse de la voiture se balança sur ses hauts ressorts, les fenêtres éclairées de la maison défilèrent l'une après l'autre devant la vitre de la voiture.

« Prends garde, si tu es assez canaille pour dire au valet que je suis ici, je te rosserai, le menaça le comte en passant la tête par le châssis de devant, mais si tu ne dis rien, tu auras encore dix roubles. »

À peine avait-il refermé la vitre que la voiture se balançait de nouveau violemment. Puis s'arrêta. Le comte se tapit dans un coin, retint sa respiration, ferma même les yeux, tant il avait peur pour une raison quelconque que son attente passionnée fût trompée. La portière s'ouvrit ; le marche-pied s'abaissa avec bruit ; une robe de femme fit entendre son frou-frou ; une odeur de jasmin envahit l'intérieur, des petits pieds gravirent prestement le marchepied, et Anna Fédorovna frôlant du pan de son manteau entrouvert la jambe du comte, se laissa tomber sans rien dire, mais avec un soupir profond, sur le siège près de lui.

L'avait-elle vu ou non, nul ne saurait le dire, pas même Anna Fédorovna. Mais quand il prit sa main et dit : « Eh bien ! Maintenant, malgré tout, je baiserai vos doigts », elle se montra peu effrayée, ne répondit rien et tendit sa main qu'il couvrit de baisers beaucoup au-dessus du gant. La voiture s'ébranlait…

« Dis donc quelque chose, la supplia-t-il, tu n'es pas fâchée ? »

Elle se renfonça dans son coin en silence, mais tout à coup elle se mit à pleurer et laissa tomber sa tête sur la poitrine du jeune homme.

VI

L'*ispravnik* nouvellement élu, et tous ses compagnons, le cavalier et les autres gentilshommes, écoutaient depuis longtemps les tziganes et buvaient au nouveau cabaret, quand le comte vêtu d'une pelisse d'ours couverte de drap bleu, qui avait appartenu au défunt mari d'Anna Fédorovna, rejoignit leur compagnie.

« Petit père, Votre Excellence ! nous vous attendions depuis longtemps, dit en montrant des dents resplendissantes un tzigane noir, aux yeux louches, en l'accueillant dans le vestibule et en se précipitant pour lui ôter sa pelisse. Nous ne vous avons pas vu depuis la foire à Lébédiane… Stiocha se languissait de vous… »

Stiocha, une très jeune et jolie tzigane, son visage brun fardé de brique, des yeux profonds, brillants et noirs, ombragés de longs cils, accourut aussi à sa rencontre.

« Ah, petit comte ! Chéri ! En voilà une joie ! » s'exclama-t-elle avec un sourire joyeux.

Iluchka lui-même vint aussi au-devant de lui en feignant d'être très heureux. Les femmes vieilles et jeunes, les jeunes filles quittèrent leur place et entourèrent l'hôte. Les uns le traitaient de compère, d'autres de parrain.

Tourbine embrassa sur la bouche toutes les jeunes tziganes ; les vieilles et les hommes lui baisaient l'épaule et la main. Les gentilshommes se réjouissaient aussi de l'arrivée de l'hôte, d'autant plus que l'orgie, ayant atteint son apogée, se refroidissait déjà. On commençait à en éprouver la satiété. Le vin, perdant l'effet excitant sur les nerfs, ne faisait plus que charger l'estomac. Chacun avait déjà brillé de tous ses feux et l'on se regardait mutuellement. Toutes les chansons étaient déjà chantées et se mêlaient dans les têtes en y laissant une impression bruyante et confuse. Quoi qu'on fît d'étrange et d'extravagant, tous pensaient qu'il n'y avait là rien de drôle ni d'amusant. L'*ispravnik* étendu sur le parquet dans une pose dégoûtante, aux pieds d'une vieille femme, gigotait en criant :

« Du champagne !… Le comte est arrivé !… Du champagne !… Il est arrivé !… Allons ! Du champagne !… Je ferai un bain de

champagne et m'y plongerai !… Messieurs les gentilshommes, j'aime la société des nobles. Stiochka ! chante "La petite route" ! »

Le cavalier aussi était ivre, mais d'une autre façon. Il était assis sur le divan du coin, très près d'une grande et belle tzigane, Lubacha, et, la fumée du vin lui brouillant la vue, il clignait les paupières, agitait la tête et répétait les mêmes paroles. Tout bas, il lui suggérait de fuir quelque part avec lui. Lubacha l'écoutait en souriant comme si ce qu'il lui disait était très gai et en même temps un peu triste. Elle jetait de temps en temps un regard sur son mari, le louche Sachka qui se tenait derrière une chaise en face d'elle, et en réponse à l'aveu d'amour du cavalier, elle s'inclinait vers son oreille et lui demandait de lui acheter en cachette, à l'insu des autres, des parfums et des rubans.

« Hourra ! » s'écria le cavalier à l'entrée du comte.

Le joli jeune homme, l'air soucieux, allait et venait à pas comptés dans la pièce en chantant des motifs de « La révolte au sérail ».

Un vieux père de famille entraîné chez les tziganes par les demandes pressantes des gentilshommes qui avaient déclaré que sans lui tout serait manqué et qu'alors il deviendrait inutile d'y aller, était allongé sur le divan où il s'était écroulé aussitôt arrivé, et personne ne lui prêtait la moindre attention. Un fonctionnaire quelconque, qui se trouvait là également, avait ôté son frac puis, les cheveux ébouriffés, s'était assis en mettant les pieds sur la table pour se convaincre ainsi qu'il faisait la grande noce. Dès que le comte entra, il déboutonna le col de sa chemise et posa ses jambes encore plus haut sur la table. De manière générale, à l'arrivée du comte, l'orgie s'anima.

Les tziganes qui s'étaient dispersées dans les chambres, se reformèrent en cercle. Le comte prit la soliste Stiochka sur ses genoux et ordonna d'apporter encore du champagne. Iluchka prenant sa guitare se plaça devant la soliste et commença *la danse,* c'est-à-dire les chansons tziganes. « Quand j'erre dans la rue », « Eh ! vous, les hussards !… », « Entends-tu, comprends-tu ?… », etc., en un certain ordre. Stiochka chantait admirablement. Sa voix de contralto souple, sonore, qui coulait de sa poitrine, ses sourires pendant qu'elle chantait, ses yeux rieurs et passionnés, son petit pied qui battait la mesure involontairement, ses cris déchirants au commencement des morceaux, tout cela faisait vibrer une corde sonore rarement effleurée. On voyait qu'elle vivait tout entière dans les chansons qu'elle chantait. Iluchka,

montrant par son sourire, son dos, ses jambes, par tout son être, la part qu'il prenait à ce numéro, l'accompagnait sur la guitare, dévorant la jeune femme des yeux comme s'il entendait cette chanson pour la première fois, et inclinait et soulevait la tête avec attention au rythme de la musique. Puis, tout à coup, à la dernière note, il se dressait et, comme s'il se sentait supérieur à tout au monde, fièrement et résolument lançait la guitare avec son pied, la retournait, tapait du talon, secouait les chanteuses, et, fronçant les sourcils, regardait le chœur bien en face. Tout son corps, du cou aux talons, entrait en transe… et vingt voix énergiques, puissantes, chacune de toutes leurs forces, se répondaient de la façon la plus étrange et la plus extraordinaire, et résonnaient dans l'air.

Les vieilles tressaillaient sur leurs chaises, agitaient leurs mouchoirs et, montrant leurs dents, commençaient à crier en mesure, l'une plus haut que l'autre. Les autres, les basses, la tête penchée et le cou tendu, mugissaient debout derrière les chaises.

Quand Stiochka prenait les notes élevées, Iluchka approchait d'elle la guitare, comme s'il voulait l'aider, et le joli jeune homme s'écriait, enthousiasmé, que maintenant c'étaient les bémols qui étaient en jeu.

Quand commencèrent les chants accompagnés de danse, et que Dounachka, avec des mouvements des épaules et de la poitrine, passa en déployant ses grâces devant le comte puis alla plonger plus loin, Tourbine bondit de sa place, quitta son uniforme et, resté en simple chemise rouge, se mit à danser avec elle en mesure, en exécutant de tels pas que les tziganes se regardaient mutuellement avec un sourire approbateur.

L'*ispravnik* s'assit à la turque, du poing se frappa la poitrine, cria « vivat ! » et ensuite, attrapant le comte par les jambes, se mit à lui raconter que sur deux milles roubles il ne lui en restait que cinq cents et qu'il pouvait faire pour lui tout ce qu'il voulait pourvu seulement que le comte le lui permît. Le vieux père de famille s'éveilla et voulut partir, mais on ne l'y autorisa pas. Le joli jeune homme suppliait la tzigane de danser une valse avec lui. Le cavalier, pour se flatter de son amitié avec le comte, se leva de son coin et enlaça Tourbine.

« Ah ! toi, mon cher, lui dit-il, pourquoi donc nous as-tu quittés ? Hein ! » Le comte ne répondait pas songeant visiblement à autre chose. « Où es-tu allé ? Ah ! coquin, je sais où tu es allé ! »

Cette familiarité ne plut pas à Tourbine. Sans sourire, il regarda en silence le visage du cavalier et tout à coup lui lança une injure si violente, si grossière que le cavalier attristé, ne sut, un bon moment, s'il devait prendre la chose en plaisanterie ou non. Enfin, il décida que c'était une plaisanterie, sourit, retourna près de la tzigane et lui jura de l'épouser absolument après Pâques.

On chanta une autre chanson, une troisième. On recommença à danser et tout continua à paraître très gai. Le champagne ne tarissait pas. Le comte buvait beaucoup. Il avait l'œil larmoyant, mais il ne titubait pas, dansait mieux que jamais, parlait d'une voix ferme et même dans le chœur accompagna très bien Stiochka quand elle chanta : « Le tendre émoi de l'amour ». En plein milieu de la chanson le marchand, propriétaire du cabaret, vint demander aux hôtes de se retirer, car il était plus de deux heures du matin.

Le comte saisit le cabaretier au collet et lui ordonna de danser en *prissiadka*(5). Le marchand refusa. Le comte saisit une bouteille de champagne, obligeant le marchand à se mettre jambes en l'air, et ordonna de le maintenir ainsi. Puis au milieu du rire général, il vida lentement sur lui toute la bouteille.

Le jour se montrait ; tous, sauf le comte, étaient pâles et fatigués.

« Allons, il est temps pour moi de partir pour Moscou, dit-il tout à coup en se levant. Allons tous chez moi, mes enfants ; accompagnez-moi et nous boirons du thé. »

Tous consentirent, sauf le propriétaire endormi, qui resta sur place. Ils emplirent trois traîneaux qui stationnaient à l'entrée et se rendirent à l'hôtel.

VII

« Attelez ! cria le comte en entrant dans le salon de l'hôtel, avec tous ses invités et les tziganes. Sachka ! Pas le tzigane Sachka, mais le mien, va dire au maître de poste que je le battrai si les chevaux sont mauvais. Et qu'on nous serve du thé ! Zavalchevski, occupe-toi de cela pendant que j'irai voir ce que fait Iline. » Et, sortant dans le couloir, il se dirigea chez le uhlan.

Iline venait de quitter le jeu et, après avoir perdu tout son argent, jusqu'au dernier kopeck, il était étendu sur le divan déchiré, dont on apercevait le crin, et tirant l'une après l'autre des brindilles, les portait à sa bouche, les coupait et les crachait. Sur la table de jeu, jonchée de cartes, deux chandelles, dont l'une déjà brûlée jusqu'à la papillotte, luttaient faiblement contre la lumière du jour qui entrait par la fenêtre. Le uhlan n'avait aucune pensée en tête, le brouillard épais de la passion du jeu enveloppait toutes ses facultés mentales. Il n'éprouvait même pas de repentir. Il avait essayé de réfléchir à ce qu'il devait faire maintenant, au moyen de partir sans un kopeck, de payer les quinze mille roubles du Trésor ; à ce que diraient le commandant du régiment, sa mère, ses camarades – et il fut saisi d'une telle peur et d'un tel dégoût de lui-même que, pour s'étourdir un peu, il se leva et se mit à faire les cent pas dans la chambre, en tâchant de ne marcher que sur les raies du parquet. Et de nouveau, il commença à se rappeler tous les menus détails du jeu. Il s'imaginait déjà rattrapant ses pertes, tirant le neuf, posant le roi de pique sur deux mille roubles, tandis qu'une dame tombait à droite, à gauche un as, à droite le roi de carreau et tout était perdu. Mais si un six était à droite et le roi de carreau à gauche, alors je gagnerais, je poserais tout sur le talon et je gagnerais quinze mille net. Je m'achèterais alors le bon cheval du commandant du régiment, encore une paire de chevaux, un phaéton. Eh bien, quoi encore ? Oui, quel bon coup c'eût été ! Il s'allongea de nouveau sur le divan et recommença à mordiller le crin.

« Pourquoi chante-t-on au n° 7 ? pensa-t-il. On fait sans doute la noce chez Tourbine. Et si j'y allais boire ferme… ? »

À ce moment le comte entra.

« Eh bien ! Mon cher, tu as tout perdu, hein ? » cria-t-il.

« Je vais faire semblant de dormir, pensa Iline, autrement, il faudra causer avec lui et j'ai déjà sommeil. »

Tourbine s'approcha néanmoins de lui et lui caressa la tête.

« Eh bien ! Quoi, mon cher ami, tu as tout perdu ? Hein, perdu ? Parle donc ! »

Iline ne répondit pas.

Le comte le tira par le bras.

« J'ai perdu. Eh bien, que t'importe, murmura Iline d'une voix endormie, indifférente, et sans changer de position.

– Tout ?

– Oui. Eh bien ! Et après ? Tout. Qu'est-ce que cela peut te faire ?

– Écoute, dis la vérité à un camarade, prononça le comte rendu sentimental par le vin, en continuant à caresser la tête d'Iline. Vraiment je t'aime. Dis la vérité, si tu as perdu l'argent du Trésor, je te tirerai d'affaire ; autrement ce sera trop tard… Tu avais l'argent du Trésor ? »

Iline bondit du divan.

« Si tu veux que je parle, alors ne cause pas ainsi avec moi, parce que… je t'en prie, ne me parle pas… Une balle dans le front, voilà ce qui me reste à faire ! s'écria-t-il avec un vrai désespoir, laissant tomber sa tête dans ses mains et fondant en larmes, bien qu'un instant avant il pensât très tranquillement aux chevaux.

– Ah ! voyez-moi ça ! Une vraie jeune fille ! Allons ! À qui cela n'arrive-t-il pas ? Ce malheur peut encore se réparer. Attends-moi ici. »

Le comte sortit de la chambre.

« Quelle chambre occupe le propriétaire Loukhnov ? » demanda-t-il au garçon de l'hôtel.

Le garçon offrit d'accompagner le comte. Le comte, malgré l'observation du garçon que « monsieur vient de rentrer et se déshabille », pénétra dans la chambre. Loukhnov, en robe de chambre, était assis à sa table et comptait les liasses de billets de banque étalées devant lui. Sur la table, il y avait une bouteille de vin du Rhin, qu'il aimait beaucoup. Après avoir gagné au jeu il se permettait ce plaisir. Loukhnov, qui avait l'air de ne pas le

reconnaître, regarda froidement, sévèrement le comte, par-dessus ses lunettes.

« Il me semble que vous ne me remettez pas, dit le comte en s'approchant de la table d'un pas décidé.

– Que désirez-vous ? demanda Loukhnov le reconnaissant.

– Jouer avec vous, dit Tourbine, en s'asseyant sur le divan.

– Maintenant ?

– Oui.

– Une autre fois avec plaisir, comte, mais maintenant je suis fatigué et me dispose à aller dormir. Ne voulez-vous pas de ce vin ? Du bon vin ?

– Non, je voudrais faire une petite partie.

– Je ne suis plus disposé à jouer, peut-être un de ces messieurs jouera-t-il, mais moi je ne jouerai pas, comte ! Excusez-moi, s'il vous plaît.

– Alors, vous refusez ? » Loukhnov fit des épaules un geste qui devait exprimer son regret de ne pouvoir accéder au désir du comte.

« À aucun prix vous ne voulez jouer ? »

De nouveau le même geste…

« Je vous en prie instamment… Eh bien ! Voyons, jouerez-vous ? »

Le silence.

« Allez-vous jouer ou non ? demanda le comte pour la deuxième fois. Prenez garde ! »

Le même silence de la part de Loukhnov mais accompagné d'un regard rapide, à travers les lunettes, sur le visage du comte qui commençait à pâlir.

« Allez-vous jouer ? cria le comte d'une voix haute, en frappant si fort sur la table, que la bouteille de vin du Rhin tomba et se vida. Vous n'avez pas gagné honnêtement ! Allez-vous jouer ? Je vous le demande pour la troisième fois.

– J'ai déjà dit que non. C'est vraiment étrange, comte, et tout à fait inconvenant de mettre à un homme le couteau sous la gorge », remarqua Loukhnov, sans lever ses yeux.

Un court silence suivit pendant lequel le visage du comte

devint de plus en plus pâle. Soudain, un terrible coup à la tête abasourdit Loukhnov. Il tomba sur le divan en tâchant de retenir son argent, se mit à crier d'une voix perçante et désespérée qu'on n'aurait nullement attendu d'un être toujours calme et solennel. Tourbine ramassa le reste des billets qui se trouvaient sur la table, repoussa le domestique accouru au secours de son maître et sortit rapidement de la pièce.

« Si vous désirez une réparation, je suis à vos ordres. Je serai encore une demi-heure dans ma chambre », ajouta le comte, en se retournant vers la porte de Loukhnov.

« Coquin ! voleur ! entendait-on à l'intérieur. Je te ferai un procès ! Je te traînerai au tribunal ! »

Iline, qui n'avait prêté aucune attention à la promesse du comte de le sauver, était toujours couché de la même façon, étouffant de larmes de désespoir.

Le sentiment de la réalité qui, par les caresses et la sympathie s'était réveillé en lui à travers le brouillard des impressions, des pensées, des souvenirs qui emplissaient son âme, ne le quittait plus. Sa jeunesse riche d'espérance, son honneur, l'estime du monde, ses rêves d'amour et d'amitié, tout était perdu à jamais. La source de ses larmes commençait à tarir ; un sentiment trop calme d'avoir tout perdu s'emparait de lui de plus en plus, et l'idée du suicide, qui ne lui inspirait déjà plus ni dégoût ni effroi, s'imposait peu à peu à son esprit. À ce moment, les pas fermes du comte se firent entendre.

Les traces de la colère se voyaient encore sur le visage de Tourbine, ses mains tremblaient un peu, mais dans ses yeux se lisaient la joie et une grande satisfaction.

« Prends ! J'ai regagné tes pertes ! dit-il en jetant sur la table quelques liasses de billets de banque. Compte voir s'il y a tout. Et descends au plus tôt dans le salon. Je pars tout de suite », ajouta-t-il comme s'il ne remarquait pas la profonde émotion de joie et de reconnaissance qu'exprimait le visage du uhlan. Puis, sifflotant une chanson tzigane, il sortit de la chambre.

VIII

Sachka, tout en sanglant sa ceinture, annonça que les chevaux étaient prêts, mais qu'auparavant il voulait aller chez le chef de la noblesse pour chercher le manteau du comte qui, disait-il, avec le col valait trois cents roubles, et rendre la vilaine pelisse bleue au vaurien qui l'avait échangée contre le manteau du hussard. Mais Tourbine s'y opposa et alla dans sa chambre faire sa toilette pour le voyage.

Le cavalier qui ne cessait d'avoir le hoquet, était assis sans mot dire près de sa tzigane. L'*ispravnik* réclamait de l'eau-de-vie, invitait toute la compagnie à venir tout de suite déjeuner chez lui, et promettait que sa femme elle-même danserait avec les tziganes. Le joli jeune homme expliquait gravement à Iluchka que le piano a beaucoup plus d'âme et que sur la guitare on ne peut jouer les bémols. Le fonctionnaire buvait tristement son thé dans un coin, et semblait, à la lumière du jour, avoir honte de sa débauche. Les tziganes discutaient entre eux dans leur langue sur l'obligation de faire encore plaisir aux seigneurs, à quoi Stiochka résistait en disant que le *baroraï* (en langage des tziganes, le comte ou le prince, ou plutôt un grand seigneur), se fâcherait. Chez tous, en général, s'éteignait la dernière étincelle de l'orgie.

« Eh bien ! Pour les adieux encore une chanson et puis séparons-nous », dit le comte, frais, gai, plus bel homme que jamais, en entrant dans la salle en costume de voyage.

Les tziganes se regroupèrent en cercle et se préparaient à chanter, quand Iline entra dans la salle avec une liasse de billets de banque à la main et prit à part le comte.

« Je n'avais que quinze mille roubles du Trésor et tu m'en as donné seize mille trois cents, dit-il, alors, le surplus est à toi.

– Bonne affaire ! Donne ! »

Iline remit l'argent en regardant timidement le comte. Il ouvrit la bouche pour parler mais se contenta de rougir au point que des larmes jaillirent de ses yeux. Puis il saisit la main de son ami et la serra chaleureusement.

« Iluchka !… Écoute-moi, prends, voilà de l'argent pour toi,

mais tu vas m'accompagner avec des chansons jusqu'aux remparts. »

Et il jeta sur sa guitare les mille trois cents roubles qu'apportait Iline, en revanche, il oublia de rendre au cavalier les cent roubles qu'il lui avait empruntés la veille.

Il était déjà dix heures du matin. Le soleil montait au-dessus des toits, des gens circulaient dans les rues, depuis longtemps les marchands avaient ouvert leurs boutiques, nobles et fonctionnaires passaient en voiture et les dames flânaient dans les magasins, quand une bande de tziganes, l'*ispravnik,* le cavalier, le joli jeune homme, Iline et le comte, en pelisse bleue doublée de peau d'ours, parurent sur le perron de l'hôtel. Le jour était ensoleillé et il dégelait. Trois troïkas de poste, dont les chevaux piaffaient dans la boue liquide, s'approchèrent du perron et toute la joyeuse compagnie s'installa. Le comte, Iline, Stiochka, Iluchka et le brosseur Sachka montèrent dans le premier traîneau. Blücher, hors de soi, agitant la queue, aboyait après le cheval du brancard. Les autres personnages prirent place dans les deux autres traîneaux avec les tziganes, hommes et femmes. Les traîneaux se placèrent de front et les tziganes se mirent à chanter en chœur.

Les troïkas, au son des clochettes et des chansons, en repoussant sur les trottoirs les voitures qu'elles rencontraient, traversèrent la ville entière jusqu'aux remparts.

Les marchands et les passants, les inconnus et surtout les gens qui les connaissaient, s'étonnaient beaucoup en voyant de nobles gentilshommes passer dans les rues, au beau milieu du jour, accompagnés de tziganes, hommes et femmes, ivres. Quand elles eurent franchi les remparts, les troïkas s'arrêtèrent et tous firent leurs adieux au comte.

Iline qui, pour fêter son départ, avait bu pas mal et qui tout le temps avait conduit lui-même les chevaux, devint tout à coup triste et se mit à supplier le comte de rester encore une journée. Mais quand il vit que c'était impossible, spontanément, sans qu'on pût s'y attendre, il se jeta au cou de son nouvel ami en pleurant et promit de demander dès son retour sa permutation dans le régiment où servait Tourbine. Le comte était particulièrement gai. Il poussa sur un tas de neige le cavalier qui depuis le matin le tutoyait, lança Blücher sur l'*ispravnik,* prit Stiochka dans ses bras et voulut l'emmener avec lui à Moscou ; enfin, il bondit dans le traîneau et fit asseoir près de lui Blücher qui insistait pour rester

debout au milieu. Sachka demanda encore une fois au cavalier de reprendre *chez eux* le manteau du comte et de le renvoyer, et sauta aussitôt sur le siège. Le comte cria : « Va ! », souleva son chapeau, l'agita et siffla les chevaux comme un postillon. Les troïkas se séparèrent.

Loin devant s'étendait une plaine monotone couverte de neige où serpentait la ligne jaune et sale de la route. Le soleil clair brillait d'un vif éclat sur la neige fondante couverte d'une mince écorce glacée, et chauffait agréablement le visage et le dos. Une vapeur s'échappait des chevaux en sueur. Les grelots tintaient. Un moujik qui conduisait une charrette sur un traîneau branlant, en tirant les guides en corde, s'écarta hâtivement en frappant de ses *lapti*(6) mouillés la route fondante. Une paysanne grosse, rouge, tenant un enfant, était assise sur une autre charrette et du bout des guides frappait une petite rosse blanche, étique. Le comte se rappela tout à coup Anna Fédorovna.

« Retourne ! » cria-t-il.

Le postillon ne comprit pas tout de suite.

« Retourne ! Va à la ville ! Plus vite que ça ! »

La troïka franchit de nouveau les remparts, et vint aborder gaillardement le perron de bois de la maison de Mme Zaïtzova. Le comte gravit rapidement l'escalier, traversa l'antichambre, le salon, et, trouvant la jeune veuve encore endormie, la prit dans ses bras, la souleva du lit, baisa ses yeux clos et sortit en courant. Anna Fédorovna, à peine réveillée, se contenta de se passer la langue sur les lèvres en demandant : « Qu'y a-t-il ? » Le comte sauta dans le traîneau, cria au cocher de partir, et cette fois sans s'arrêter, sans même penser à Loukhnov, à la jeune veuve ou à Stiochka, songeant seulement à ce qui l'attendait à Moscou, il quitta pour toujours la ville de K***.

IX

Vingt ans se sont écoulés. Beaucoup d'eau a coulé depuis lors, beaucoup de gens sont morts, beaucoup sont nés, beaucoup ont grandi et vieilli ; et, en plus grand nombre encore, des idées sont nées et ont disparu ; beaucoup du bon et beaucoup du mauvais d'autrefois n'est plus ; beaucoup de bonnes choses nouvelles ont grandi et encore plus de choses informes, monstrueuses ont paru au monde.

Le comte Fédor Tourbine, depuis longtemps déjà, avait été tué en duel par un étranger qu'il avait cravaché dans la rue ; son fils, qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau se ressemblent, était déjà un charmant jeune homme de vingt-trois ans et servait comme cavalier-garde. Moralement, le jeune comte Tourbine ne ressemblait pas du tout à son père. Il n'y avait pas même en lui une ombre de ces penchants belliqueux, passionnés, et à vrai dire débauchés, du siècle passé. Avec l'intelligence, la culture et une nature très douée héritée de son père, ses qualités distinctives étaient l'amour des convenances et des commodités de la vie, une vue pratique des gens et des circonstances, la prudence et la persévérance. Le jeune comte faisait une brillante carrière : à vingt-trois ans, il était déjà lieutenant… Au début des hostilités, il décida qu'il serait plus avantageux pour son avancement de passer dans l'armée de campagne, et il entra comme capitaine de cavalerie au régiment des hussards, et en effet, reçut bientôt un escadron.

Au mois de mai 1848, le régiment des hussards S*** traversait la province de K***, et ce même escadron que commandait le jeune comte Tourbine devait passer la nuit à Morozovka, village qui appartenait à Anna Fédorovna. Anna Fédorovna vivait encore, mais elle était si peu jeune qu'elle-même en convenait, ce qui signifie beaucoup pour une femme. Elle avait grossi beaucoup, ce qui, dit-on, rajeunit les femmes, mais sur cette chair blanche, empâtée, on apercevait de grosses rides molles. Maintenant elle n'allait jamais en ville, montait même difficilement en voiture, mais était toujours aussi naïve et aussi sotte ; ce qu'on peut bien dire maintenant qu'elle ne le rachète plus par sa beauté. Avec elle vivait sa fille Lisa, une belle Russe de la campagne, de vingt-trois

ans, et son frère que nous connaissons, le cavalier, qui, grâce à son bon cœur, avait mangé tous ses domaines et, dans la vieillesse, avait trouvé asile chez Anna Fédorovna. Ses cheveux étaient devenus tout blancs. Sa lèvre inférieure pendait, mais ses moustaches étaient soigneusement teintes en noir. Des rides coupaient non seulement son front et ses joues mais le nez et le cou ; le dos se voûtait, cependant, dans les jambes faibles et arquées on reconnaissait les allures du vieux cavalier. Toute la famille et les familiers d'Anna Fédorovna étaient assis dans le petit salon éclairé de la vieille maison, la porte du balcon ouverte sur un vieux parc de tilleuls construit en étoile.

Anna Fédorovna, les cheveux gris, en camisole lilas, assise sur le divan devant un guéridon d'acajou, faisait une patience. Son vieux frère ne quittait pas la fenêtre ; vêtu d'un pantalon blanc bien propre et d'un veston bleu, il tressait sur une bobine fourchue un cordon de coton blanc, travail que lui avait appris sa nièce et qu'il aimait beaucoup, puisqu'il ne pouvait faire rien d'autre car pour la lecture des journaux, son occupation favorite, sa vue était déjà trop faible. Assise près de lui, Pimotchka, une fillette élevée par Anna Fédorovna, répétait sa leçon sous la direction de Lise qui tricotait en même temps, sur des aiguilles de bois, une paire de bas en poil de chèvre destinés à son oncle. Les derniers rayons du soleil couchant, comme toujours à cette époque de l'année, frappaient à l'oblique la fenêtre la plus éloignée et l'étagère voisine. Le jardin et la pièce étaient si calmes qu'on entendait derrière la fenêtre le bruit d'une hirondelle passant à tire-d'aile, ou bien à l'intérieur un soupir faible d'Anna Fédorovna, ou le toussotement du petit vieillard quand il croisait ses jambes d'une autre façon.

« Comment se fait cette patience ? Lisenka, montre-moi. J'oublie toujours », dit Anna Fédorovna en s'arrêtant au milieu de la patience.

Lisa, sans cesser de tricoter, s'approcha de sa mère et, jetant un coup d'œil sur les cartes :

« Ah ! ma petite colombe, maman, vous avez tout embrouillé. » Elle arrangea les cartes.

« Voilà comment il fallait que ce fût. Mais quand même ce que vous pensiez réussira, ajouta-t-elle en retirant à la dérobée une carte.

« Ah ! tu me trompes toujours ! Tu prétends que c'est bien, que

ça va réussir.

– Non, cette fois ça réussira. Voilà, ça y est.

– Bon, mon enfant gâtée ! Mais n'est-il pas temps de prendre le thé ?

– J'ai déjà ordonné de chauffer le samovar. Je vais y aller. Faut-il l'apporter ici ? Allons ! Pimotchka, finis plus vite ta leçon et courons-y. »

Lisa sortit de la chambre.

« Lisotchka ! Lisenka ! s'écria l'oncle en examinant avec soin sa bobine. Je crois que de nouveau j'ai laissé échapper une maille ; arrange cela, chérie !

– Tout de suite, tout de suite ! Je vais simplement donner le sucre à casser. »

En effet, trois minutes après, elle accourait dans la chambre, s'approchait de son oncle et le prenant par l'oreille :

« Voilà, ça vous apprendra à laisser échapper des mailles, dit-elle en riant. Et vous n'avez pas terminé votre tâche.

– Eh bien, eh bien ! Arrange donc un peu ça. Évidemment il y avait un petit nœud. »

Lisa prit le tricot, ôta une épingle de son fichu, que souleva un peu le vent de la fenêtre, et avec l'épingle elle reprit la maille, fit deux points et rendit la bobine à son oncle.

« Eh bien ! Embrassez-moi pour cela, dit-elle en lui tendant sa joue rouge et remettant l'épingle à son fichu. Aujourd'hui, vous prendrez le thé avec du rhum, puisque c'est vendredi. »

Et elle partit de nouveau dans la chambre où se préparait le thé.

« Petit oncle ! Venez donc voir, les hussards arrivent chez nous ! » cria-t-elle de sa petite voix sonore.

Pour bien voir les hussards, Anna Fédorovna et son frère vinrent dans la salle où l'on préparait le thé et dont les fenêtres donnaient sur le village. Mais on distinguait mal ce qui se passait, on apercevait seulement, à travers la poussière, une troupe en marche.

« C'est dommage, petite sœur, dit l'oncle à Anna Fédorovna, c'est dommage que nous soyons si à l'étroit et que le pavillon ne soit pas terminé, nous aurions pu inviter les officiers chez nous.

Les officiers de hussards c'est une jeunesse si belle, si gaie, je voudrais au moins les voir.

– J'en serais aussi très contente ; mais, frère, vous savez bien vous-même qu'il n'y a pas de place ; ma chambre, celle de Lise, le salon et votre chambre, c'est tout ce que nous avons : où donc les loger ici ? Jugez vous-même. Mikhaïlo Metvéiev leur a donné l'isba du *staroste,* et dit qu'elle est très propre.

– Et pour toi, Lise, nous trouverions parmi eux un bon fiancé, un beau hussard, ajoute l'oncle.

– Non, je ne veux pas de hussard, je veux un uhlan ; vous étiez uhlan, oncle, et ceux-là je ne veux pas les connaître ! On dit que ce sont des noceurs et des têtes brûlées ! »

Lise rougit un peu, et de nouveau éclata de son rire sonore.

« Voilà Oustuchka qui accourt ; il faut lui demander ce qu'elle a vu », dit-elle.

Anna Fédorovna fit appeler Oustuchka.

« Il n'y a personne pour faire l'ouvrage, quel besoin d'aller courir pour voir les soldats ? se plaignit Anna Fédorovna. Eh bien ! Où sont logés les officiers ?

– Chez les Eremkine, madame. Ils sont deux, de très beaux garçons. On dit que l'un est comte.

– Comment s'appellent-ils ?

– Je ne puis me rappeler, excusez-moi : Kazarov ou Tourbinov.

– La sotte, elle ne peut même rien nous raconter. Tu devrais savoir leurs noms.

– Eh bien ! Je vais y courir.

– Oh oui ! Je sais que pour cela tu n'es pas en retard. Non, il vaut mieux que Danilo y aille. Frère, dites-lui qu'il aille s'informer si messieurs les officiers n'ont besoin de rien. Il faut tout de même faire une politesse, leur dire que Madame a ordonné de s'inquiéter de leur confort. »

Les vieux s'installèrent dans la salle pour le thé. Lisa alla dans l'office mettre dans le tiroir le sucre cassé. Elle y trouva Oustuchka en train de parler des hussards.

« Mademoiselle, petite colombe, quelle beauté que ce comte, dit-elle. C'est un vrai chérubin aux cils noirs. Un pareil fiancé pour vous, voilà qui ferait un bien beau couple, c'est vrai. »

Les autres servantes eurent un sourire d'approbation ; la vieille nourrice qui tricotait un bas près de la fenêtre soupira et même chuchota une prière en respirant profondément.

« Alors ils sont vraiment de ton goût les hussards, dit Lisa. Oui, tu es bien habile à bavarder. Apporte-moi, s'il te plaît, le ratafia pour donner quelque chose d'acide à boire aux hussards.

Et Lisa, prenant le sucrier, sortit en riant de la chambre.

« Je voudrais bien voir ce hussard, pensa-t-elle. Est-il brun ou blond ? Et lui aussi, sans doute, serait très heureux de faire notre connaissance. Et voilà, il passera et ne saura pas que j'étais ici et que j'ai pensé à lui. Et combien comme lui sont passés sans me voir ! Personne ne me voit sauf l'oncle et Oustuchka. Quelque coiffure que je fasse, quelques manches que je porte, personne ne m'admire, pensa-t-elle en soupirant et en regardant ses jolies mains potelées. Il doit être de haute taille, avoir de grands yeux, probablement des petites moustaches noires. Non, j'ai déjà vingt-trois ans, et personne ne s'est épris de moi sauf Ivan Ipatitch, le grêlé. Et il y a quatre ans j'étais encore plus jolie ; et voilà que ma jeunesse passe sans donner de joie à personne. Ah ! quelle malheureuse, quelle malheureuse demoiselle suis-je dans ce village ! »

La voix de sa mère qui l'appelait pour servir le thé dissipa chez la jeune demoiselle ces réflexions momentanées. Elle secoua sa petite tête et repartit dans la salle où l'on prenait le thé.

Les meilleures choses arrivent toujours par hasard, tandis que plus on fait d'efforts, plus le résultat est mauvais. Au village, on songe rarement à l'éducation et c'est pourquoi, sans y penser, celle qu'on y donne est excellente. Ce fut particulièrement le cas pour Lisa. Anna Fédorovna, à cause de son esprit borné et de l'insouciance de son caractère, n'avait donné à sa fille aucune éducation ; elle ne lui avait appris ni la musique, ni le français si utile, mais cette enfant jolie et bien portante qu'elle avait eue de son mari, elle la confia à une nourrice et une bonne, la nourrit, l'habilla en robe de coton, en souliers de peau de mouton, l'envoya vagabonder et cueillir des champignons et des baies, lui fit enseigner la lecture et l'arithmétique par un élève du séminaire et tout d'un coup, après seize ans, elle découvrit en Lisa une amie toujours gaie, et une bonne et active ménagère. Anna Fédorovna, qui avait bon cœur, élevait toujours des pupilles, des serves ou des enfants abandonnées. Lisa, depuis l'âge de dix ans avait commencé à s'occuper d'elles. Elle les instruisait, les habillait, les

menait à l'église et les arrêtait quand elles faisaient trop de tapage. Ensuite vint le vieil oncle gâteux et naïf qu'il fallut soigner comme un enfant. Puis les domestiques et les paysans qui s'adressaient à la jeune demoiselle avec diverses demandes, avec leurs maladies qu'elle soignait par du sureau, de la menthe, de l'alcool camphré. Ensuite, comme par hasard, tout le ménage passa entre ses mains. Plus tard, son besoin non satisfait d'amour trouva à s'épancher dans la nature et la religion. Ainsi, Lisa se transforma en une femme active, bonne, gaie, indépendante, chaste et profondément religieuse. Elle ressentait, il est vrai, de petites blessures d'amour-propre en voyant parfois à l'église les voisines coiffées de chapeaux à la mode venus en droite ligne de la ville de K***. Il lui arrivait d'être dépitée jusqu'aux larmes par les caprices de sa vieille mère grognon ; enfin des rêves d'amour sous des formes ineptes et parfois grossières la hantaient, mais l'activité utile devenue nécessité les dissipait, et à vingt-deux ans, l'âme limpide, tranquille, pleine de beauté physique et morale, la jeune fille développée n'était souillée d'aucune tâche, d'aucun remords de conscience. Lisa était de taille moyenne, plutôt bien en chair que maigre ; ses yeux étaient bruns, pas grands, un cercle légèrement sombre soulignait la paupière inférieure. Elle avait une longue tresse blonde. Elle marchait à grands pas, avec un léger balancement, en canard comme on dit. L'expression de son visage, quand elle était occupée et que rien de particulier ne le troublait, semblait dire à tous ceux qui la regardaient : « Il est bon et gai de vivre pour celui qui a quelqu'un à aimer et dont la conscience est pure. » Même aux instants de mauvaise humeur, de trouble ou de tristesse, à travers les larmes, malgré le sourcil gauche froncé, les petites lèvres serrées, une lumière se montrait quand même sur les fossettes des joues, le bout des lèvres et dans les yeux, habitués à sourire et à se réjouir de la vie, où s'épanouissait le cœur bon, loyal, que l'esprit n'avait pas gâté.

X

Bien que le soleil se couchât, il faisait encore chaud quand l'escadron entra à Morozovka. En avant, sur la route poudreuse du village, une vache égarée trottait, s'arrêtant de temps à autre pour se retourner avec un mugissement sans deviner qu'elle n'avait tout simplement qu'à obliquer de côté.

De vieux paysans, des femmes, des enfants, des domestiques massés des deux côtés de la route regardaient avec curiosité les hussards. Ceux-ci avançaient dans un nuage épais de poussière sur des chevaux noirs qui, de temps en temps, s'ébrouaient et piaffaient. À droite de l'escadron, dans une pose nonchalante, deux officiers avançaient sur de beaux chevaux noirs. L'un était le commandant, comte Tourbine, l'autre un tout jeune homme, un junker récemment promu officier, nommé Polozov.

Un hussard en bourgeron blanc d'été sortit de la meilleure isba du village. Ôtant sa casquette, il s'approcha des officiers.

« Où est le logement qui nous est réservé ? lui demanda le comte.

– Pour Votre Excellence, répondit le fourrier en tremblant de tout son corps, ici chez le *staroste,* il a nettoyé son isba. J'ai exigé le logement dans la maison des maîtres, on a répondu qu'il n'y en avait pas ; la propriétaire est une telle mégère !

– C'est bon, dit le comte en descendant près de l'isba du staroste et s'étirant les jambes. Ma voiture est-elle arrivée ?

– Elle est arrivée, Votre Excellence ! » répondit le fourrier en désignant avec sa casquette la capote de cuir de la voiture qu'on apercevait dans la porte cochère, et il se précipita dans le couloir de l'isba plein de la famille du paysan venue voir l'officier. Il renversa même une vieille femme en ouvrant brusquement la porte de l'isba évacuée, et en s'effaçant devant le comte.

L'isba était assez grande et large mais pas très propre. Le valet de pied allemand, vêtu comme un monsieur, se trouvait à l'intérieur. Il avait déplié le lit de fer, fait le lit et tirait le linge de la valise.

« Peuh ! Quel sale logement ! dit le comte avec dépit.

Diadenko ! est-ce qu'on ne pouvait trouver mieux quelque part, chez le seigneur ?

– Si Votre Excellence l'ordonne, j'irai voir, répondit Diadenko, mais la maison n'est pas très fameuse et n'a guère meilleure apparence que l'isba.

– Non, maintenant c'est déjà inutile, va. »

Et le comte s'étendit sur le lit en mettant les mains sous sa tête.

« Johan ! cria-t-il à son valet de pied, tu as encore fait une bosse au milieu ; comment, tu ne sais même pas faire un lit ? »

Johan voulut l'arranger.

« Non, maintenant c'est inutile… Où est ma robe de chambre ? » continua-t-il d'une voix mécontente.

Le valet lui tendit la robe de chambre.

Le comte l'examina avant de la prendre.

« C'est ça ! Tu n'as pas enlevé les taches. En un mot peut-il y avoir un serviteur pire que toi ? ajouta-t-il en lui arrachant des mains la robe de chambre et la passant. Dis-moi, le fais-tu exprès ? Le thé est-il prêt ?

– Je n'ai pas encore eu le temps, répondit Johan.

– Imbécile ! »

Après cela, le comte prit un roman français qui lui avait été préparé, et lut assez longtemps en silence. Johan sortit dans le vestibule pour chauffer le samovar. Le comte était évidemment de mauvaise humeur, probablement à cause de la fatigue, de la poussière qui couvrait son visage, de son habit trop étroit et de son estomac affamé.

« Johan ! cria-t-il de nouveau. Donne-moi le compte des dix roubles. Qu'as-tu acheté en ville ? »

Le comte examina la note que lui remit le valet, et ne cessa de faire des observations sur la cherté des achats.

« Donne-moi du rhum pour le thé.

– Je n'ai pas acheté de rhum, répliqua Johan.

– Admirable ! Combien de fois t'ai-je dit qu'il doit y avoir du rhum !

– Je n'avais pas d'argent.

– Pourquoi Polozov n'en a-t-il pas acheté ? Tu pouvais

emprunter à son valet.

– Le cornette Polozov ? Je ne sais pas. Il a acheté le thé et le sucre.

– Animal !… Va-t'en !… Toi seul peux me mettre hors de moi. Tu sais qu'en campagne je prends toujours le thé avec du rhum.

– Voici pour vous deux lettres de l'état-major », dit le valet.

Le comte décacheta les lettres et se mit à les lire. Le cornette qui venait de régler les logements de l'escadron entra avec un visage gai.

« Eh bien, Tourbine ! Il me semble qu'on est très bien ici. Ma foi, je suis fatigué. Je l'avoue, on a eu chaud !

– Très bien en effet ! Une isba sale, puante, et grâce à toi il n'y a pas de rhum. Ton imbécile n'en a pas acheté et celui-ci non plus. Tu aurais dû le lui dire, au moins. »

Et il reprit sa lecture. Ayant lu la lettre jusqu'au bout, il la froissa et la jeta à terre.

« Pourquoi donc n'as-tu pas acheté de rhum ? Tu avais de l'argent ? chuchotait à ce moment le cornette qui avait rencontré son brosseur dans le vestibule.

– Mais pourquoi est-ce nous, toujours nous, qui achetons ? C'est moi seul qui fais toutes les dépenses et son Allemand ne fait que fumer la pipe, et c'est tout. »

La deuxième lettre évidemment n'était pas désagréable, car le comte la lisait en souriant.

« De qui ? demanda Polozov revenu dans la chambre où il se préparait un lit sur les planches près du poêle.

– De Mina, répondit joyeusement le comte en lui tendant la lettre. Veux-tu lire ? Quelle délicieuse femme ! Beaucoup mieux vraiment que nos demoiselles… Regarde combien il y a dans cette lettre de sentiment et d'esprit !… Une seule chose est fâcheuse, elle demande de l'argent.

– Oui, c'est fâcheux, opina le cornette.

– Il est vrai que je lui en ai promis ; mais ici, cette expédition… Cependant si je commande l'escadron encore trois mois, je lui en enverrai… Vraiment on ne peut le regretter. Quel charme, hein ? dit-il en souriant et en suivant des yeux l'expression du visage de Polozov qui lisait la lettre.

– Une multitude de fautes d'orthographe, mais c'est charmant. On dirait qu'elle t'aime vraiment.

– Sans aucun doute ! Il n'y a que ces femmes-là qui sachent aimer vraiment, une fois qu'elles aiment.

– Et l'autre lettre de qui ? demanda le cornette en rendant celle qu'il venait de lire.

– Ah là… c'est un certain monsieur, une canaille, à qui je dois de l'argent perdu aux cartes, et voilà déjà trois fois qu'il me le rappelle ; et je ne puis m'acquitter maintenant… une lettre idiote ! » répondit le comte visiblement irrité à ce souvenir.

Pendant un temps assez long, les deux officiers se turent.

Le cornette, visiblement influencé par le comte, buvait son thé en silence, regardait de temps en temps le beau visage attristé de Tourbine qui regardait fixement par la fenêtre, et il n'osait entamer la conversation.

« Bah ! Oui, tout peut s'arranger à merveille, dit soudain le comte en se tournant vers Polozov et en secouant gaiement la tête ; si cette année il y a des promotions selon le tableau, et si nous sommes encore engagés dans une affaire, je pourrais alors devancer le capitaine de la garde. »

Durant le second verre de thé, la conversation continua sur le même sujet. Entra alors le vieux Danilo qui transmit l'ordre d'Anna Fédorovna.

« Et Madame a aussi ordonné de vous demander si vous n'étiez pas le fils du comte Fédor Ivanovitch Tourbine, ajouta de son propre chef Danilo, ayant appris le nom de l'officier et se souvenant encore du séjour du feu comte à la ville de K***. Notre dame, Anna Fédorovna, le connaissait très bien.

– C'était mon père ; et dis à Madame que je lui suis très reconnaissant, qu'il ne faut rien, seulement qu'on t'a ordonné de demander si l'on ne pourrait trouver quelque part une chambre plus propre, chez elle ou ailleurs.

– Oh ! Pourquoi cela ? dit Polozov quand Danilo fut parti. N'est-ce pas indifférent ? Une nuit ici, qu'importe pour nous, et eux se gêneront.

– Comment donc !… Il me semble que nous avons assez couché sous les toits à poule ! On voit tout de suite que tu n'es pas pratique. Pourquoi ne pas en profiter si pour une nuit au moins on peut loger comme des hommes ? Et, au contraire, ces gens seront

enchantés. Une seule chose m'est désagréable, poursuivit le comte en montrant dans un sourire ses dents blanches, brillantes : si cette dame a connu en effet mon père. On a toujours honte pour *le feu papa,* il y a toujours derrière lui une bataille, un scandale ou une dette quelconque. C'est pourquoi je déteste rencontrer des connaissances de mon père. Cependant il était de son siècle, ajouta-t-il sérieusement.

– Au fait, je ne t'ai pas raconté, dit Polozov, j'ai rencontré par hasard le commandant de la brigade des uhlans, Iline. Il désirait beaucoup te voir, il aimait infiniment ton père.

– Ce doit être un terrible vaurien que cet Iline ; en général, tous ces messieurs qui affirment pour me flatter qu'ils ont connu mon père, racontent de lui, comme des traits charmants, de telles histoires qu'on a honte à les écouter. Il est vrai que je ne m'emballe pas. J'envisage les choses sans parti pris. C'était un homme trop passionné et qui se livrait parfois à des exploits dont il n'y a pas lieu d'être fier. Cependant c'était surtout la faute de son temps. À notre époque, il eût pu devenir un homme très remarquable parce qu'il avait de grandes capacités, il faut lui rendre cette justice.

Un quart d'heure après, le domestique revenait et transmettait l'invitation de la propriétaire de venir coucher chez elle.

XI

Anna Fédorovna, ayant appris que l'officier des hussards était le fils du comte Fédor Tourbine, commença à s'agiter dans la maison.

« Ah ! mes aïeux ! Ah ! mon chéri ! Danilo, cours vite lui dire que Madame l'invite chez elle ! fit-elle tout excitée, et à pas rapides elle se dirigea vers la chambre des bonnes. Lisanka, Oustuchka ! Il faut préparer ta chambre, Lisa. Tu t'installeras chez l'oncle ; et vous, petit frère… vous passerez la nuit dans le salon, pour une nuit ce n'est rien.

– Bien, bien, sœur, je dormirai sur le parquet.

– C'est un beau garçon, j'en suis sûre, s'il ressemble à son père. Au moins je le verrai, ce chéri… Fais donc attention, Lisa ! Comme le père était beau… Où portes-tu la table ? Laisse ici, disait en s'agitant Anna Fédorovna. Apporte deux lits, prends-en un chez l'intendant, et puis va chercher sur l'étagère le bougeoir de cristal dont mon frère m'a fait cadeau pour ma fête, et mets-y une chandelle. »

Enfin tout fut prêt. Lisa, malgré l'intervention de sa mère, arrangea à sa fantaisie la chambrette pour les deux officiers. Elle avait sorti du linge blanc parfumé au réséda qui embaumait les lits, donné l'ordre de mettre une carafe d'eau et des chandelles sur la petite table, de brûler du papier odorant dans la chambre des bonnes, et elle-même installa son petit lit dans la chambre de son oncle.

Anna Fédorovna se calma un peu, se rassit à sa place, prit même les cartes, mais sans les disposer, s'appuya sur son coude potelé et devint pensive : « Le temps, le temps, comme il vole ! murmurait-elle. Cela semble d'hier ! Je le vois comme s'il était là. Ah ! quel polisson c'était ! » Et des larmes parurent dans ses yeux. « Maintenant Lisanka… mais elle n'est pas ce que j'étais à son âge… Une jolie fille, mais non, ce n'est pas la même chose… »

« Lisanka, tu devrais porter ce soir ta robe de mousseline de laine.

– Les inviterez-vous, maman ? Il vaudrait mieux ne pas le faire,

répondit Lisa, très émue à la pensée de voir les officiers. Il ne vaudrait mieux pas, maman. »

En effet, elle ne désirait pas tant les voir qu'elle n'avait peur du bonheur qui, lui semblait-il, l'attendait et dont à l'avance elle était émue.

« Eux-mêmes voudront peut-être faire ta connaissance, Lisa », dit Anna Fédorovna en lui caressant les cheveux et songeant en même temps : « Non, ce ne sont pas les cheveux que j'avais à son âge. Ah, Lisotchka, comme je désirerais pour toi… » Et en effet elle désirait vivement quelque chose pour sa fille, mais elle ne pouvait supposer probable un mariage avec le comte, et elle ne pouvait lui souhaiter les relations qu'elle avait eues avec le père, cependant elle formait beaucoup de vœux quelque chose d'agréable pour sa fille. Peut-être voulait-elle revivre dans l'âme de Lisa les heures qu'elle-même avait connues avec le défunt.

Le vieux cavalier, lui aussi, était un peu ému de l'arrivée du comte. Il alla dans sa chambre et s'y enferma. Un quart d'heure après, il en sortit vêtu d'une hongroise et d'un pantalon bleu ; avec l'expression confuse et satisfaite d'une jeune fille qui met pour la première fois une robe de bal, il passa dans la pièce réservée aux invités.

« Je viens voir les hussards d'aujourd'hui, ma sœur ! Feu le comte était, lui, un vrai hussard. Je verrai, je verrai. »

Les officiers, venus par le perron de derrière, étaient déjà dans la chambre qui leur était destinée.

« Eh bien ! Tu vois, dit le comte en se mettant sur le lit préparé, tel qu'il était, dans ses bottes poussiéreuses. N'est-on pas mieux ici que dans l'isba avec les cafards ?

– Pour être mieux… c'est mieux, mais on a maintenant des obligations envers les maîtres…

– Quelle blague ! En tout il faut être pratique. Ils sont certainement enchantés… Garçon ! cria-t-il, demande quelque chose pour voiler cette fenêtre, autrement dans la nuit ça soufflera. »

À ce moment le vieillard entra pour faire connaissance avec les officiers. Tout rougissant, bien entendu, il ne manqua pas de raconter qu'il avait été le camarade du défunt comte, qu'il jouissait de sa sympathie ; il ajouta même qu'à plusieurs reprises il en avait reçu des bienfaits. Considérait-il comme un bienfait

l'emprunt de cent roubles que lui avait fait le comte, ou le fait que celui-ci l'ait jeté sur un tas de neige et injurié ? Le vieillard ne l'expliqua point.

Le jeune Tourbine, très poli envers le vieux cavalier, le remercia pour son hospitalité.

« Pardonnez-nous, ce n'est pas très luxueux, comte », s'excusa celui-ci. Il faillit dire Votre Excellence tellement il était déshabitué de parler à des gens importants. « La maison de ma sœur est très petite. Et cela nous le fermerons tout de suite avec quelque chose et ce sera bien », ajouta le vieillard. Et, sous prétexte de chercher un rideau, mais en réalité pour aller au plus vite parler aux officiers, il sortit de la chambre en saluant.

La jolie Oustuchka apporta un châle de sa maîtresse pour fermer la fenêtre. En outre, elle avait l'ordre de demander si ces messieurs ne désiraient pas de thé.

Le bon gîte avait évidemment une excellente influence sur l'humeur du comte. Il souriait joyeusement et même plaisanta si bien avec Oustuchka qu'elle l'appela polisson. Il lui demanda si sa demoiselle était jolie et, à son offre de thé, il répondit qu'il acceptait volontiers, qu'on pouvait l'apporter ; mais comme leur souper n'était pas encore prêt, ne serait-il pas possible d'avoir dès maintenant de l'eau-de-vie, quelques hors-d'œuvre et du xérès, s'il y en avait ?

L'oncle était ravi de la politesse du jeune comte et portait aux nues la jeune génération des officiers, déclarant les hommes d'aujourd'hui beaucoup mieux que ceux d'autrefois. Anna Fédorovna n'y consentait pas, personne pour elle ne valait mieux que le comte Fédor Ivanovitch, il n'y avait pas… enfin elle se fâcha pour tout de bon et objecta sèchement : « Pour vous, petit frère, le dernier qui vous flatte est le meilleur. Aujourd'hui, c'est sûr, les hommes sont plus intelligents, mais, malgré tout, le comte Fédor Ivanovitch dansait si bien l'écossaise et était si aimable qu'on peut dire qu'à cette époque toutes étaient toquées de lui, seulement il ne s'occupait de personne, sauf de moi. Alors, vous voyez, autrefois il y avait aussi de bonnes gens. »

À ce moment on lui communiqua la demande d'eau-de-vie, d'aliments, de xérès.

« Eh bien ! Vous voyez, petit frère ! Vous ne faites jamais ce qu'il faut. Il fallait préparer le souper, s'écria Anna Fédorovna. Lisa, chérie, donne des ordres. »

Lisa courut à la desserte pour chercher des champignons et du beurre frais ; on commanda au cuisinier des côtelettes hachées.

« Mais pour le xérès, comment ferons-nous ? Vous en est-il resté, petit frère ?

– Non, sœur. Je n'en ai même jamais eu.

– Comment, vous n'en avez pas ! Que buvez-vous donc avec le thé ?

– Du rhum, Anna Fédorovna.

– N'est-ce pas la même chose ? Donnez le rhum, c'est pareil. Ne vaudrait-il pas mieux les inviter ici, petit frère ? Vous connaissez toutes les convenances. Je crois qu'ils n'en seront pas offensés. »

Le cavalier déclara qu'il se portait garant que, par bonté, le comte ne refuserait pas et qu'il se faisait fort de les ramener.

Anna Fédorovna, Dieu sait pourquoi, alla prendre sa robe de gros-gros et un bonnet neuf, et Lisa était si occupée qu'elle n'eut pas le temps d'ôter la robe de coton rose à larges manches qu'elle portait. En outre, elle était affreusement émue : il lui semblait qu'un événement sensationnel l'attendait et qu'un nuage bas, sombre, était suspendu au-dessus de son âme. Ce hussard, ce comte, beau garçon, semblait un être tout nouveau, incompréhensible, mais charmant. Son caractère, ses habitudes, ses paroles, tout cela devait être extraordinaire et tel qu'elle n'avait jamais rencontré rien de pareil. Tout ce qu'il disait devait être spirituel et juste, tout ce qu'il faisait, honnête, toute sa personne, belle. Elle n'en doutait pas. S'il avait demandé non seulement à manger et du xérès, mais un bain parfumé, elle n'eût pas été étonnée, ne l'eût pas blâmé et eût été fermement convaincue que c'était nécessaire, qu'il le fallait ainsi.

Dès que le cavalier eut exprimé au comte le désir de sa sœur, ce dernier accepta, lissa ses cheveux, mit son manteau et prit un porte-cigares.

« Allons, dit-il à Polozov.

– Non, il vaut mieux n'y pas aller, répondit le cornette : *ils feront des frais pour nous recevoir.*

– Sottises ! Ça leur fait plaisir. Je me suis déjà renseigné, il y a une fille très jolie… *Allons,* dit le comte en français.

– *Je vous en prie, messieurs ! »* dit le cavalier pour leur faire savoir qu'il comprenait le français et avait saisi leur conversation.

XII

Quand les officiers entrèrent, Lisa rougit et, ayant peur de les regarder, elle baissa la tête et feignit d'être occupée à remplir la théière.

Anna Fédorovna, au contraire, se leva précipitamment, salua et, sans détacher ses yeux du visage du comte, se mit à lui parler, tantôt trouvant une ressemblance extraordinaire avec son père, tantôt présentant sa fille, tantôt offrant du thé, des confitures ou de la pâte de fruit. Au cornette, à cause de son air modeste, personne ne fit attention ; il en fut heureux, car, autant que le lui permettaient les convenances, il observait attentivement la beauté de Lisa, qui, on le voyait, le surprenait vivement. L'oncle écoutait la conversation de sa sœur avec le comte ; les mots tout prêts sur les lèvres, il attendait l'occasion de raconter ses souvenirs de cavalier. Le comte, pendant le thé, fuma un cigare si fort que Lisa retint sa toux avec peine ; il se montra très bavard, et très aimable. Au début, il intercala ses récits entre les papotages incessants d'Anna Fédorovna ; à la fin il accapara à lui seul la conversation. Une seule chose parut quelque peu bizarre à ses auditeurs : dans ses récits il usait de mots qui n'étaient pas regardés comme inconvenants dans son monde, mais qui, ici, semblaient un peu hardis. Anna Fédorovna en fut un peu offusquée. Lisa rougissait jusqu'aux oreilles. Mais le comte ne le remarqua pas, et ne perdit rien de son aisance ni de son aimable simplicité. Lisa emplissait les verres de thé sans les remettre directement aux hôtes, mais les plaçait très près d'eux, et, pas encore tout à fait remise de son émotion, écoutait avidement les discours du comte. Ces récits assez quelconques, les pauses dans la conversation peu à peu la rassurèrent. Elle n'entendait pas de sa bouche les choses très intelligentes qu'elle s'était imaginées ; elle ne voyait pas cette élégance en tout qu'elle s'attendait vaguement à trouver en lui ; et même, au troisième verre de thé, quand ses yeux timides rencontrèrent la première fois les siens et que, sans les baisser il continua trop tranquillement à la regarder, avec un sourire imperceptible, elle ressentit un peu d'hostilité envers lui, et bientôt trouva que non seulement il n'avait rien d'extraordinaire, mais qu'il ne se distinguait en rien de tous ceux qu'elle avait vus,

et qu'il ne valait pas la peine qu'elle en eût si peur ; il avait certes des ongles propres et longs, mais il n'était pas lui-même particulièrement beau. Et tout à coup, Lisa disant adieu à son rêve, encore qu'avec un peu de chagrin, se tranquillisa, seulement troublée par le regard silencieux du cornette, qu'elle sentait fixé sur elle. « Peut-être ce n'est pas celui-ci mais celui-là ! » pensa-t-elle.

XIII

Après le thé, la vieille dame invita ses hôtes à passer dans l'autre pièce, et y reprit sa place.

« Mais ne voulez-vous pas aller vous reposer, comte ? demanda-t-elle. Alors comment vous distraire, mes chers hôtes ? continua-t-elle après une réponse négative. Jouez-vous aux cartes, comte ? Voilà, avec mon frère, vous pourriez faire une partie…

– Mais vous-même, vous jouez sans doute la préférence, répondit le cavalier. Alors jouons plutôt tous ensemble. Vous jouerez, comte ? Et vous aussi ? »

Les officiers se déclarèrent prêts à faire tout ce qui plaisait aux aimables maîtres du logis.

Lisa apporta de sa chambre de vieilles cartes dont elle se servait pour se dire la bonne aventure ; savoir par exemple si la fluxion d'Anna Fédorovna passerait bientôt, si l'oncle reviendrait de la ville aujourd'hui, quand il partait ; si leur voisine leur rendait visite aujourd'hui, etc. Bien que ces cartes eussent deux mois d'usage, elles étaient plus propres que celles dont se servait Anna Fédorovna.

« Seulement vous ne jouez peut-être pas de petites sommes ? demanda l'oncle. Avec Anna Fédorovna nous jouons un demi-kopeck… Avec cela, elle nous gagne toujours.

– Ah ! comme il vous plaira, ce que vous voudrez j'en serais très heureux, répondit le comte.

– Eh bien ! allons, jouons à un kopeck papier-monnaie ! Que nos chers hôtes gagnent, chez moi, qui ne suis qu'une vieille dame », dit Anna Fédorovna en s'installant commodément dans son fauteuil et en rajustant sa mantille.

« Peut-être leur gagnerai-je quand même un rouble », pensait Anna Fédorovna, car sur ses vieux jours elle avait vu s'éveiller en elle une petite passion pour les cartes.

« Voulez-vous que je vous apprenne à jouer aux tableaux, avec la misère ? C'est très amusant », dit le comte.

Le nouveau jeu de Pétersbourg plut beaucoup à tous. L'oncle

affirma même qu'il le connaissait, que c'était la même chose que le boston, mais qu'il l'avait un peu oublié. Anna Fédorovna ne comprit rien et pendant si longtemps ne put saisir le jeu qu'elle se vit forcée, en souriant et en secouant gentiment la tête, d'affirmer que maintenant elle comprenait et que tout lui paraissait clair. Il y eut un bel éclat de rire au milieu du jeu quand Anna Fédorovna avec un as et un roi seul déclara misère et resta avec six. Elle commença même à se troubler, sourit timidement, et s'empressa d'affirmer qu'elle n'était pas encore tout à fait habituée au nouveau jeu. En attendant, on inscrivait ses points perdus, et il y en avait beaucoup, d'autant plus que le comte avait l'habitude de jouer serré, de calculer juste et ne comprenait absolument rien ni aux coups de pied sous la table que lui infligeait le cornette, ni aux grosses fautes que celui-ci faisait en jouant.

Lisa apporta encore des pâtes de fruit, trois sortes de confitures, des pommes conservées d'une façon particulière. Debout derrière sa mère, elle regardait le jeu et, de temps en temps, les officiers, surtout les mains blanches du comte, aux ongles roses, fins, taillés, qui jetaient les cartes et levaient les plis avec tant d'assurance et d'élégance.

De nouveau Anna Fédorovna, s'emportant, misait avant les autres : elle annonça un jeu à sept levées dont trois lui manquèrent. Et son frère exigeant qu'elle assignât un chiffre, elle le fit très mal, se troubla et perdit tout à fait la tête.

« Ce n'est rien, maman, vous gagnerez encore ! dit Lisa en souriant et pour tirer sa mère d'une situation ridicule. Faites perdre une seule fois l'oncle, et alors on verra qui rira !

– Aide-moi, au moins, Lisa, dit Anna Fédorovna en regardant, effarée, sa fille. Je ne sais pas comment…

– Je ne connais pas moi non plus ce jeu, objecta Lisa en calculant mentalement les mises de sa mère. Mais c'est que vous perdez beaucoup, maman ! Il ne restera rien pour la robe de Pimochka, ajouta-t-elle en plaisantant.

– Oui, il est facile de perdre ainsi dix roubles argent, dit le cornette en regardant Lisa, et heureux de lier conversation avec elle.

– Mais ne jouons-nous pas en papier-monnaie ? demanda Anna Fédorovna en regardant tout le monde à la ronde.

– Je ne sais pourquoi, mais je ne puis compter en papier-monnaie, dit le comte. Enfin de quoi s'agit-il ? C'est-à-dire : qu'est-

ce que le papier-monnaie ?

– Mais maintenant personne ne compte plus ainsi », remarqua l'oncle, qui jouait avec son briquet et était en gain.

La vieille dame donna l'ordre d'apporter le vin mousseux, en but elle-même deux coupes, devint rouge et sembla s'en remettre aux mains de la Providence. Bien qu'une mèche de cheveux gris fût sortie de son bonnet, elle ne l'arrangea pas. Elle s'imaginait sans doute avoir perdu des millions et être tout à fait au bout de sa fortune.

Le cornette poussait du pied le comte de plus en plus souvent. Le comte inscrivait les remises de la vieille dame. Enfin la partie s'acheva.

Malgré tous les soins d'Anna Fédorovna, qui, en trichant, tâchait d'augmenter ses points et feignait de se tromper en comptant, quelle ne fut pas son horreur quand, à la fin, il se trouva qu'elle avait perdu neuf cent vingt points. « En papier c'est neuf roubles ? » demanda plusieurs fois Anna Fédorovna ; et elle ne comprit toute l'énormité de sa perte que lorsque son frère lui eut expliqué, à sa stupéfaction, qu'elle avait perdu trente-deux roubles cinquante en papier-monnaie et qu'il lui fallait les payer absolument.

Tourbine ne compta pas même son gain et, dès la fin de la partie se leva, s'approcha de la fenêtre près de laquelle Lisa installait le souper et posait des champignons sur une assiette. Il fit tout tranquillement et sans aucune gêne ce que, toute la soirée, le cornette avait tant désiré sans pouvoir le faire : il engagea la conversation avec la jeune fille sur la pluie et le beau temps.

Le cornette se trouvait pendant ce temps dans une situation très désagréable.

Quand le comte se fut éloigné, et surtout Lisa qui l'avait maintenue dans une bonne disposition d'esprit, Anna Fédorovna se fâcha carrément :

« Comme c'est fâcheux que nous vous ayons tant gagné, s'excusa Polozov pour dire quelque chose. C'est vraiment très mal.

– Oui, et en plus vous avez inventé ces tableaux, ces misères ! Je n'y comprends rien du tout. Combien donc ai-je perdu en tout ? demanda-t-elle.

– Trente-deux roubles cinquante kopecks, répéta le cavalier qui, grâce au gain, était d'excellente humeur. Allons, allons,

payez, payez, petite sœur.

– Je paierai, mais vous ne m'y reprendrez plus. Oh non, jamais de toute ma vie, je n'arriverai à regagner tout cela. »

Et Anna Fédorovna partit dans sa chambre d'un pas rapide. Elle revint bientôt et rapporta neuf roubles. Ce ne fut que sur l'insistance du vieux cavalier son frère qu'elle paya tout.

Polozov craignait un peu qu'Anna Fédorovna ne l'injuriât s'il lui adressait la parole. Discrètement, sans mot dire, il s'éloigna et se joignit au comte et à Lisa, qui causaient devant la fenêtre ouverte.

Dans la pièce, sur la table dressée pour le souper, brûlaient deux chandelles. Leur lumière vacillait de temps en temps sous le souffle léger et tiède de la nuit de mai. Par la fenêtre ouverte, on voyait que dans le jardin, il faisait aussi clair, mais tout autrement que dans la chambre. La lune dans son plein, perdant déjà sa teinte dorée, montait au-dessus des hauts tilleuls, et éclairait de plus en plus les légers nuages blancs qui la cachaient parfois. Sur l'étang dont on apercevait à travers l'allée une partie argentée par la lumière, les grenouilles coassaient ; de petits oiseaux sautillaient et voletaient sous la fenêtre même, dans le buisson odorant de lilas qui, de temps en temps, balançait lentement ses fleurs embuées.

« Quel temps merveilleux ! dit le comte en s'approchant de Lisa, et s'asseyant sur l'appui de la fenêtre. Vous devez vous promener beaucoup ?

– Oui, répondit Lisa, qui ne ressentait plus aucune émotion à parler avec le comte. Le matin à sept heures je m'occupe du ménage, puis je me promène un peu avec Pimochka, la pupille de maman.

– C'est agréable de vivre à la campagne, dit le comte en ajustant son monocle et regardant tantôt le jardin, tantôt Lisa. Et le soir, au clair de lune, vous ne vous promenez pas ?

– Non, mais il y a deux ans, avec l'oncle, nous nous promenions à chaque clair de lune. Il souffrait alors d'une maladie étrange, il ne trouvait pas le sommeil, aussitôt la pleine lune, il ne pouvait pas dormir, et sa chambre, la voici, ouvre directement sur le jardin ; la fenêtre est basse, la lune tombait en plein chez lui.

– Tiens, c'est curieux, remarqua le comte, je croyais que c'était votre chambre ?

– Non, j'y coucherai seulement pour aujourd'hui. C'est vous qui occupez ma chambre.

– Est-ce possible ! Ah ! mon Dieu, je ne me pardonnerai jamais ce dérangement, dit le comte, qui pour marquer sa sincérité laissa tomber son monocle. Si j'avais su que je vous dérangeais…

– Quel dérangement ? Au contraire, je suis très heureuse ; la chambre de l'oncle est si agréable, si gaie, la fenêtre est basse, j'y resterai assise jusqu'à ce que j'aie sommeil, ou bien je me glisserai dans le jardin et m'y promènerai un peu. »

« Quelle gentille fille ! » pensa le comte en rajustant son monocle. Tout en la regardant, il feignait de s'installer sous la fenêtre, tâchant de frôler de son pied celui de la jeune fille. « Avec quelle ruse elle m'a laissé entendre que je pouvais la voir dans le jardin près de la fenêtre, si je voulais. » Lisa perdit même alors à ses yeux la plus grande partie de son charme, si facile lui semblait sa conquête.

« Quel plaisir ce doit être de passer une telle nuit dans le jardin avec l'être qu'on aime », dit-il en regardant, pensif, les allées sombres.

Lisa se troubla un peu en entendant ces paroles et en sentant son pied effleuré de nouveau comme par hasard. Sans réfléchir elle prononça quelques mots, simplement pour masquer sa confusion : « Oui, c'est très beau de se promener pendant une nuit de lune. » Elle se sentit gênée. Elle ficela le pot d'où elle avait sorti les champignons, et déjà s'éloignait de la fenêtre quand le cornette s'approcha d'eux ; elle voulut savoir quel homme c'était.

« Quelle belle nuit ! » dit-il.

« Mais ils ne parlent que du temps ! » pensa Lisa.

« Quelle vue admirable ! continua le cornette. Seulement je crois que vous devez en être fatiguée, ajouta-t-il, fidèle à son étrange habitude de dire des choses vaguement désagréables aux gens qui lui plaisaient beaucoup.

– Pourquoi pensez-vous cela ? protesta Lisa. Le même plat, la même robe peuvent ennuyer, mais un beau jardin n'ennuie jamais quand on aime à se promener, surtout quand la lune monte très haut. De la chambre de l'oncle on voit tout l'étang. Et, aujourd'hui, j'aurai ce spectacle sous les yeux.

– On dirait qu'il n'y a pas de rossignols chez vous ? dit le comte très mécontent de la présence de Polozov qui l'empêchait de

connaître plus positivement les conditions du rendez-vous.

– Non, mais il y en avait, seulement l'année dernière les chasseurs en ont attrapé un, et voici quelques jours, cette semaine, un autre a commencé à chanter très bien, mais l'agent de police est venu avec sa clochette et l'a effrayé. Il y a deux ans, il nous arrivait avec l'oncle de passer dans l'allée couverte et de les écouter pendant deux heures.

– Que vous raconte donc cette petite bavarde ? dit l'oncle en s'approchant des interlocuteurs. Ne voulez-vous pas vous restaurer ? »

Après le souper pendant lequel le comte, par sa louange des mets et l'ampleur de son appétit, réussit à dissiper la mauvaise humeur de la maîtresse du logis, les officiers prirent congé et se retirèrent dans leur chambre. Le comte serra la main de l'oncle, à l'étonnement d'Anna Fédorovna il serra aussi la sienne sans la baiser, il pressa même la main de Lisa en la regardant droit dans les yeux et en esquissant un agréable sourire. Ce regard gêna de nouveau la jeune fille. « Il est très beau, pensa-t-elle, mais il est beaucoup trop préoccupé de sa propre personne. »

XIV

« Eh bien ! Comment n'as-tu pas honte ? dit Polozov quand les officiers furent rentrés dans leur chambre. Je faisais exprès de perdre, je te poussais du pied sous la table ; comment n'as-tu pas eu honte ? La vieille est tout à fait fâchée. »

Le comte éclata de rire.

« Une drôle de femme ! Voyez-moi cette fureur ! »

Et il se remit à rire si gaiement que même Johan, debout devant lui, ne put s'empêcher de soupirer à la dérobée.

« En voilà, un fils de l'ami de la famille ! Ah ! Ah ! Ah ! continua à s'esclaffer Tourbine.

– Non, vraiment, ce n'est pas bien. Elle me faisait même de la peine, dit le cornette.

– Quelle blague ! Comme tu es jeune ! Tu voulais donc que je perde ! Pourquoi ? Je te le demande ! Je perdais aussi quand je ne savais pas jouer. Dix roubles sont toujours bons à prendre. Il faut être pratique dans la vie, autrement on sera toujours un imbécile. »

Polozov se tut ; du reste, il voulait penser à Lisa qui lui paraissait une créature extraordinairement pure et belle. Il se déshabilla et se coucha dans le lit moelleux, propre, qui lui était préparé.

« Les honneurs, la gloire militaire, quelle bêtise ! pensa-t-il en regardant la fenêtre couverte d'un châle à travers quoi glissaient les rayons pâles de la lune. Vivre dans un coin paisible, avec une femme charmante, intelligente, simple, voilà le bonheur ! Voilà le bonheur vrai, solide ! »

Mais il ne communiqua rien de ses pensées à son ami et ne prononça pas même le nom de la jeune fille de la maison, malgré sa conviction que le comte y pensait lui aussi.

« Pourquoi ne te déshabilles-tu pas ? demanda-t-il au comte qui arpentait la chambre de long en large.

– Je n'ai pas encore envie de dormir. Éteins la chandelle si tu

veux. Je me coucherai comme ça. »

Et il continua à faire les cent pas.

« Il ne veut pas encore dormir », répéta Polozov, se sentant, après la soirée d'aujourd'hui, encore plus mécontent de l'influence que le comte avait sur lui, et tout prêt à se révolter : « J'imagine, se disait-il, pensant à Tourbine, j'imagine quelles idées errent maintenant dans ta tête pommadée. J'ai bien vu qu'elle te plaisait. Mais tu n'es pas capable de comprendre cette créature simple et honnête. C'est une Mina qu'il te faut et des épaulettes de colonel. Tiens, je vais lui demander comment il la trouve. »

Et Polozov se tourna vers Tourbine, mais il se ravisa. Il sentait que non seulement il ne pourrait discuter avec lui si son opinion sur Lisa était celle qu'il supposait, mais qu'il lui serait même impossible de ne pas être de son avis, tellement il était habitué à subir son influence qui devenait chaque jour plus dure et plus injuste pour lui.

« Où vas-tu ? demanda-t-il, quand le comte, mettant son chapeau, s'approcha de la porte.

– À l'écurie, m'assurer que tout est en ordre. »

« C'est étrange », pensa le cornette ; mais il éteignit la chandelle et, tâchant de dissiper les idées insensées, jalouses et hostiles qui s'éveillaient en lui contre son ami, il se tourna de l'autre côté.

Cependant, Anna Fédorovna, comme à l'ordinaire, après avoir fait le signe de la croix sur son frère, sa fille et sa pupille, et les avoir embrassés tendrement, s'était aussi retirée dans sa chambre.

Depuis déjà longtemps, la vieille dame n'avait pas éprouvé dans une même journée tant d'impressions si fortes, de sorte qu'elle ne put même pas faire sa prière tranquillement. Le souvenir triste et vivace du défunt comte ne sortait pas de sa tête, ainsi que l'image du jeune élégant qui, si honteusement, avait gagné contre elle. Cependant, après s'être déshabillée et avoir bu comme d'habitude un demi-verre de kvass préparé sur la table de nuit, elle se coucha. Son chat favori se glissa doucement dans la chambre. Anna Fédorovna l'appela et se mit à le caresser en l'écoutant ronronner. Mais elle n'arrivait pas à s'endormir.

« C'est le chat qui me dérange », pensa-t-elle. Elle le chassa. Le chat tomba mollement sur le parquet, tourna lentement sa queue épaisse et puis sauta sur un banc près du poêle. À ce moment, la

servante, qui dormait par terre dans la chambre, apporta son petit matelas pour se coucher, éteignit la chandelle et alluma la veilleuse. Puis elle s'endormit et se mit à ronfler tandis qu'Anna Fédorovna ne trouvait toujours pas le sommeil qui aurait pu calmer son imagination excitée. Dès qu'elle fermait les yeux, elle voyait le visage du hussard, et quand elle les rouvrait, elle croyait encore le voir, à la faible lueur de la veilleuse, sous divers aspects étranges, en regardant la commode, la petite table et la robe blanche suspendue. Il lui semblait tantôt que son lit de plume était brûlant, tantôt que la pendule de la petite table faisait un bruit insupportable, tantôt que la servante ronflait d'une façon agaçante. Elle la réveilla et lui intima de ne plus ronfler. De nouveau, des pensées sur sa fille, le vieux et le jeune comte, et la manière de jouer à la préférence se mêlèrent étrangement dans sa tête, lui brouillant l'esprit. Elle se revoyait valsant avec le vieux comte, elle revoyait ses épaules rondes et blanches, y sentait des baisers ; puis c'était sa fille à elle dans les bras du jeune comte. Oustuchka recommença à ronfler…

« Non, maintenant ce n'est plus la même chose, les hommes ne sont pas les mêmes. L'autre se serait jeté au feu pour moi. Et il y avait de quoi. Tandis que celui-ci dort comme un triple imbécile, content d'avoir gagné au jeu, et à cent lieues de faire la cour aux femmes. Il arrivait à l'autre de me dire, à genoux : "Que veux-tu que je fasse, que je me tue tout de suite ?", et il se serait tué si j'avais voulu. »

Tout à coup, un bruit de pieds nus retentit dans le couloir et Lisa, un simple châle jeté sur ses épaules, toute pâle et tremblante, accourut dans la chambre et s'écroula presque sur le lit de sa mère…

Après avoir souhaité le bonsoir à sa mère, Lisa s'était rendue dans la chambre de son oncle. Elle avait mis une camisole blanche, caché dans un fichu sa longue tresse, éteint sa chandelle et s'était assise sur la fenêtre, les jambes sur un tabouret, en fixant ses regards pensifs sur l'étang maintenant tout brillant d'une lumière argentée.

Et soudain, toutes ses occupations coutumières, tous ses intérêts lui apparurent sous un jour nouveau : sa vieille mère capricieuse, à qui par affection elle donnait une partie de son âme, l'oncle gâteux mais aimable, les domestiques, les paysans qui adoraient leur demoiselle, les vaches, les petits veaux, toute cette nature qui mourait et se renouvelait sans cesse, parmi laquelle,

aimante et aimée, elle avait grandi, tout ce qui lui donnait une quiétude d'esprit si agréable, si douce, tout cela lui paraissait d'un coup n'être plus ce qu'il lui fallait, tout cela lui semblait *ennuyeux* et inutile. Quelqu'un lui soufflait à l'oreille : « Petite sotte, petite sotte ! Depuis vingt ans tu as la sottise de te dévouer à telle ou telle chose et tu ne sais toujours pas ce qu'est la vie et le bonheur ! » Voilà à quoi elle pensait plus fortement que jamais en sondant du regard la profondeur du jardin clair, immobile. D'où lui venaient ces idées ? Ce n'était pas du tout un amour spontané pour le comte, comme on pourrait le supposer ; au contraire, il lui déplaisait. Le cornette l'aurait plutôt intéressée mais il était laid, pâle, taciturne ; elle l'oubliait malgré elle et avec colère et dépit évoquait dans son imagination l'image du comte. « Non, pas celui-là », se disait-elle. Son idéal à elle était si charmant. C'était son idéal qui, dans cette nuit, parmi cette nature, sans en violer la beauté, aurait pu être aimé, l'idéal que n'avait jamais terni une seule fois la réalité grossière.

D'abord l'isolement, l'absence d'hommes pouvant attirer son attention faisaient que toute la force de l'amour mis par Dieu dans l'âme de chacun de nous en même proportion, était encore intacte et pure en son cœur ; mais à présent, elle vivait depuis trop longtemps le bonheur triste de sentir en soi la présence de ce quelque chose d'autre et, en ouvrant de temps en temps la source mystérieuse de son cœur, de se complaire à la contemplation de ces richesses, pour verser à quelqu'un, sans réfléchir, tout ce qui y était contenu. Dieu fasse qu'elle jouisse jusqu'au tombeau de ce bonheur avare…, qui sait s'il n'est pas le meilleur, le plus fort et s'il n'est pas le seul vrai et le seul possible ?

« Mon Dieu, Seigneur, pensait-elle, ai-je gaspillé en vain le bonheur et la jeunesse, et maintenant ne les retrouverai-je jamais ? Est-ce vrai ? » Et elle regardait fixement le ciel haut et clair autour de la lune et les nuages blancs, moutonnés, qui en masquant les étoiles, s'approchaient de l'astre de la nuit. « Si ce petit nuage blanc, le plus haut, atteint la lune, alors c'est vrai », pensa-t-elle. Les nuages transparents, brumeux, masquaient la moitié inférieure du disque clair et peu à peu la lumière commença à faiblir sur la terre, sur le sommet des tilleuls, sur l'étang : les ombres noires des arbres devinrent moins visibles. Comme pour accompagner l'ombre qui voilait la nature, un vent léger passa dans les feuilles et apporta jusqu'à la fenêtre l'odeur de la rosée des feuilles, de la terre humide, des lilas fleuris.

« Non, ce n’est pas vrai, dit-elle pour se consoler, et si le rossignol chante cette nuit, ce sera signe que tout ce que je pense est sottise et qu’il ne faut pas désespérer. » Longtemps encore elle resta assise en silence, dans la vague attente d’une visite, bien que de nouveau tout s’éclairât et s’animât, que de nouveau de petits nuages enveloppassent la lune et que tout redevînt sombre. Elle s’endormait déjà, assise près de la fenêtre, quand le rossignol la réveilla par ses trilles répétés, qui résonnaient en bas sur l’étang. La demoiselle de campagne ouvrit les yeux. Avec un nouveau plaisir son âme tout entière se revivifiait dans cette union mystérieuse avec la nature qui, si majestueuse et si calme, se déployait devant elle. Elle s’accouda, la tête entre les mains. Un sentiment de tristesse opprimait sa poitrine, des larmes d’un amour pur et vaste, de bonnes larmes consolantes emplissaient ses yeux. Elle posa les mains sur la fenêtre et appuya sa tête. Elle répéta en son cœur sa prière favorite, et elle s’endormit ainsi, les yeux humides de pleurs.

Le contact d’une main l’éveilla. Un attouchement léger, agréable. La main serra plus fortement la sienne. Tout d’un coup Lisa se rappela la réalité ; elle poussa un cri, bondit, et se persuadant qu’elle n’avait pas reconnu le comte qui était devant la fenêtre, tout baigné de la lumière de la lune, elle s’enfuit de la chambre…

XV

C'était, en effet, le comte. En entendant le cri de la jeune fille et le toussotement du gardien derrière l'enclos, qui y répondit, il s'enfuit en toute hâte, avec le sentiment d'un voleur attrapé, courant jusqu'au fond du jardin, sur l'herbe humide de rosée. « Ah ! imbécile, imbécile que je suis ! se répétait-il inconsciemment. Je l'ai effrayée, il fallait y aller plus doucement, lui parler pour la réveiller. Ah ! imbécile ! que je suis donc maladroit ! » Il s'arrêta et écouta. Par la petite porte, le gardien entrait dans le jardin, traînant un bâton sur l'allée sablée. Il fallait se cacher. Le jeune homme descendit vers l'étang. Des grenouilles, en jaillissant sous ses pieds pour s'élancer dans l'eau, le firent sursauter.

Malgré ses jambes trempées, il s'accroupit par terre et commença à se rappeler ce qu'il avait fait : comment il avait grimpé à travers l'enclos, cherché la fenêtre de Lisa et enfin aperçu l'ombre blanche ; comment, à plusieurs reprises, écoutant le moindre bruit, il s'était tour à tour approché, puis éloigné de la fenêtre, comment par instants il lui semblait indiscutable qu'elle l'attendait, dépitée de sa lenteur, comment à d'autres il lui semblait impossible qu'elle se fût décidée si facilement à ce rendez-vous, comment enfin, supposant qu'en provinciale gênée elle feignait seulement de dormir, il s'était approché résolument et l'avait approchée. Mais ici, tout à coup, il ne sait pourquoi, il avait fui en toute hâte puis, honteux de sa poltronnerie, s'était avancé de nouveau vers elle et lui avait touché la main.

Le gardien toussota encore, la porte cochère grinça et il sortit du jardin. La fenêtre de la chambre de la demoiselle claqua et l'auvent intérieur s'abaissa. Le comte en ressentit un grand dépit. Il aurait donné cher pour qu'il lui fût possible de tout recommencer : cette fois il n'agirait pas si sottement… « Ah ! quelle merveilleuse jeune fille, quelle fraîcheur ! C'est un vrai charme ! Et la laisser échapper ainsi ! Animal stupide que je suis ! » En outre, il n'avait plus envie de dormir : du pas décidé d'un homme très irrité, il marcha au hasard dans les allées de tilleuls.

Là, à lui aussi, cette nuit apporta les dons pacifiants d'une

tristesse calme et du besoin d'amour. Le sentier de terre glaise parsemé, par-ci par-là, d'une petite herbe drue ou de branches sèches s'illuminait, à travers le feuillage épais des tilleuls, de cercles formés par les rayons pâles et droits de la lune. Une souche tordue, comme recouverte de mousse blanche, était éclairée de côté. Les feuilles argentées murmuraient de temps à autre. Dans la demeure les feux étaient éteints, tous les bruits s'étaient tus. Seul le rossignol semblait remplir l'espace immense, silencieux et clair. « Dieu ! Quelle nuit ! Quelle merveilleuse nuit ! » se disait le comte en respirant la fraîcheur parfumée du jardin. « On a regret de quelque chose, on se sent mécontent de soi et des autres, de toute sa vie. Et quelle charmante, quelle exquise petite fille… Peut-être est-elle vraiment fâchée… » Là ses rêves s'embrouillèrent, il se vit dans ce jardin en compagnie de la petite provinciale, dans les attitudes les plus étranges ; ensuite son aimable Mina vint prendre la place de la demoiselle. « Quel imbécile je suis ! Il fallait tout simplement la prendre par la taille et l'embrasser. » Et, sur ce regret, le comte regagna sa chambre.

Le cornette ne dormait pas encore.

Il se retourna aussitôt sur son lit, le visage vers Tourbine.

« Tu ne dors pas ? demanda celui-ci.

– Non.

– Veux-tu que je te raconte ce qui s'est passé ?

– Eh bien ?

– Non, il vaut mieux ne rien te dire… ou plutôt si, je vais tout te raconter. Pousse tes jambes. »

Et le comte, renonçant déjà à l'intrigue manquée, s'assit sur le lit de son camarade avec un sourire animé.

« Imagine-toi que cette demoiselle m'avait donné un rendez-vous !

– Que dis-tu ? s'écria Polozov, bondissant du lit.

– Voyons ! Écoute.

– Mais comment ? Quand donc ? Ce n'est pas possible.

– Eh bien, voici. Pendant que vous comptiez la préférence, elle m'a dit qu'elle serait assise la nuit près de la fenêtre, et qu'on pouvait entrer par la fenêtre. Voilà ce que c'est qu'être pratique ! Et donc, pendant que vous comptiez avec la vieille, j'ai arrangé cette affaire. Tu l'as bien entendu, elle a dit devant toi qu'elle

serait assise près de la fenêtre pour contempler l'étang.

– Mais c'était dit comme ça…

– C'est justement la question… Je ne sais pas si elle a dit cela par hasard ou non. Peut-être, en effet, n'a-t-elle pas voulu s'avancer tout d'un coup, mais on aurait pu le croire, et il en est résulté une chose affreuse. J'ai agi comme un imbécile, ajouta-t-il en s'adressant à lui-même un sourire de mépris.

– Mais qu'as-tu fait ? Où étais-tu ? » Le comte, taisant ses multiples hésitations, raconta ce qui s'était passé.

« J'ai tout gâté : il fallait être plus hardi. Elle a crié, s'est enfuie de la fenêtre.

– Alors elle a crié et s'est enfuie, dit le cornette, répondant par un sourire gêné au sourire du comte qui avait sur lui, depuis si longtemps, un ascendant si fort.

– Oui. Eh bien ! Maintenant il est temps de dormir. »

Le cornette de nouveau tourna le dos à la porte et resta ainsi pendant dix minutes. Dieu sait ce qui se passa dans son âme ; quand il se retourna, son visage exprimait la souffrance et la résolution.

« Comte Tourbine ! fit-il d'une voix haletante.

– Quoi ? Tu rêves ? répondit tranquillement le comte. Eh bien, quoi, cornette Polozov ?

– Comte Tourbine, vous êtes un lâche ! » cria Polozov ; et d'un bond il sortit du lit.

HADJI MOURAD

Pour rentrer à la maison, j'avais pris par les champs. On était en plein milieu de l'été. Déjà l'herbe était fauchée et l'on se préparait à couper le seigle. À cette époque de l'année, il y a une merveilleuse variété de fleurs : celles des trèfles, rouges ou blanches, parfumées et duvetées ; les blanches marguerites au cœur jaune vif ; la campanule jaune, à l'odeur agréable et épicée ; les pois, violets et blancs, avec leur senteur de miel et leur haute tige grimpante ; les scabieuses jaunes, rouges, roses ; le plantain lilas, au duvet légèrement rosé, au subtil et agréable parfum ; les bleuets, bleu vif au soleil lorsqu'ils viennent d'éclore, bleu rougeâtre le soir quand ils sont à leur déclin ; et les fleurs fragiles, éphémères, à l'odeur d'amande, de la cuscute.

J'avais cueilli un gros bouquet de ces différentes fleurs et rentrais chez moi, quand je remarquai dans le fossé une magnifique bardane violette, en pleine floraison, une de ces bardanes qu'on appelle chez nous « tatare », que le faucheur coupe avec soin, et qu'on rejette du foin, si par hasard elle s'y trouve, pour ne pas se piquer les mains. Il me vint l'idée d'arracher cette bardane et de la mettre au milieu de mon bouquet. Je descendis dans le fossé et, après avoir chassé un bourdon velu qui s'était accroché au milieu d'une fleur et s'y était endormi doucement, mollement, je me mis à arracher la plante. Mais c'était très difficile. Non seulement la tige piquait de tous côtés, même à travers le mouchoir dont j'avais entouré ma main, mais elle était si résistante que je luttai contre elle presque cinq minutes, la déchirant fibre par fibre. Quand enfin je l'eus détachée, la tige était en lambeaux et la fleur ne paraissait déjà plus ni aussi fraîche ni aussi belle. Outre cela, à cause de sa rudesse, de sa raideur, elle n'allait pas du tout avec les fleurs délicates de mon bouquet. J'eus du regret d'avoir détruit en vain la fleur qui était si belle sur sa tige et la jetai. « Quelle énergie ! Quelle vitalité ! me dis-je, me rappelant les efforts déployés pour l'arracher. Comme elle se défendait, et comme elle a chèrement vendu sa vie ! »

Pour rentrer chez moi, je devais traverser un champ de terre grasse fraîchement labourée, après avoir gravi la pente douce de la route poussiéreuse. Le champ était très vaste, de sorte que de chaque côté ainsi que devant, en montant, on ne voyait que la terre noire retournée avec une grande régularité. Le labourage était bon, et sur toute l'étendue du champ on ne voyait pas la moindre plante ni herbe, tout était noir. « Quel destructeur que l'homme ! Combien d'êtres vivants,

sans compter les plantes, détruit-il pour assurer son existence ! » pensai-je, en cherchant malgré moi quelque chose de vivant dans ce champ noir et mort. Devant moi, à droite de la route, une touffe quelconque se dressait. Je m'en approchai et reconnus cette même « tatare » que j'avais arrachée en vain et dont j'avais jeté la fleur. La touffe était formée de trois tiges ; l'une d'elles avait été en partie arrachée et ce qui restait ressemblait à un bras coupé ; chacune des deux autres portait une fleur. Ces fleurs, primitivement rouges, étaient maintenant noirâtres. Une des tiges était brisée, et la partie supérieure, portant la fleur maculée, pendait vers le sol. L'autre, bien que couverte de boue noire, tenait encore debout. On voyait qu'elle avait été abattue par une roue, puis s'était redressée. Il semblait qu'on lui avait tranché une partie du corps, qu'on lui avait labouré les entrailles, arraché un bras, un œil et cependant elle restait debout, ne cédant pas à l'homme qui avait détruit autour d'elle toutes les plantes, ses sœurs.

« Quelle énergie ! pensai-je. L'homme est vainqueur, il a détruit des millions d'herbes, mais celle-ci n'a pas cédé ! »

Et je me rappelai une vieille histoire du Caucase, dont je fus témoin pour une partie, et que je tiens, pour l'autre, de témoins oculaires ; quant au reste, c'est mon imagination qui l'a créé. Cette histoire telle qu'elle s'est formée par l'union de mes souvenirs et de mon imagination, la voici.

I

C'était à la fin de 1851. Par une froide soirée de novembre, Hadji Mourad entrait dans l'*aoul*(7) Machnet, d'où se dégageait la fumée odorante du *kiziak*(8) ; c'était un *aoul* non pacifié de Tchetchenz, sis à vingt verstes des possessions russes.

Le chant monotone du muezzin venait de cesser, et dans l'air pur des montagnes, imprégné de l'odeur de la fumée du *kiziak,* on entendait distinctement, à travers les meuglements des vaches et les bêlements des brebis qui se dispersaient parmi les huttes de l'*aoul* accolées les unes aux autres comme des alvéoles, les sons gutturaux de voix qui discutaient, des voix d'hommes, de femmes et d'enfants qui revenaient des fontaines.

Ce Hadji Mourad était le caïd de Schamyl, célèbre par ses exploits. Il ne sortait jamais sans ses insignes ni sans être escorté de quelques dizaines de *murides*(9) qui galopaient autour de lui ; mais ce soir-là il était enveloppé d'un bachelik et d'un manteau de drap à col de fourrure sous lequel apparaissait son fusil, et accompagné d'un seul *muride.* S'efforçant de se faire remarquer aussi peu que possible, il fixait de ses yeux noirs et mobiles les visages des habitants qu'il rencontrait sur son chemin.

Parvenu au milieu de *l'aoul,* au lieu de prendre la rue qui menait à la place, Hadji Mourad tourna à gauche dans une ruelle étroite. Il s'arrêta devant la deuxième cabane qui se trouvait dans cette ruelle et regarda de tous côtés. Sous l'auvent, devant la cabane, il n'y avait personne, mais sur le toit, à côté des tuyaux fraîchement enduits d'argile, était couché un homme enroulé dans un manteau en peau de mouton. Hadji Mourad effleura l'homme avec sa cravache et fit claquer sa langue. Du manteau émergea un vieillard en bonnet et vêtu d'un vieux *bechmet*(10) luisant. Ses yeux étaient rouges, chassieux, sans cils, et il se mit à cligner les paupières pour les décoller. Hadji Mourad prononça le salut habituel : *« Sélam-Aleikoum »,* et découvrit son visage.

« Aleikoum-Sélam ! » répondit le vieillard en souriant de sa bouche édentée, car il avait reconnu Hadji Mourad.

Il se dressa sur ses jambes maigres, chercha ses socques qui se trouvaient près du tuyau.

S'étant chaussé, il endossa sans se hâter son manteau usé et descendit à reculons l'échelle accotée au toit. Tout le temps qu'il s'habillait et descendait, le vieillard remuait la tête et son cou maigre, ridé et bruni, en mâchonnant de sa bouche édentée. Aussitôt à terre, il saisit hospitalièrement la bride du cheval de Hadji Mourad, ainsi que l'étrier droit. Mais le *muride* de Hadji Mourad, un homme leste et vigoureux, sauta rapidement de son cheval et écarta le vieux pour prendre sa place. Hadji Mourad descendit de cheval et s'avança sous l'auvent en boitant légèrement. Un garçon d'une quinzaine d'années sortit vivement sur le seuil à sa rencontre. Surpris, il contempla les voyageurs de ses yeux brillants et noirs comme des cassis.

« Cours à la mosquée, appelle ton père ! » lui ordonna le vieillard et, devançant Hadji Mourad, il ouvrit devant lui la légère porte grinçante donnant accès à la cabane.

Au moment où Hadji Mourad franchissait le seuil, il se trouva face à face avec une femme d'un certain âge, maigre, vêtue d'un *bechmet* rouge jeté sur une chemise jaune et d'un pantalon bleu. Elle portait des coussins.

« Bienvenue dans notre maison ! » dit-elle en s'inclinant profondément, et elle se mit à disposer les coussins contre le mur de devant, afin que les visiteurs pussent s'asseoir.

« Longue vie à tes fils ! » répondit Hadji Mourad en se débarrassant de son manteau, de son fusil et de son sabre, et remettant l'ensemble au vieillard.

Celui-ci accrocha avec précaution le fusil et le sabre à un clou près des armes du maître, entre deux grands plateaux brillants suspendus au mur peint avec soin et d'une blancheur éclatante.

Hadji Mourad, après avoir glissé son pistolet à sa ceinture, s'approcha des coussins rangés sur le sol, croisa soigneusement son vêtement et s'assit sur l'un d'eux. Le vieux prit place à côté de lui, ferma les yeux et leva les mains, les paumes en dehors. Hadji Mourad en fit autant, puis tous deux récitèrent des prières tout en passant sur leurs visages leurs mains qu'ils joignaient à l'extrémité de la barbe.

« *Nié khabar ?* (C'est-à-dire : Qu'y a-t-il de nouveau ?) demanda Hadji Mourad au vieillard.

– *Khabar-Yok.* (C'est-à-dire : Rien de nouveau), répondit le vieux en regardant de ses yeux rouges, éteints, non le visage de Hadji Mourad, mais sa poitrine. Je vis habituellement dans le

rucher. Mais aujourd'hui, je suis venu prendre des nouvelles de mon fils. Il sait. »

Hadji Mourad comprit que le vieux ne voulait pas dire ce qu'il savait et que lui avait besoin de savoir, aussi lui fit-il un léger signe de tête et ne le questionna pas davantage.

« Il n'y a aucune bonne nouvelle, reprit le vieillard en grommelant. Comme d'habitude : le lièvre se demande toujours comment chasser les aigles. Et ceux-ci les capturent toujours. La semaine dernière, ces chiens de Russes – que le diable les emporte ! – ont incendié le foin chez les habitants de Miguitsk. »

Le *muride* de Hadji Mourad entra sans bruit et s'avança à grandes et solides enjambées sur le sol d'argile. Comme l'avait fait son maître, il ôta son manteau, son fusil et son sabre pour les suspendre au clou, et ne garda que son poignard et son pistolet.

« Qui est-ce ? demanda le vieillard à Hadji Mourad en désignant le nouveau venu.

– Mon *muride.* Il se nomme Eldar, répondit Hadji Mourad.

– Bon », dit le vieux, et il indiqua à Eldar une place sur le tapis, près de Hadji Mourad.

Eldar s'assit, les jambes croisées, et fixa silencieusement de ses beaux yeux de brebis le visage du vieillard qui se remit à parler. Il raconta comment son fils avait capturé, la semaine passée, deux soldats : il en avait tué un et envoyé l'autre à Schamyl.

Hadji Mourad ne lui prêtait qu'une oreille distraite et se tournait vers la porte pour entendre les bruits qui provenaient du dehors. Sous l'auvent, devant la cabane, des pas se firent entendre ; la porte grinça, et le maître du logis entra. Il s'appelait Sado. C'était un homme d'une quarantaine d'années ; il avait une petite barbiche, le nez long, les yeux aussi noirs, bien que moins brillants, que ceux de son fils, le garçon de quinze ans qui courait derrière lui et pénétra dans la cabane à la suite de son père pour aller s'asseoir près de la porte. Le chef de famille ôta ses socques sur le seuil, et rejeta sur sa nuque son vieux bonnet usé, découvrant ainsi une tête à la chevelure noire, qui n'avait pas été rasée depuis longtemps. Il s'accroupit ensuite en face de Hadji Mourad.

Ainsi que le vieux, il ferma les yeux, leva les mains, les paumes en dehors, les passa sur son visage, et commença alors seulement à parler. Il rappela l'ordre de Schamyl de se saisir à tout prix de

Hadji Mourad, mort ou vif : ses émissaires n'étaient partis que la veille, mais le peuple avait peur de désobéir à Schamyl et il fallait donc être très prudent.

« Chez moi, assura Sado, personne de mon vivant ne touchera à mon *kounak*(11). Mais dehors, qu'arrivera-t-il ? Il faut y songer sérieusement. »

Hadji Mourad écoutait attentivement et acquiesçait de la tête. Quand Sado eut terminé, il prit la parole : « Bon. Il faut envoyer aujourd'hui un homme porter une lettre aux Russes. Mon *muride* peut y aller mais il lui faut un guide.

– J'enverrai mon frère Bata, dit Sado. Appelle Bata », ordonna-t-il à son fils.

Le jeune garçon bondit sur ses jambes agiles comme sur un ressort et, balançant vivement ses bras, sortit de la cabane. Dix minutes après il était de retour avec un Tchetchenz au visage tanné par le soleil, musculeux et court sur jambes. Il était vêtu d'une *tcherkeska* jaune aux manches effrangées, déchirée de tous côtés et d'un pantalon noir tombant bas.

Hadji Mourad salua le nouveau venu, et sans paroles inutiles, lui exposa aussitôt sa requête : « Te sens-tu capable de conduire mon *muride* chez les Russes ?

– Parfaitement, répondit gaiement Bata. Aucun Tchetchenz ne peut rivaliser avec moi. Un autre se chargera de cette responsabilité, promettra tout et ne fera rien. Mais avec moi ce sera fait.

– Bien, fit Hadji Mourad. Pour ta peine, tu recevras trois… »

Et il lui montra trois doigts. Bata hocha la tête pour indiquer qu'il avait compris mais ajouta aussitôt que ce n'était pas la récompense qui l'attirait, qu'il était prêt à servir Hadji Mourad uniquement pour l'honneur.

« Tous, dans les montagnes, savent comment Hadji Mourad a tué ces cochons de Russes !

– Allons, allons, fit Hadji Mourad. La corde est bonne quand elle est longue, et le discours quand il est bref !

– Eh bien, je me tairai, dit Bata.

– À l'endroit où l'Argouna tourne en face du précipice, là-bas, dans la forêt, il y a une clairière où se trouvent deux meules. Tu connais ?

– Oui, je vois.

– Là-bas, trois de mes amis m'attendent, à cheval, dit Hadji Mourad.

– *Aya !* fit Bata en hochant la tête.

– Tu demanderas Khan-Magom. Lui, il sait ce qu'il faut faire et dire. Il faudra le conduire au chef russe, au prince Vorontzoff. T'en sens-tu capable ?

– Oui, je le pourrai.

– Le conduire et le ramener ?

– Oui.

– Alors tu le conduiras, puis tu retourneras dans la forêt. J'y serai.

– Tout sera fait selon ta volonté », dit Bata. Il se leva, croisa les bras sur sa poitrine, s'inclina et sortit.

« Il faut aussi envoyer un homme à Tchekhi, dit Hadji Mourad au maître du logis, quand Bata fut sorti. Voici ce qu'il faudra faire », enchaîna-t-il en saisissant un bouton de sa *tcherkeska ;* mais aussitôt il baissa la main et se tut, car il venait d'apercevoir deux femmes entrer dans la cabane. L'une était la femme de Sado, cette même femme maigre d'un certain âge qui avait posé les coussins. L'autre était une toute jeune fillette en pantalons rouges et *bechmet* vert, une sorte de plastron fait de pièces d'argent lui couvrait toute la poitrine. À l'extrémité de sa courte natte noire, épaisse et serrée, qui tombait entre ses épaules sur son dos maigre, était attaché un rouble en argent. Les mêmes yeux que son père et son frère, noirs comme des cassis, éclairaient gaiement son jeune visage qu'elle essayait de rendre sérieux. Elle ne regarda pas les visiteurs, mais on voyait que leur présence l'intimidait.

La femme de Sado portait une table basse et ronde, sur laquelle se trouvaient du thé, des crêpes au beurre, du fromage, du pain coupé en tranches minces, et du miel. La fillette portait une cuvette, une cruche et des serviettes. Tout le temps que les femmes, en faisant tintinnabuler leurs piécettes, circulèrent à pas feutrés dans leurs souples pantoufles rouges sans semelle de cuir, pour placer devant les hôtes ce qu'elles avaient apporté, Sado et Hadji Mourad demeurèrent silencieux. Eldar, ses yeux de brebis baissés sur ses jambes croisées, resta immobile comme une statue tant que les femmes se trouvèrent dans la cabane, et il ne respira à l'aise qu'après qu'eut disparu derrière la porte le bruit léger de

leurs pas.

Hadji Mourad tira une cartouche de la cartouchière de sa *tcherkeska* et saisit dans la gaine restée vide un billet qui s'y trouvait.

« Donne cela à mon fils, dit-il en montrant le billet.

– Où faudra-t-il apporter la réponse ? demanda Sado.

– Chez toi, et tu me la feras parvenir.

– Ce sera fait », dit Sado en glissant le billet dans une des gaines à cartouches de sa propre *tcherkeska.* Ensuite il prit la cruche et avança la cuvette vers Hadji Mourad. Celui-ci releva les manches de son *bechmet* au-dessus du poignet musclé de ses mains blanches et les plaça sous le jet d'eau froide et claire que Sado lui versa de la cruche ; puis il les essuya avec une serviette propre et rêche, et s'approcha des mets. Eldar fit de même. Pendant que ses hôtes mangeaient, Sado, assis en face d'eux, les remercia de leur visite. Le garçon, toujours assis près de la porte, contemplait Hadji Mourad de ses yeux noirs et brillants en souriant, comme pour confirmer les paroles de son père.

Hadji Mourad n'avait rien mangé depuis plus d'un jour ; cependant il ne prit qu'un peu de pain et de fromage, et tira un petit couteau de dessous son poignard pour le plonger dans le miel qu'il étendit sur son pain.

« Notre miel est très bon, et cette année il y en a beaucoup, dit le vieux, visiblement content que Hadji Mourad en ait pris.

– Merci », dit Hadji Mourad, et il s'éloigna des mets. Eldar aurait bien mangé davantage, mais, comme son chef, il s'éloigna de la table, puis lui présenta la cuvette et la cruche.

Sado savait qu'en les recevant il risquait sa vie, car depuis la querelle survenue entre Schamyl et Hadji Mourad, il était interdit à tout habitant de Tchetchnia, sous menace de mort, de l'héberger. Il savait que les gens de l'*aoul* pouvaient d'un moment à l'autre apprendre la présence de Hadji Mourad dans sa maison et exiger qu'il le livrât. Non seulement cela ne troublait pas Sado, mais il s'en réjouissait. Pour lui c'était un devoir de défendre son hôte, même si cela devait lui coûter la vie. Et il était fier de lui, parce qu'il agissait selon sa conscience.

« Tant que tu es dans ma maison et que ma tête reste sur mes épaules, personne ne te fera du mal », répéta-t-il à Hadji Mourad.

Ce dernier leva sur lui ses yeux brillants et, s'étant assuré qu'il

disait vrai, déclara solennellement : « Que la joie et la vie te soient accordés ! »

Sado, sans mot dire, croisa ses mains sur sa poitrine en signe de reconnaissance pour cette bonne parole.

Après avoir fermé les volets de la cabane et préparé des branches pour le feu, le maître des lieux, d'humeur particulièrement gaie et animée, quitta la partie de sa demeure réservée aux hôtes pour se rendre dans celle où vivait sa famille. Les femmes ne dormaient pas encore et parlaient des hôtes dangereux qui passaient la nuit chez eux.

II

Cette même nuit, trois soldats accompagnés d'un sous-officier quittaient la forteresse d'avant-garde, Vozdvijenskaia, sise à quinze verstes de l'*aoul* où Hadji Mourad passait la nuit, derrière les portes de Chahguirinsk. Les soldats étaient en pelisse courte de peau de mouton et bonnets de fourrure, leurs manteaux roulés en travers des épaules, et ils étaient chaussés de bottes montant au-dessus du genou, comme les portaient alors les soldats du Caucase.

Le fusil à l'épaule, ils marchèrent d'abord sur la route ; au bout de cinq cents pas environ ils la quittèrent pour bifurquer sur leur droite. Ils avancèrent encore d'une vingtaine de pas, écrasant sous leurs bottes des feuilles sèches, puis s'arrêtèrent près d'un platane brisé dont on apercevait le tronc noir dans l'obscurité. C'était là, près de ce platane, qu'on envoyait ordinairement le guet. Les étoiles brillantes qui semblaient courir au-dessus de la cime des arbres pendant que les soldats marchaient dans la forêt, paraissaient maintenant immobiles entre les branches nues.

« Sacrebleu ! » lança rageusement le sous-officier Panoff en ôtant de son épaule son long fusil armé de la baïonnette pour le poser dans un cliquetis contre le tronc de l'arbre. Les trois soldats firent de même.

« Ça y est ! Je l'ai perdue ! grommela avec humeur Panoff. Je l'ai oubliée, ou perdue en route.

– Qu'est-ce que tu cherches ? demanda l'un des soldats d'un ton joyeux.

– J'ai perdu ma pipe, le diable sait où !

– Et le tuyau, tu l'as ? demanda la voix enjouée.

– Le tuyau ? Le voilà.

– Alors enfonce-le dans la terre.

– Mais non ! On ne va pas faire ça.

– Nous allons arranger cela en un tour de main. »

Il était normalement interdit au guet de fumer, mais celui-là

n'était pas très rigoureux : c'était plutôt une garde d'avant-poste envoyée là afin que les montagnards ne pussent, comme ils l'avaient fait autrefois, avancer un canon et tirer sur la forteresse ; aussi Panoff ne trouvait-il pas nécessaire de se priver du plaisir de fumer, et finit par acquiescer à la proposition joyeuse du soldat.

Celui-ci sortit de sa poche un couteau et se mit à creuser dans le sol un petit trou dont il tassa soigneusement toutes les irrégularités ; puis il mit du tabac dans le trou, y ajusta le tuyau, et la pipe se trouva prête. Le briquet brilla, éclairant un instant le visage musclé du soldat couché sur le ventre. Un sifflement se fit entendre dans le tuyau et Panoff sentit l'odeur agréable du tabac.

« Ça y est ? fit-il, tandis que l'autre se relevait.

– Sans doute.

– Quel gaillard tu es, Avdéieff ! Un inventeur, ma foi ! Eh bien, à mon tour ! »

Avdéieff s'écarta pour laisser la place à Panoff, et souffla la fumée. Panoff se coucha sur le ventre et, après avoir essuyé le tuyau avec sa manche, se mit à fumer. Quand il eut fini, la conversation s'engagea entre les soldats.

« On dit que notre capitaine a de nouveau piqué dans la caisse, commença l'un des soldats d'une voix traînante. Il a perdu au jeu.

– Il rendra, dit Panoff.

– Sans doute. C'est un brave officier, confirma Avdéieff.

– Bon, bon, grommela celui qui avait entamé la conversation. Mais selon moi, il faut que la compagnie lui en touche un mot. S'il a pris de l'argent, il faut qu'il dise combien et quand il le rendra.

– La compagnie prendra bien une décision, rétorqua Panoff.

– Ce qui est certain, c'est que la compagnie réagira, confirma Avdéieff.

– Il faut acheter de l'avoine, de nouvelles bottes pour le printemps ; on a besoin d'argent, et comme il l'a pris…, insista le mécontent.

– La compagnie décidera, répéta Panoff. Ce n'est pas la première fois ; il a pris et rendra. »

À cette époque, au Caucase, chaque compagnie confiait la gestion de ses affaires à ses élus. Elle recevait de l'argent du trésor, six roubles cinquante kopecks par homme, mais se nourrissait elle-même, plantait des choux, fauchait le foin, avait

ses chariots et était fière de ses chevaux gras et bien nourris. Quant à l'argent de la compagnie, il se trouvait dans une caisse dont le commandant avait la clef – et il arrivait souvent que celui-ci fît des emprunts à la caisse. C'était précisément ce qui venait de se produire et qui faisait l'objet de la discussion.

Le soldat mécontent, Nikitine, voulait qu'on exigeât des comptes du capitaine, mais Panoff et Avdéieff ne jugeaient pas la chose nécessaire.

Après Panoff, ce fut au tour de Nikitine de fumer. Il mit sous lui son manteau et s'assit, adossé à l'arbre. Les soldats redevinrent silencieux. On n'entendait que le frôlement du vent, très haut au-dessus des têtes, sur la cime des arbres. Tout à coup, à travers ce doux bruissement, retentirent les hurlements, les cris, les pleurs, le rire du chacal.

« Ah ! le maudit ! Comme il hurle ! dit Avdéieff.

– Il se moque de toi, à cause de ta gueule de travers », lança d'une voix aiguë de Petit-Russien le quatrième soldat.

De nouveau tout redevint calme ; seul le vent agitait les branches des arbres, découvrant et masquant les étoiles.

« Dis donc, Antonitch, demanda soudain à Panoff le joyeux Avdéieff, est-ce qu'il t'arrive de t'ennuyer ?

– Qu'est-ce que c'est que l'ennui ? répondit nonchalamment Panoff.

– Moi, il m'arrive de m'ennuyer tellement, tellement, qu'il me semble que je ne saurais même pas que faire de ma personne…

– Ah bon ? fit Panoff.

– L'argent que j'ai autrefois dépensé à boire, c'était à cause de l'ennui. Ça me saisit, ça me saisit, et je ne pense alors qu'à me soûler…

– Mais il arrive qu'après, ce soit encore pire.

– Oui, ça arrive, mais que peut-on y faire ?

– Mais pourquoi t'ennuies-tu ainsi ?

– Je crois que j'ai le mal du pays…

– Vraiment ! La vie était-elle à ce point agréable chez toi ?

– On n'était pas riches, mais on était à l'aise. C'était une bonne vie. »

Et Avdéieff se mit à raconter ce qu'il avait déjà raconté plusieurs fois au même Panoff : « Je me suis engagé de plein gré, à la place de mon frère. Il avait cinq enfants, tandis que moi je venais de me marier. C'est ma mère qui m'a supplié… Je me suis dit : au fond, qu'est-ce que ça peut me faire ; et puis, ils me regretteront peut-être… Je suis allé trouver notre maître. C'est un bon maître… Et il m'a dit : Tu es un brave garçon, va ! Et voilà, c'est comme ça que je me suis engagé pour mon frère.

– Félicitations ! fit Panoff.

– Oui, mais le croirais-tu, Antonitch, maintenant je m'ennuie. Et tout ça parce que je me suis engagé à la place de mon frère. Lui, maintenant, il vit comme un roi, et moi, voilà où j'en suis, je m'énerve. Et plus j'y songe, plus ça me tourmente. Évidemment c'est déjà un péché… »

Avdéieff se tut.

« Veux-tu encore fumer ? demanda-t-il.

– Je veux bien. Arrange-moi ça. »

Mais les soldats n'eurent pas le loisir de fumer. Pendant qu'Avdéieff se levait pour aller préparer de nouveau la pipe, on entendit, au milieu du bruit du vent, des pas sur la route.

Panoff saisit son fusil et poussa du pied Nikitine. Nikitine se leva et ramassa son manteau. Le troisième, Bondarenko, bondit également sur ses pieds : « Ah, mes amis, je faisais pourtant un si beau rêve ! »

Avdéieff lui fit signe de se taire et les soldats dressèrent l'oreille. Des pas sourds, d'hommes non chaussés de bottes, s'approchaient. On entendit de plus en plus distinctement dans l'obscurité, le craquement des feuilles et des branches sèches, puis l'écho d'une conversation en cette langue particulière, gutturale, des Tchetchenz. Les soldats pouvaient maintenant distinguer entre les arbres deux ombres qui se déplaçaient. L'une d'elles était ramassée, l'autre plus allongée. Quand les ombres furent tout près des soldats, Panoff mit son fusil en joue, et ses deux camarades bondirent sur la route.

« Qui va là ? cria Panoff.

– Un Tchetchenz pacifique », déclara le plus petit. C'était Bata. « Fusil *yok !* Sabre *yok !* dit-il en montrant ses mains vides. Il me faut arriver au prince ! »

L'autre, de plus haute taille, restait près de son compagnon

sans mot dire. Lui non plus n'avait pas d'armes.

« C'est un émissaire envoyé au colonel, expliqua Panoff à ses camarades.

– Prince Vorontzoff… Grand besoin de lui… Affaire importante…

– Bon, bon, on va t'y conduire », dit Panoff. Puis il s'adressa à Avdéieff : « Toi et Bondarenko, conduisez-les, et quand vous les aurez remis au planton de service, revenez ici. Mais prends garde, ajouta-t-il, ordonne-leur de marcher devant vous.

– Et ça, c'est quoi ? rétorqua Avdéieff, en faisant semblant de les embrocher avec la baïonnette ajustée au canon de son fusil. Je pique une fois et après je tire.

– Ça ne sert à rien si tu les transperces, observa Bondarenko.

– Allons, en route ! »

Quand s'éteignit le bruit des pas des deux soldats qui accompagnaient les émissaires, Panoff et Nikitine regagnèrent leur poste.

« Le diable les emporte de s'amener en pleine nuit ! grommela Nikitine.

– Probablement une affaire urgente, dit Panoff. L'air est devenu frais », ajouta-t-il ; il déplia son manteau pour s'en couvrir et alla s'asseoir contre un arbre.

Avdéieff et Bondarenko revinrent deux heures plus tard.

« Alors, tu les as remis au colonel ? demanda Panoff.

– Oui. On ne dormait pas encore là-bas ; nous les avons amenés directement chez lui. De braves garçons, mais quelle drôle d'allure, continua Avdéieff. Qu'est-ce qu'on a bavardé avec eux !

– Toi, tu es un sacré bavard, dit Nikitine d'un ton bourru.

– Vraiment, ils ressemblent tout à fait à des Russes. L'un est marié. De braves garçons…

– Oui, braves ! lança Nikitine. Qu'ils te rencontrent seul, et ils te feront la peau !

– Le soleil ne va pas tarder à se lever, intervint Panoff.

– Oui, les étoiles commencent à s'éteindre », renchérit Avdéieff en s'installant.

Et de nouveau le silence se fit.

III

Les fenêtres de la caserne et des petites cabanes des soldats étaient noires depuis longtemps, mais celles d'une des plus importantes maisons de la forteresse étaient encore éclairées. Cette maison était occupée par le commandant du régiment de Kouransk, le prince Simon Mikhaïlovitch Vorontzoff, aide de camp de l'empereur, fils du général commandant en chef. Vorontzoff habitait là avec sa femme, Marie Vassilievna, célèbre beauté de Pétersbourg. Ils vivaient au sein de cette petite forteresse du Caucase dans un tel luxe que cela surprenait tous les habitants du pays. Vorontzoff, et surtout sa femme, avaient pourtant l'impression de mener ici une vie plus que modeste, faite même de privations.

À minuit, dans un grand salon au parquet recouvert de tapis, dont les lourdes portes étaient closes, les maîtres de maison et leurs hôtes se tenaient assis devant une table à jeu éclairée par quatre bougies, et jouaient aux cartes.

Le colonel Vorontzoff était blond et avait un visage allongé ; il portait les aiguillettes et le grade d'aide de camp de l'empereur. Son partenaire de jeu était un licencié de l'université de Pétersbourg, que la princesse Vorontzoff avait fait venir récemment pour être le précepteur de son fils né d'un premier mariage, un morne garçonnet à la lourde chevelure. En face d'eux étaient assis deux officiers : le premier, Poltoradski, au large visage rouge, qui appartenait à la garde, avait été nommé commandant d'une compagnie ; l'autre était l'aide de camp du colonel ; il se tenait très droit et son joli visage gardait une expression très froide.

La princesse Marie Vassilievna, quant à elle, était une femme élancée, avec de grands yeux, des sourcils noirs ; une vraie beauté. Elle était assise si près de Poltoradski que sa crinoline touchait le pied de ce dernier et elle pouvait même regarder son jeu. Ses paroles, ses regards, son sourire, les mouvements de son corps et les parfums qui s'exhalaient de sa personne faisaient tout oublier à Poltoradski, excepté la réalité de sa présence ; et il faisait faute sur faute, ce qui irritait de plus en plus son partenaire.

« Oh non ! Ce n’est pas vrai ! Il a encore laissé passer l’as ! » lâcha tout à coup l’aide de camp suite à une nouvelle faute de Poltoradski.

Celui-ci, comme s’il venait de s’éveiller et ne comprenait pas ce qui se passait, leva ses bons yeux noirs, largement écartés, sur l’aide de camp mécontent.

« Eh bien, pardonnez-lui, intervint Marie Vassilievna en souriant. Vous voyez, je vous l’avais bien dit, lança-t-elle à Poltoradski.

– Vous m’aviez dit juste le contraire, remarqua celui-ci avec un léger sourire.

– En êtes-vous bien sûr ? » fit-elle et elle lui sourit à son tour.

Ce sourire en retour émut et réjouit Poltoradski à un point tel qu’il en devint tout rouge. Saisissant les cartes, il se mit alors à les battre.

« Ce n’est pas à toi de donner », dit sévèrement l’aide de camp, qui prit les cartes de sa main blanche ornée de bagues, pour se mettre à les distribuer, comme s’il avait hâte de s’en débarrasser au plus vite.

Le valet de chambre du prince entra dans le salon et annonça que le soldat de service demandait le prince.

« Excusez-moi, messieurs, fit le prince, dans un russe teinté d’accent anglais. Marie, voulez-vous prendre ma place ?

– Vous permettez ? demanda la princesse, se redressant de toute sa haute taille en faisant froufrouter sa robe de soie et arborant son sourire lumineux de femme heureuse.

– Je permets toujours tout », dit l’aide de camp, enchanté d’avoir pour adversaire la princesse qui n’avait aucune idée du jeu. Poltoradski, quant à lui, ne put qu’écarter les bras en souriant.

Le rob touchait à sa fin quand le prince revint au salon. Il paraissait particulièrement excité. « Devinez ce que je vous propose !

– Quoi donc ?

– Buvons le champagne.

– Pour ces choses-là, je suis toujours prêt, dit Poltoradski.

– Mais, c’est une très bonne idée, renchérit l’aide de camp.

– Vassili, vous pouvez servir, ordonna le prince.

– Pour quelle raison vous a-t-on appelé ? demanda Marie Vassilievna.

– C'était le planton de service, et un autre homme.

– Qui ? Pourquoi ? insista vivement Marie Vassilievna.

– Je ne puis le dire, répondit Vorontzoff en haussant les épaules.

– Vous ne pouvez pas le dire ! répéta Marie Vassilievna. Nous verrons bien. »

On apporta le champagne. Chacun des hôtes en but une coupe. Puis ayant terminé le jeu et fait les comptes, ils commencèrent à prendre congé.

« C'est votre compagnie qui part demain en forêt ? demanda le prince à Poltoradski.

– Oui, c'est la mienne. Pourquoi ?

– Nous nous reverrons demain, fit le prince, un sourire imperceptible aux lèvres.

– J'en suis très heureux », dit Poltoradski, sans très bien comprendre ce que lui voulait Vorontzoff, soucieux seulement de la façon dont, tout à l'heure, il serrerait la main de Marie Vassilievna.

Marie Vassilievna, comme toujours, secoua avec force la main de Poltoradski et, après lui avoir rappelé encore une fois la faute qu'il avait faite en jouant carreau, elle le gratifia d'un sourire – un sourire que Poltoradski jugea charmant, tendre et significatif.

Ce dernier rentra chez lui dans cet état d'enthousiasme que seuls peuvent comprendre les hommes qui ont grandi, été élevés dans le monde, et qui, après des mois d'une vie militaire et solitaire rencontrent à nouveau une femme de leur ancien milieu, et qui plus est, une femme comme la princesse Vorontzoff !

Arrivé devant la petite maison qu'il partageait avec un camarade, il voulut pousser la porte d'entrée, mais elle était fermée. Il frappa ; personne n'ouvrit.

Irrité, il se mit à cogner du sabre et du pied dans la porte close. Des pas se firent entendre, et Vavilo, le domestique serf de Poltoradski, tira le verrou.

« Pourquoi as-tu fermé à clé ? Imbécile !

– Mais, est-il possible, Alexis Vladimirovitch…

– Tu es encore ivre. Je te montrerai, moi, si c'est possible ! »

Poltoradski voulut frapper Vavilo mais se ravisa. « Que le diable t'emporte ! Allume la chandelle.

– Tout de suite. »

Vavilo était ivre en effet. Il était allé à la fête d'un gardien de l'arsenal. Rentré à la maison, il s'était mis à réfléchir à sa vie et à la comparer à celle d'Ivan Matveievitch, le gardien de l'arsenal.

Ivan Matveievitch avait des revenus, était marié et dans un an prendrait sa retraite. Vavilo, lui, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, avait été engagé pour le service des maîtres, et aujourd'hui il avait déjà plus de quarante ans, n'était pas marié et menait une vie de caserne avec son maître désordonné. Celui-ci était bon, ne le battait pas trop, mais quelle sorte de vie était-ce ? Il lui avait bien promis de l'affranchir à son retour du Caucase. « Mais où irais-je avec ma liberté ? avait songé Vavilo. C'est une vie de chien ! » Et une telle envie de dormir l'avait submergé, qu'il avait d'abord poussé le verrou par crainte des voleurs, puis il s'était endormi.

Poltoradski entra dans la chambre qu'il partageait avec son camarade Tikhonoff.

« Alors ! Tu as perdu ? lui demanda Tikhonoff qui s'éveilla.

– Non. J'ai gagné dix-sept roubles, et nous avons bu une bouteille de Cliquot.

– Et, bien sûr, tu as dévoré des yeux Marie Vassilievna ?

– Oui, j'ai regardé Marie Vassilievna, confirma l'intéressé.

– Il va falloir bientôt se lever, dit Tikhonoff. Notre compagnie sort à six heures.

– Vavilo ! cria Poltoradski, n'oublie pas de m'éveiller à cinq heures !

– Mais vous me battez !

– Je te dis de me réveiller ! Tu m'entends ?

– À vos ordres. »

Vavilo sortit, emportant les bottes et les effets de son maître, et Poltoradski se mit au lit ; le sourire aux lèvres, il alluma une cigarette et éteignit la chandelle. Dans l'obscurité il voyait devant lui le visage rayonnant de Marie Vassilievna.

Chez les Vorontzoff on ne se coucha pas tout de suite. Après le

départ des hôtes, Marie Vassilievna s'approcha de son mari et se planta devant lui pour lui demander d'un ton sévère : « Eh bien, allez-vous à présent me dire ce qui se passe ?

– Mais, ma chère…

– Pas de "ma chère" ! C'est un émissaire, n'est-ce pas ?

– Je ne puis même pas vous le dire à vous.

– Vous ne pouvez pas ? Alors, c'est moi qui vais vous le dire !

– Vous ?

– C'est Hadji Mourad, n'est-ce pas ? » fit la princesse ; elle savait que, depuis quelques jours, il était question de pourparlers avec Hadji Mourad, et elle supposait que c'était celui-là même qui était venu chez son mari.

Vorontzoff ne put le nier, mais il ôta à sa femme toute illusion en lui apprenant que ce n'était pas Hadji Mourad en personne qui était venu, mais un simple émissaire l'informant que Hadji Mourad voulait le rencontrer demain, à l'endroit où l'on avait décidé de faire une coupe dans la forêt.

Vu la monotonie de la vie dans la forteresse, le jeune couple Vorontzoff se réjouit fort de l'événement. Ils discutèrent du plaisir que causerait à leur père cette nouvelle, puis allèrent se coucher ; il était trois heures du matin.

IV

Après les trois nuits sans sommeil qu'il avait passées à fuir les *murides* que Schamyl avait lancés contre lui, Hadji Mourad s'endormit dès que Sado eut quitté la cabane, après lui avoir souhaité une bonne nuit. Il dormait tout habillé, appuyé sur son bras, le coude enfoncé dans le moelleux coussin rouge que le maître du logis lui avait apporté. Non loin de lui, près du mur, dormait Eldar. Il était couché sur le dos, ses jeunes membres vigoureux largement écartés, de sorte que sa poitrine bombée, recouverte de sa *tcherkeska* blanche à rayures noires, était surélevée par rapport à sa tête fraîchement rasée, bleuissante, qui retombait de l'oreiller. Sa lèvre supérieure, courte comme chez les enfants et surmontée d'un léger duvet, s'abaissait et se relevait de sorte qu'il paraissait boire. Comme Hadji Mourad, il dormait tout habillé, le pistolet et le poignard à la ceinture. Dans l'âtre, des branches achevaient de brûler et la veilleuse projetait seulement une faible lueur.

Au milieu de la nuit, la porte de la cabane réservée aux hôtes grinça ; Hadji Mourad se redressa aussitôt et se saisit de son pistolet. C'était Sado qui entrait dans la chambre, à pas feutrés.

« Qu'y a-t-il ? demanda Hadji Mourad, tout à fait réveillé.

– Il faut réfléchir, répondit Sado, en s'asseyant devant Hadji Mourad. Une femme, du haut du toit, t'a vu arriver. Elle l'a raconté à son mari et maintenant tout l'*aoul* est au courant. Tout à l'heure une voisine a accouru chez ma femme pour lui dire que les vieillards s'étaient réunis dans la mosquée et voulaient t'arrêter.

– Il faut partir, fit Hadji Mourad.

– Les chevaux sont prêts, dit Sado, et il sortit rapidement de la cabane.

– Eldar », chuchota Hadji Mourad.

Eldar, entendant son nom, et surtout la voix de son chef, bondit sur ses fortes jambes tout en remettant son bonnet.

Hadji Mourad prit ses armes et son manteau ; Eldar en fit autant ; et tous deux en silence sortirent de la cabane sous l'auvent. Le garçon aux yeux noirs amena les chevaux. Au bruit

des sabots sur les pavés de la rue, une tête apparut à la porte d'une cabane voisine ; un homme courait en direction de la mosquée en faisant résonner ses socques.

Il n'y avait pas de lune. Les étoiles, seules, brillaient sur le ciel noir ; dans l'obscurité se profilaient les toits des cabanes de l'*aoul* que dominait la mosquée avec son minaret. De là-haut venait un bruit de voix.

Hadji Mourad empoigna son fusil, mit le pied à l'étrier gauche et, sans un bruit, enfourcha en un clin d'œil le haut coussin de la selle.

« Dieu vous récompense ! » dit-il au maître du logis, tout en cherchant machinalement l'autre étrier du pied droit ; puis avec sa cravache il effleura le garçon qui tenait le cheval pour lui indiquer de s'écarter. Le garçon recula, et le cheval, comme s'il savait de lui-même ce qu'il avait à faire, sortit rapidement de la ruelle sur la rue principale. Eldar allait au pas derrière lui. Sado, vêtu d'une pelisse, les suivait en courant d'un côté à l'autre de la rue étroite, en agitant vivement les bras. Tout à coup surgit sur la route une ombre qui se mouvait, puis une autre.

« Arrêtez ! Qui va là ? Arrêtez ! » cria une voix, et quelques hommes leur barrèrent la route. Au lieu d'obéir, Hadji Mourad tira son pistolet de sa ceinture, accéléra sa course et dirigea son cheval droit sur les hommes qui se dressaient sur son chemin. Ils s'écartèrent et Hadji Mourad, sans même se retourner, dévala au grand galop la route. Eldar le suivait à la même allure. Deux coups de fusil retentirent derrière eux et deux balles leur sifflèrent aux oreilles, mais ne les atteignirent ni l'un ni l'autre. Hadji Mourad, toujours au triple galop, finit au bout de trois cents pas par arrêter son cheval un peu essoufflé et tendit l'oreille. Devant lui, d'en bas, montait le bruit du torrent. Derrière, dans l'*aoul,* les coqs s'interpellaient, et à travers ces bruits on entendait le piétinement de chevaux qui s'approchaient et un bruit de voix. Hadji Mourad repartit au trot. Les cavaliers qui galopaient à ses trousses ne tardèrent pas à le rejoindre. Ils étaient une vingtaine. C'étaient les habitants de l'*aoul* qui avaient résolu d'arrêter Hadji Mourad, ou, tout au moins, histoire de pouvoir se justifier devant Schamyl, de feindre l'intention de l'arrêter. Quand ils furent suffisamment proches pour être visibles dans l'obscurité, Hadji Mourad s'arrêta, abandonna les rênes et, d'un geste qui lui était familier, déboucla de la main gauche l'étui de son fusil, et de la droite le sortit. Eldar fit la même chose.

« Que vous faut-il ? cria Hadji Mourad. Vous voulez me prendre ? Eh bien, allez-y ! » et il les mit en joue.

Les habitants de l'*aoul* s'immobilisèrent. Hadji Mourad, le fusil à la main, entreprit de descendre le ravin. Les cavaliers le suivirent à distance. Quand Hadji Mourad eut franchi le ravin, ses poursuivants lui crièrent d'écouter ce qu'ils voulaient lui dire. En guise de réponse, Hadji Mourad tira un coup de fusil et lança son cheval au galop. Quand il arrêta sa course, ni les hommes à ses trousses ni les coqs ne se faisaient plus entendre ; seul le murmure de l'eau montait plus distinctement des profondeurs des arbres et, de temps en temps, les ululements des hiboux. La lisière noire de la forêt où l'attendaient ses *murides* était toute proche.

Arrivé à la forêt, Hadji Mourad arrêta son cheval et, après avoir repris haleine, il siffla, puis prêta l'oreille.

Une minute après, le même sifflement lui répondit dans les bois. Hadji Mourad quitta la route et s'engagea sous les arbres. Quand il eut fait une centaine de pas, il aperçut un feu à travers les troncs, les ombres des hommes assis autour, et un cheval sellé et entravé, que les flammes éclairaient à mi-hauteur. Quatre hommes se trouvaient près du feu. L'un d'eux se leva rapidement et s'approcha de Hadji Mourad pour saisir sa bride et son étrier. C'était le frère d'armes de Hadji Mourad, qui lui servait d'intendant.

« Éteins le feu », dit Hadji Mourad, en descendant de cheval.

Les hommes se mirent à écarter les bûches et à piétiner les branches enflammées.

« Est-ce que Bata est venu ici ? demanda Hadji Mourad en s'approchant d'un manteau étalé au sol.

– Il est venu, mais il y a déjà longtemps qu'il est reparti avec Khan-Magom.

– Par où sont-ils partis ?

– Par là, répondit Khanefi, en indiquant la route opposée à celle par laquelle était arrivé Hadji Mourad.

– Bon », fit Hadji Mourad et, se délestant de son fusil, il se mit à le charger.

« Il faut être sur ses gardes. On me poursuit », ajouta-t-il à l'adresse de l'homme qui éteignait le feu. C'était un Tchetchenz, Gamzalo.

Gamzalo s'approcha du manteau pour prendre le fusil posé dessus et, sans mot dire, se rendit à l'extrémité de la clairière, là où Hadji Mourad avait débouché. Eldar, qui venait de descendre de cheval, attrapa les rênes de sa monture et de celle de Hadji Mourad et, en tirant haut les têtes des deux chevaux, les attacha à des arbres ; puis, comme Gamzalo, il prit son fusil et alla se poster à l'autre extrémité de la clairière.

Le feu était éteint et la forêt ne semblait plus aussi noire, bien que les étoiles n'éclairassent que faiblement dans le ciel.

Observant les étoiles qui déjà avaient parcouru la moitié du ciel, Hadji Mourad estima que minuit était passé depuis longtemps et qu'il était temps de dire la prière de la nuit. Il prit son manteau et se dirigea vers l'eau. Il ôta ses chaussures, fit ses ablutions, pieds nus sur le manteau, et s'assit ensuite sur ses talons, puis, se bouchant les oreilles et fermant les yeux, il prononça, en se tournant vers l'Orient, sa prière habituelle. Quand il en eut terminé, il rejoignit ses compagnons, s'assit sur son manteau, le coude appuyé sur ses genoux et la tête baissée, et se mit à songer. Hadji Mourad avait foi en son étoile. Chaque fois qu'il entreprenait quelque chose, il était d'avance fermement convaincu du succès et tout lui souriait. Il en avait été ainsi, à de rares exceptions près, pendant toute sa tumultueuse vie militaire. Il espérait qu'il en serait encore de même. Il imaginait comment, avec l'armée que lui donnerait Vorontzoff, il ferait campagne contre Schamyl, le capturerait, puis se vengerait ; il pensait à la récompense que le tsar russe lui donnerait, et comment, alors, il serait de nouveau à la tête, non seulement de l'Arabie, mais aussi de toute la Tchetchnia qui se soumettrait à lui.

Il s'endormit au milieu de ces pensées.

En rêve, il se voyait, avec ses soldats chantant et criant : « Hadji Mourad, en avant ! » s'élancer contre Schamyl, s'emparer de lui et de ses femmes, dont on entendrait les pleurs et les sanglots.

Il s'éveilla. La chanson « Laillakha », les cris « Hadji Mourad, en avant ! » et les pleurs des femmes de Schamyl, tout cela n'était en réalité que les cris, les pleurs et les rires des chacals, qui l'avaient réveillé.

Hadji Mourad leva la tête et regarda le ciel déjà clair, entre les arbres, du côté de l'orient, et il demanda au *muride* qui était assis non loin de lui où était Khan-Magom. Ayant appris qu'il n'était

pas encore de retour, Hadji Mourad de nouveau inclina la tête et s'endormit.

La voix joyeuse de Khan-Magom revenant de sa mission avec Bata l'éveilla. Khan-Magom s'assit aussitôt à côté de Hadji Mourad, et entreprit de lui raconter comment les soldats les avaient abordés puis accompagnés auprès du prince lui-même ; il avait parlé au prince qui s'était réjoui de la nouvelle, et ce dernier avait promis de l'attendre ce matin à l'endroit où les Russes abattent la forêt, derrière Mitchine, dans la clairière de Chalinsk. Bata interrompait le récit de son compagnon pour y ajouter de nouveaux détails.

Hadji Mourad voulut savoir ce qu'avait exactement répondu Vorontzoff à sa proposition de se rallier aux Russes. Khan-Magom et Bata répétèrent d'une seule voix que le prince avait promis de recevoir Hadji Mourad comme son hôte et de faire en sorte que tout se passe très bien. Hadji Mourad s'informa encore de la route à prendre, et Khan-Magom lui ayant affirmé qu'il connaissait bien le chemin et le conduirait directement là-bas, il prit de l'argent, donna à Bata les trois roubles convenus puis ordonna aux siens de sortir du bissac ses armes incrustées d'or ainsi que son bonnet à turban et de les nettoyer, afin qu'il puisse se présenter aux Russes en belle tenue.

Pendant qu'on nettoyait les armes, les selles, les harnais et les chevaux, les étoiles s'étaient éteintes ; il faisait maintenant tout à fait clair, et un vent léger, précédant l'aube, soufflait.

V

Le matin de bonne heure, avant le jour, deux compagnies munies de haches sortirent sous le commandement de Poltoradski, pour se rendre à dix verstes au-delà des portes de Chahguirinsk. Là, une compagnie de fusiliers se dispersa et, dès que le jour commença à poindre, les soldats se mirent à couper les arbres. Vers huit heures, le brouillard commença à se lever, se confondant avec la fumée odorante des branches humides qui sifflaient et craquaient dans les feux. Les bûcherons, qui auparavant ne se voyaient pas à cinq pas mais entendaient seulement les coups de hache, purent enfin distinguer les feux et la route qui traversait la forêt jonchée d'arbres coupés. Le soleil apparaissait de temps à autre dans le brouillard comme une tache claire. Dans la clairière, à l'écart de la route, Poltoradski, assis sur un tambour, était en compagnie de son officier subalterne, Tikhonoff, de deux officiers de la 3e compagnie et d'un ancien officier de la garde, dégradé pour duel, un camarade de promotion de Poltoradski, le baron Frézé. Le sol près des tambours était jonché de papiers gras, de mégots et de bouteilles vides. Les officiers avaient bu de l'eau-de-vie, mangé, et maintenant ils s'attaquaient aux bouteilles de porter. Le tambour débouchait la troisième.

Poltoradski, bien qu'il eut peu dormi, était dans cet état particulier d'énergie morale, de franche gaieté insouciante, dans lequel il se trouvait toujours parmi ses soldats et ses camarades, quand il pouvait y avoir du danger. Une conversation animée s'était engagée entre les officiers à propos de la dernière nouvelle : la mort du général Slieptzoff. Aucun d'eux ne considérait cette mort comme le moment le plus important de son existence – sa fin et le retour à l'origine. Ils n'y voyaient que la bravoure d'un officier qui avait affronté courageusement les montagnards, l'épée à la main, et les avait massacrés farouchement.

Tous, surtout les officiers qui avaient déjà reçu le baptême du feu, savaient que dans cette guerre du Caucase, comme dans n'importe quelle guerre du reste, le corps à corps, l'épée à la main, n'est jamais tel qu'on l'imagine et le décrit – et que si une telle rencontre se produit seuls les fuyards sont massacrés. Mais les officiers l'imaginaient ainsi et cela leur donnait cet orgueil

satisfait et cette gaieté qu'ils affichaient là, assis sur les tambours, les uns prenant des attitudes martiales, les autres, au contraire, affichant des poses plus modestes. Et ils fumaient, buvaient, plaisantaient, narguant la mort qui pouvait, d'un moment à l'autre, frapper l'un d'eux, ainsi qu'elle l'avait fait avec Slieptzoff. Comme pour confirmer leur attente, au beau milieu de leurs conversations, le claquement d'un coup de fusil retentit soudain du côté gauche de la route, et une balle siffla dans le brouillard pour ricocher contre un arbre. Quelques coups de fusil répondirent aux coups ennemis.

« Ah ! Ah ! cria d'une voix joyeuse Poltoradski. Cela se passe chez les fusiliers. Eh bien, mon cher Kostia, lança-t-il à Frézé, c'est ta chance. Retourne dans ta compagnie, nous allons livrer une superbe bataille ! Ça va être tout un spectacle. »

Le baron dégradé bondit sur ses jambes et se dirigea à pas rapides du côté de la fumée, où se trouvait sa compagnie. On amena à Poltoradski son petit cheval bai de Kabardine et, rassemblant ses hommes, il les conduisit dans la direction de la fusillade.

La troupe se tenait à la lisière de la forêt, au bord du ravin nu. Le vent soufflait dans les arbres, et la vue sur la descente du ravin et l'autre côté était dégagée. Quand Poltoradski arriva près des soldats, le soleil commençait à percer le brouillard, et sur l'autre bord du ravin, dans la nouvelle forêt qui commençait là-bas, on apercevait, à une centaine de sagènes, quelques cavaliers. C'étaient les Tchetchenz qui avaient poursuivi Hadji Mourad et voulaient assister à son arrivée chez les Russes. L'un d'eux fit feu, quelques soldats ripostèrent. Puis les Tchetchenz s'éloignèrent et la fusillade cessa. Mais quand Poltoradski arriva avec sa compagnie et ordonna de tirer, aussitôt, sur toute la ligne du front l'on entendit le crépitement ininterrompu des fusils, accompagné de la fumée de la poudre qui se dispersait avec légèreté. Les soldats, heureux de cette distraction, rechargeaient rapidement leurs armes et tiraient balle sur balle. Les Tchetchenz sentirent la provocation, et irrités, ils bondirent l'un après l'autre, pour à leur tour faire feu sur les soldats. L'un d'entre eux fut blessé. C'était ce même Avdéieff qui avait été envoyé au guet. Quand ses camarades s'approchèrent de lui, il était couché sur le ventre, tenant à deux mains sa blessure et, se balançant d'un mouvement régulier, il gémissait doucement.

« Je commençais juste à charger mon fusil, j'ai entendu claquer

quelque chose, clac…, disait le soldat qui était dans le rang à côté d'Avdéieff. Je l'ai regardé et il a laissé tomber son fusil… »

Avdéieff appartenait à la compagnie de Poltoradski. Ayant remarqué le groupe qui s'était formé autour du blessé, Poltoradski s'en approcha.

« Eh bien ! camarade ! Tu as reçu le baptême du feu ? dit-il. Où as-tu mal ? »

Avdéieff ne répondit pas.

« Je commençais juste à charger mon fusil… J'ai entendu claquer quelque chose… clac… J'ai regardé dans sa direction, il a laissé tomber son fusil…, répéta le soldat.

– Ta, ta…, claqua de la langue Poltoradski. Eh quoi, Avdéieff, ça te fait mal ?

– Pas vraiment, mais ça m'empêche de marcher. Je prendrais bien du vin, Votre Seigneurie. »

On apporta l'alcool baptisé vin que buvaient les soldats au Caucase, et Panoff, en fronçant les sourcils d'un air grave, en donna une tasse à Avdéieff. Le blessé commença à boire, mais aussitôt repoussa la tasse.

« Je n'ai pas le cœur à boire. Bois-le, toi. »

Panoff vida la tasse.

De nouveau Avdéieff essaya de se soulever mais il retomba à terre. On déplia un manteau pour l'y installer.

« Votre Seigneurie, voici le colonel ! annonça un caporal qui s'avançait vers Poltoradski.

– Bon. Toi, veille sur lui », dit Poltoradski et, faisant siffler sa cravache, il partit au grand trot à la rencontre de Vorontzoff.

Vorontzoff, qui montait un trotteur anglais, un pur-sang à la robe rousse, était accompagné d'un aide de camp, d'un cosaque et d'un Tchetchenz interprète.

« Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il à Poltoradski.

– Eh bien voilà : une bande de Tchetchenz s'est avancée et a attaqué le cordon, lui répondit Poltoradski.

– Bon, bon. C'est vous qui avez commencé tout cela ?

– Non, seigneur, ce n'est pas moi, expliqua Poltoradski en souriant. Ce sont eux qui nous ont provoqués.

– J’ai entendu dire qu’un soldat était blessé ?

– Oui ; et c’est dommage ; un brave soldat.

– Gravement ?

– Ça en a l’air ; dans le ventre.

– Et savez-vous où je me rends ? demanda Vorontzoff.

– Non, je l’ignore.

– Vous ne devinez pas ? Hadji Mourad vient ici ; nous devons nous rencontrer, dans un instant.

– Pas possible !

– Hier, l’émissaire est retourné le prévenir, dit Vorontzoff, s’efforçant de retenir un sourire de joie. Il sera bientôt au fond de la forêt, à m’attendre dans la clairière. Placez vos hommes jusque là-bas, et ensuite venez me rejoindre.

– À vos ordres », dit Poltoradski en portant la main à son bonnet.

Il rejoignit sa compagnie, conduisit lui-même le cordon sur la droite, et ordonna à un sergent-major de mener celui de gauche.

Pendant ce temps les soldats transportaient Avdéieff blessé à la forteresse.

Poltoradski était en route pour rejoindre Vorontzoff quand il aperçut, derrière lui, des cavaliers qui se dirigeaient de son côté. Il s’arrêta pour les attendre.

En tête s’avançait, monté sur un cheval à crinière blanche, un homme à l’air imposant en *tcherkeska* blanche, le turban surmontant le bonnet, et dont les armes étaient incrustées d’or. Cet homme était Hadji Mourad. Il s’approcha de Poltoradski et lui dit quelques mots en tatar. Poltoradski leva les sourcils, fit un geste de la main indiquant qu’il ne comprenait rien, et sourit. Hadji Mourad lui retourna un sourire qui frappa Poltoradski par sa bonté et sa naïveté enfantine. Poltoradski ne s’était pas représenté ainsi ce terrible montagnard. Il s’attendait à voir un homme morne, sec, lointain, et il avait devant lui un homme très simple, qui lui adressait un sourire si bon qu’il semblait être un ami de longue date. La seule chose extraordinaire chez lui, c’étaient ses yeux, très largement écartés, qui scrutaient attentivement, profondément, ceux des autres.

La suite de Hadji Mourad se composait de quatre hommes. D’abord ce Khan-Magom qui, la nuit dernière, était venu trouver

Vorontzoff ; c'était un homme au visage cramoisi, rond, avec des yeux noirs brillants, sans paupières, affichant une expression pleine de joie de vivre. Ensuite venait un homme trapu et poilu, dont les sourcils se rejoignaient ; c'était un Abaze, nommé Khanefi, qui portait toutes les affaires de Hadji Mourad. Le cheval qu'il conduisait était chargé de sacs bien remplis. Mais c'était surtout les deux autres hommes de sa suite que l'on remarquait : l'un était jeune, avait la taille fine comme celle d'une femme, de larges épaules, une barbiche blonde, naissante, et des yeux de brebis. Ce beau garçon, c'était Eldar. L'autre, borgne, sans cils ni sourcils, la barbe rousse bien taillée, le visage balafré, était Gamzalo le Tchetchenz.

Poltoradski montra du doigt Vorontzoff qui débouchait sur la route. Hadji Mourad se dirigea vers lui en posant sa main droite sur sa poitrine, puis prononça quelques mots en tatar et s'arrêta.

Le Tchetchenz interprète traduisit ses paroles : « Je me rends à la volonté du tsar russe. Je veux le servir. Je le désirais depuis longtemps, mais Schamyl m'en empêchait. »

Vorontzoff tendit à Hadji Mourad sa main gantée. Hadji Mourad contempla cette main, eut une minute d'hésitation, mais la serra ensuite avec force et prononça encore quelques paroles, en regardant tantôt l'interprète, tantôt Vorontzoff.

« Il dit qu'il n'a accepté d'aller chez personne d'autre que chez toi, parce que tu es le fils du Sardar. Il a un grand respect pour toi. »

Vorontzoff remercia d'un signe de tête. Hadji Mourad poursuivit son discours en montrant sa suite.

« Il dit que ses hommes, ses *murides,* comme lui, serviront les Russes. »

Vorontzoff le regarda et acquiesça de la tête.

Le Tchetchenz aux yeux sans paupières, le joyeux Khan-Magom, hocha aussi la tête avant de dire quelque chose à Vorontzoff, et probablement quelque chose de très drôle, parce que l'Abaze poilu sourit en montrant des dents d'une blancheur éblouissante. Quant au roux Gamzalo, il se contenta de jeter un bref regard à Vorontzoff, pour aussitôt baisser de nouveau ses yeux rouges sur les oreilles de son cheval.

Tandis que Vorontzoff et Hadji Mourad, accompagnés de leur suite, retournaient à la forteresse, les soldats réunis en groupes

échangeait leurs réflexions.

« Dieu sait combien d'âmes ce maudit a perdu, et maintenant, tu verras, il va être au centre de toutes les flatteries ! disait l'un.

– Comment en serait-il autrement ? Il était le premier commandant de Schamyl. Maintenant c'est autre chose.

– Il a l'air d'un brave. Il n'y a pas à dire, un vrai cavalier !

– Et as-tu vu le roux ? Il louche comme une bête.

– Ça doit être un vrai chien. »

Tous avaient particulièrement remarqué le roux.

Partout où l'on coupait des arbres, les soldats qui se trouvaient près de la route accouraient pour les regarder. Un officier leur cria de retourner à leur travail, mais Vorontzoff l'arrêta.

« Laisse-les regarder leur vieille connaissance ! Sais-tu qui c'est ? ajouta-t-il à l'intention du soldat qui se trouvait le plus près de lui, en prononçant lentement les mots avec un accent anglais.

– Non, Votre Excellence.

– C'est Hadji Mourad. As-tu déjà entendu ce nom ?

– Comment donc, Votre Excellence ! Nous l'avons battu plusieurs fois.

– Oui, mais il nous l'a aussi bien rendu.

– Parfaitement, Votre Excellence », répondit le soldat, ravi d'avoir discuté avec son chef.

Hadji Mourad comprit qu'on parlait de lui et un sourire de satisfaction brilla dans ses yeux. Quant à Vorontzoff, c'est dans la disposition d'esprit la plus joyeuse qu'il rentra à la forteresse.

VI

Vorontzoff était fier d'avoir réussi à nouer le contact avec le principal et plus puissant ennemi de la Russie, après Schamyl. Une chose, toutefois, lui était désagréable : le commandant des troupes de la forteresse Vozdvijenskaia était le général Meller Zakomelski. L'ensemble de cette affaire aurait dû être menée par lui, or Vorontzoff avait agi à son insu, si bien que cela risquait de lui créer des problèmes. Cette pensée lui gâtait un peu son plaisir.

Arrivé à sa demeure, Vorontzoff confia à l'aide de camp les *murides* de Hadji Mourad, et invita personnellement celui-ci dans sa résidence.

La princesse Marie Vassilievna, élégante et souriante, accompagnée de son fils, un beau garçon de six ans aux cheveux bouclés, vint recevoir Hadji Mourad dans le salon. Hadji Mourad croisa ses deux mains sur sa poitrine et, un peu solennel, répéta plusieurs fois, par l'intermédiaire de l'interprète qui l'accompagnait, qu'il se considérait comme un véritable ami du prince puisque celui-ci l'avait reçu dans sa demeure, et que la famille d'un ami est aussi sacrée pour l'autre que pour l'ami lui-même.

La personne et les manières de Hadji Mourad plurent à Marie Vassilievna, et de le voir rougir quand elle lui tendit sa longue main blanche la disposa encore plus en sa faveur. Elle le pria de s'asseoir et, après lui avoir demandé s'il buvait du café, elle donna l'ordre de servir. Cependant Hadji Mourad refusa le café quand on le lui offrit. Il comprenait un peu le russe, mais ne pouvait le parler et, quand quelque chose lui échappait, il souriait. Et son sourire plaisait à Marie Vassilievna comme il avait plu à Poltoradski. Le fils de Marie Vassilievna s'appelait Boulka, il se tenait debout près de sa mère, et ne quittait pas des yeux Hadji Mourad dont il avait entendu parler comme d'un guerrier fameux.

Laissant Hadji Mourad en compagnie de sa femme, Vorontzoff se rendit à la chancellerie pour donner l'ordre de faire un rapport aux autorités sur le ralliement de Hadji Mourad. Après avoir rédigé un rapport pour le général Kozlovski, le chef du flanc gauche, à la forteresse Groznaia, ainsi qu'une lettre à son père,

Vorontzoff se hâta de rentrer chez lui, craignant que sa femme ne fut mécontente de tenir compagnie seule à ce terrible étranger qu'il ne fallait ni offenser ni trop flatter. Mais sa crainte était vaine. Il trouva Hadji Mourad assis dans un fauteuil, tenant sur ses genoux son beau-fils Boulka, et écoutant attentivement, la tête inclinée, les paroles de Marie Vassilievna que lui traduisait l'interprète. Elle riait et lui disait que, si chaque fois qu'un ami convoitait un de ses biens, il le lui donnait, alors il lui faudrait bientôt se promener comme Adam.

À l'entrée du prince, Hadji Mourad fit descendre de ses genoux, pour se lever, un Boulka surpris et vexé et l'expression enjouée de son visage céda aussitôt la place à un air grave et sérieux.

Il ne se rassit qu'après Vorontzoff. Poursuivant la conversation, il répondit à Marie Vassilievna que leur loi était ainsi, que tout ce qui plaisait à un ami, il fallait le lui donner.

« Ton fils est mon ami ! ajouta-t-il en russe en caressant les cheveux bouclés de Boulka qui, de nouveau, grimpa sur ses genoux.

– *Il est délicieux, ton brigand »,* dit en français Marie Vassilievna à son mari.

Hadji Mourad offrit alors à Boulka le poignard que celui-ci avait particulièrement admiré et le petit courut montrer le cadeau à son beau-père.

« C'est un objet de prix, remarqua Marie Vassilievna.

– Il faudra trouver l'occasion de lui faire un présent pour le remercier », dit Vorontzoff.

Hadji Mourad continuait à caresser la tête bouclée de l'enfant, et répétait : « Cavalier, cavalier.

– Un beau, très beau poignard, reprit Vorontzoff, dégainant à demi la lame effilée creusée d'une petite rainure. Merci. » Puis, à l'intention de l'interprète : « Demande-lui ce que je puis faire pour lui. »

L'interprète traduisit et Hadji Mourad répondit aussitôt qu'il n'avait besoin de rien, mais demanda seulement qu'on veuille bien le conduire dans un endroit où il pourrait prier.

Vorontzoff appela son valet de chambre et lui ordonna de se mettre à la disposition de Hadji Mourad. Dès qu'il se retrouva seul dans la chambre qui lui était destinée, son visage se transforma

soudain : l'expression de plaisir, tantôt teintée de tendresse, tantôt solennelle, disparut pour faire place à un air soucieux. L'accueil de Vorontzoff était bien meilleur qu'il ne l'avait espéré, et il avait confiance en lui comme en ses officiers ; cependant il imaginait encore le pire : qu'on allait l'emprisonner, le mettre aux fers, le déporter en Sibérie, ou tout simplement le tuer. Aussi se tenait-il malgré tout sur ses gardes.

À Eldar qui vint le trouver, il demanda où l'on avait installé les *murides* et les chevaux, et si on ne leur avait pas pris leurs armes. Eldar lui fit savoir que les chevaux étaient dans l'écurie du prince, que les *murides* logeaient dans la grange, qu'on leur avait laissé leurs armes, et que l'interprète les régalait de thé et de victuailles.

Hadji Mourad, étonné, hocha la tête. Il se dévêtit et se mit à prier. Ses prières terminées, il ordonna qu'on lui apporte son poignard d'argent, s'habilla, mit sa ceinture et s'assit sur le divan pour attendre.

À quatre heures on vint le chercher pour dîner avec le prince. Pendant le repas Hadji Mourad ne mangea rien, sauf du pilau qu'il se servit lui-même juste à l'endroit du plat où Marie Vassilievna s'était servie.

« Il a peur que nous l'empoisonnions, souffla Marie Vassilievna à son mari. Il s'est servi juste au même endroit que moi. »

Puis s'adressant à Hadji Mourad par l'intermédiaire de l'interprète, elle lui demanda à quelle heure il prierait de nouveau.

Hadji Mourad leva cinq doigts et montra le soleil.

« Alors c'est bientôt », dit Vorontzoff. Il tira son chronomètre, et appuya sur le ressort. La montre sonna quatre heures et quart.

Hadji Mourad, visiblement étonné, lui demanda de la faire sonner une nouvelle fois et observa l'objet avec intérêt.

« Voilà l'occasion, donnez-lui la montre », suggéra Marie Vassilievna à son mari.

Vorontzoff s'empressa de l'offrir à Hadji Mourad. Celui-ci porta la main à sa poitrine et prit la montre. Plusieurs fois il pressa le ressort, écouta et hocha approbativement la tête.

Après le dîner on annonça au prince l'arrivée de l'aide de camp de Meller Zakomelski.

L'homme venait annoncer au prince que le général, qui venait

d'apprendre le ralliement de Hadji Mourad, était très mécontent de ne pas en avoir été informé, et exigeait que Hadji Mourad lui fût immédiatement amené.

Vorontzoff répondit que l'ordre du général allait être exécuté sur-le-champ, fit connaître à son hôte la volonté du général et lui demanda de l'accompagner chez Meller.

Marie Vassilievna comprit à l'instant qu'une scène désagréable était à craindre entre son mari et le général, et souhaita, malgré toutes les objections du prince, les accompagner.

« Vous feriez mieux de rester. C'est mon affaire et non la vôtre.

– Vous ne pouvez cependant pas m'empêcher de rendre visite à madame la générale ?

– On pourrait choisir un autre moment.

– Et moi, je désire y aller aujourd'hui. »

Il n'y avait décidément rien à faire. Vorontzoff finit par consentir et ils partirent tous les trois.

À leur arrivée, Meller conduisit avec une courtoisie forcée Marie Vassilievna chez sa femme, et intima l'ordre à l'aide de camp d'accompagner Hadji Mourad dans la salle d'attente et de ne pas le laisser sortir sans son autorisation.

« Je vous en prie », dit-il enfin à Vorontzoff en ouvrant la porte de son cabinet de travail et en s'effaçant devant le prince pour le laisser passer.

Une fois dans son cabinet, il se planta devant lui et sans même le prier de s'asseoir, lui déclara de but en blanc : « C'est moi qui suis le chef militaire ici ; tous les pourparlers avec l'ennemi doivent donc se faire sous ma direction. Pourquoi ne m'avez-vous pas informé du ralliement de Hadji Mourad ?

– Un émissaire est venu chez moi et m'a informé du désir de Hadji Mourad de se rendre à moi, répondit Vorontzoff pâle d'émotion, attendant quelque grossièreté de la part du général bouillant de colère.

– Je vous demande pourquoi vous ne m'avez pas informé ?

– J'avais l'intention de le faire, baron, mais…

– Pour vous, je ne suis pas baron, mais Excellence ! » et subitement, l'irritation du baron, si longtemps contenue, s'épancha. Il déversa tout ce qu'il avait dans le cœur.

« Je ne sers pas depuis vingt-sept ans mon empereur pour que des hommes qui viennent à peine d'entrer à son service, profitant de leurs relations et de leur parenté, disposent sous mon nez de ce qui ne les regarde pas.

– Excellence, je vous en prie, ne soyez pas injuste, l'interrompit Vorontzoff.

– Je dis la vérité, reprit le général de plus en plus irrité, et ne permettrai pas… »

À cet instant Marie Vassilievna entra dans un froufrou de jupes, suivie d'une dame de taille moyenne, à la mise modeste, la femme de Meller Zakomelski.

« Je vous en prie, baron, Simon n'a point voulu vous être désagréable, intervint Marie Vassilievna.

– Mais, princesse, je ne dis pas cela.

– Eh bien, laissez donc tout cela. Une mauvaise paix vaut mieux qu'une bonne querelle. Allons bon, qu'est-ce que je raconte ! » Et elle partit d'un rire léger.

La colère du général ne put résister au rire charmant de la belle. Un sourire apparut sous sa moustache.

« Je reconnais que j'ai eu tort, dit Vorontzoff, mais…

– Eh bien, moi aussi j'ai eu tort de m'emporter », coupa Meller en tendant la main au prince.

Après avoir fait la paix, ils décidèrent que Hadji Mourad resterait momentanément chez Meller avant de rejoindre le chef du flanc gauche.

Hadji Mourad, assis dans la pièce voisine, ne comprenait pas ce qui se disait, mais il se rendit compte cependant qu'ils avaient discuté à son sujet et que le fait qu'il se soit retourné contre Schamyl était une chose capitale pour les Russes : par conséquent, ils ne le déporteraient pas ni ne le tueraient. Au contraire, il pourrait beaucoup exiger d'eux. Il comprit en outre que, même si le titre de chef revenait à Meller Zakomelski, ce dernier n'avait cependant pas l'importance de Vorontzoff, son subordonné. C'est pourquoi, quand Meller le fit appeler pour l'interroger, Hadji Mourad se tint devant lui plein de fierté et de solennité, et déclara qu'il avait quitté la montagne pour servir le tsar blanc, mais ne rendrait de comptes qu'à son sardar, c'est-à-dire au commandant en chef à Tiflis, le prince Vorontzoff.

VII

Avdéieff, blessé, avait été transporté dans une petite maison de planches minces aménagée en hôpital, à la sortie de la forteresse, où on l'avait couché dans la salle commune, sur un des lits vides. Dans la salle il y avait quatre malades : le premier était atteint de la fièvre typhoïde ; le deuxième, tout pâle, les yeux cernés, fiévreux, ne cessait de bâiller ; les deux autres avaient été blessés au combat trois semaines auparavant : celui qui restait debout, au poignet, et l'homme assis sur son lit, à l'épaule. Tous, sauf le malade atteint de la fièvre typhoïde, entouraient le nouveau venu, interrogeant ceux qui l'avaient amené.

« Dire que quelquefois les balles pleuvent comme des pois, et il ne se passe rien, et cette fois-ci on n'a tiré que cinq coups ! racontait l'un des porteurs.

– Oui, à chacun sa destinée…

– Oh ! oh ! » gémit Avdéieff, s'efforçant de ne pas crier tandis qu'on l'installait sur sa couche. Quand il fut étendu, il fronça les sourcils et cessa de gémir mais se mit à remuer des pieds. Tenant sa blessure à deux mains, il finit par rester immobile, le regard fixe. Le médecin arriva et ordonna de retourner le malade pour voir si la balle n'était pas ressortie de l'autre côté.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le médecin en découvrant de grandes cicatrices blanches qui se croisaient sur son dos et ses reins.

– C'est une vieille histoire, Votre Seigneurie », articula Avdéieff en gémissant.

C'étaient les traces d'une correction reçue pour avoir détourné de l'argent, qu'il avait dépensé à boire. On réinstalla Avdéieff sur le dos, et le médecin fouilla longtemps dans son ventre avec la sonde. Il trouva la balle mais ne put l'extraire et, après avoir bandé la blessure, il s'en alla. Pendant toute la durée des soins, Avdéieff demeura couché, les dents serrées et les yeux fermés. Quand le docteur fut parti, il rouvrit les yeux et regarda avec étonnement autour de lui. Ses yeux se portaient sur les malades et l'infirmier, mais il paraissait ne pas les voir. Il voyait autre chose,

qui le surprenait.

Les camarades d'Avdéieff, Panoff et Seréguine, vinrent lui rendre visite. Il gisait toujours, immobile, le regard étonné. Il demeura longtemps sans reconnaître ses camarades, bien que ses yeux fussent fixés sur eux.

« Eh bien, Piotr, ne veux-tu pas faire parvenir un message chez toi ? » dit Panoff.

Avdéieff ne répondit pas, pourtant il regardait le visage de Panoff.

« Je te demande si tu ne veux pas envoyer un ordre quelconque chez toi ? » demanda de nouveau Panoff en touchant sa main large, froide et osseuse.

Avdéieff parut se réveiller.

« Ah ! C'est toi, Antonitch !

– Oui, tu vois. Je suis venu. Ne veux-tu pas faire parvenir un message chez toi ? Seréguine écrira.

– Seréguine…, répéta Avdéieff en levant avec peine ses yeux sur lui. Tu écriras… Alors écris : Votre fils, Piotr, a cessé de vivre. Voilà, j'étais jaloux de mon frère… Je l'ai raconté aujourd'hui. Et maintenant je suis content. Que Dieu l'assiste. Écris cela. »

Ayant prononcé ces paroles, il demeura longtemps silencieux, les yeux rivés sur Panoff.

« Eh bien, et la pipe, l'as-tu retrouvée ? » demanda-t-il tout à coup.

Panoff ne répondit pas.

« La pipe, te dis-je, l'as-tu retrouvée ? répéta Avdéieff.

– Elle était dans mon sac.

– C'était donc ça. Eh bien, maintenant donne-moi un cierge. Je vais mourir. »

À ce moment entra Poltoradski. Il venait prendre des nouvelles de son homme.

« Eh bien, mon cher, comment ça va ? » dit-il.

Avdéieff ferma les yeux et secoua la tête en signe de dénégation. Son visage aux pommettes saillantes était pâle et grave. Il ne répondit rien, mais répéta seulement de nouveau, en direction de Panoff : « Donne-moi un cierge. Je vais mourir. »

On lui donna un cierge, mais il n'arrivait plus à plier ses doigts. Il fallut donc lui placer le cierge entre les mains et le tenir. Poltoradski quitta les lieux. Cinq minutes après son départ, l'infirmier approcha son oreille de la poitrine d'Avdéieff et déclara que c'était fini.

Dans le rapport envoyé à Tiflis, la mort d'Avdéieff fut relatée de la façon suivante : « Le 23 novembre, deux compagnies du régiment de Kourinsk sortirent de la forteresse pour couper du bois. Au milieu de la journée, une horde de montagnards attaqua subitement les hommes. Le cordon commença à se replier, alors qu'une seconde compagnie chargeait à la baïonnette les montagnards et les mettait en déroute. Dans cette attaque, deux soldats furent blessés légèrement ; un fut tué. Quant aux montagnards, leurs pertes se chiffrent à plus de cent hommes tués ou blessés. »

VIII

Ce même jour, alors que Piotr Avdéieff rendait l'âme à l'hôpital de Vozdvijenskaia, son vieux père, la femme de son frère aîné pour lequel il s'était engagé, ainsi que la fille de ce frère, tout juste fiancée, battaient l'avoine sur l'aire.

La veille, une neige épaisse était tombée, et il y avait eu le matin une forte gelée. Le vieux s'était éveillé au chant du coq, et, voyant à travers la vitre gelée la lumière claire de la lune, il était sorti du lit, s'était chaussé, avait mis sa pelisse, son bonnet, et s'était rendu à la grange. Après avoir travaillé deux heures durant, le vieux était ensuite retourné à l'isba pour réveiller ses fils et les femmes. Quand elles arrivèrent à la grange, l'aire était bien nettoyée, la pelle de bois enfoncée dans la neige blanche qui commençait à fondre à côté d'un balai, planté la tête en haut, et les meules d'avoine disposées sur deux rangs, entourés de longues cordes. Chacun prit son fléau et se mit à battre la paille régulièrement, trois coups tour à tour. Le vieux frappait très fort, avec un lourd fléau, en écrasant la paille ; la jeune fille frappait après lui, et la bru ramassait le grain.

La lune se couchait ; le jour commençait à poindre, et le travail touchait à sa fin quand arriva le fils aîné, Akim, en pelisse de peau de mouton et coiffé d'un bonnet.

« Que fais-tu là, à fainéanter ! lui cria le père, s'arrêtant de battre et s'appuyant sur le fléau.

– Il faut bien que quelqu'un soigne les chevaux !

– Que quelqu'un soigne les chevaux ! singea le père. La vieille les soignera. Prends le fléau ; tu deviens trop gras, ivrogne !

– Ce n'est pas toi qui m'aurais donné à boire, grommela le fils.

– Comment ? » fit sévèrement le vieillard, fronçant les sourcils et manquant un coup.

Le fils, sans mot dire, s'empara d'un fléau, et ils se mirent à battre à quatre : tram, ta, pa, tam… Tram… frappait le lourd fléau du vieillard.

« Regarde sa nuque ; il s'est coiffé comme un monsieur, alors

que moi, mon pantalon ne tient même plus », dit le vieux qui manqua encore un coup mais balança quand même en l'air le fléau pour ne pas perdre la mesure.

Une rangée était terminée, et les femmes se mirent à rassembler la paille avec des râteaux.

« Quel imbécile ce Piotr de s'être engagé pour toi ! Si tu avais été soldat, on te l'aurait chassée, ta paresse ! Et lui, s'il était resté à la maison, il en vaudrait cinq comme toi.

– Assez, père ! coupa la bru en rejetant les liens.

– Oui, il faut vous nourrir tous, six personnes, et aucun de vous n'est capable de travailler. Piotr, lui, travaillait pour deux. Ce n'est pas comme… »

Une vieille femme s'approchait par le sentier opposé à la cour en faisant grincer la neige sous ses *lapti* neufs entourant ses bandelettes de laine nouées très serrées. Les hommes mettaient le grain en tas ; la femme et la jeune fille les aidaient.

« L'ancien du village est arrivé ; nous devons tous amener des briques, pour la corvée, dit la vieille ; j'ai préparé le déjeuner. Allons, venez !

– Bon, attelle le cheval et vas-y, ordonna le vieux à Akim, et prends garde qu'on ne soit pas obligé comme l'autre jour de répondre pour toi. Rappelle-toi Piotr.

– Quand il était à la maison on l'injuriait, répondit Akim à son père ; et maintenant qu'il n'est plus là, c'est mon tour !

– Tu le mérites, déclara avec colère la mère. Ne te compare pas à Piotr.

– C'est bon, lâcha le fils.

– Comment ça, "c'est bon" ? Tu as vendu la farine pour boire, et maintenant tu oses encore dire "c'est bon" !

– Il ne faut pas parler deux fois du vieux levain », dit la bru.

La mésentente entre le père et le fils datait déjà d'un certain temps ; elle avait éclaté presque aussitôt après le départ de Piotr pour le régiment. Dès les premiers jours, le père sentit qu'il avait échangé le coucou contre l'épervier. Mais le vieux respectait la tradition, laquelle enseignait que le fils qui était sans enfants devait s'engager à la place de celui qui en avait. Akim avait cinq enfants, Piotr n'en avait pas. Mais Piotr travaillait aussi bien que le vieux, il était habile, intelligent, fort, patient et laborieux.

C'était un travailleur acharné. S'il passait devant des gens en train de travailler, il faisait comme le vieux, il leur donnait un coup de main : il fauchait deux rangées, ramassait le fumier, coupait un arbre, ou fendait du bois. Le vieux le regrettait, mais il n'y avait rien à faire. Le service militaire, c'est comme la mort, un soldat c'est un membre retranché ; il ne faut pas se le rappeler, pour ne pas raviver la vieille blessure. Aussi n'était-ce que très rarement, et seulement pour faire des reproches à son fils aîné, comme aujourd'hui, que le vieux pensait à Piotr. La mère, elle, se rappelait souvent son fils cadet, et depuis longtemps, deux ans maintenant, elle demandait au vieux de lui envoyer de l'argent. Mais le vieux faisait la sourde oreille.

La famille des Kourenkoff était une famille aisée ; le vieux avait de l'argent caché quelque part, cependant pour rien au monde il ne se serait décidé à toucher à ses économies. Mais aujourd'hui, quand la vieille entendit qu'il parlait du fils cadet, elle résolut à nouveau de lui demander d'envoyer à son fils au moins un rouble, quand on vendrait l'avoine.

Quand elle se trouva seule avec le vieux, après que les jeunes gens furent partis à la corvée, elle arracha à son mari la promesse d'envoyer un rouble à Piotr sur l'argent de l'avoine. Quand douze *tchetvert*(12) d'avoine dans des sacs soigneusement fermés avec des épingles de bois furent montés sur le traîneau pour être portés en ville, elle remit alors au vieux une lettre écrite sous sa dictée par le sacristain, et le vieux lui promit d'ajouter à la lettre un rouble et de l'envoyer à son fils.

Le vieux, vêtu d'une pelisse neuve et d'un caftan, les jambes entourées de chaudes bandelettes de laine blanche, prit la lettre, la mit dans son calepin, et après avoir prié Dieu s'assit dans le traîneau de tête et prit le chemin de la ville. Son petit-fils conduisait le traîneau de derrière.

Une fois arrivé, le vieux demanda à un portier de lui lire la lettre, et il écouta avec attention en acquiesçant de la tête. Dans sa lettre, la mère de Piotr lui envoyait d'abord sa bénédiction, ensuite le salut de tout le monde, puis lui annonçait la nouvelle de la mort du parrain avant de lui expliquer qu'Axinia (la femme de Piotr) n'avait plus voulu vivre avec eux et était partie en service chez des étrangers : « On nous a dit qu'elle vivait bien et honnêtement. » La lettre mentionnait encore le cadeau – le rouble – et venait ensuite ce que la vieille toute triste, les larmes aux yeux, avait ordonné au sacristain d'écrire mot pour mot sous sa

dictée : « Et enfin, mon cher enfant, mon petit pigeon, mon Piotr, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps sur ton sort. Mon soleil bien-aimé, à qui m'as-tu laissée ? » À ce passage la vieille s'était mise à sangloter et avait choisi de laisser cela ainsi. Et on l'avait laissé. Mais Piotr ne put recevoir ni la nouvelle du départ de sa femme, ni le rouble, ni les dernières paroles de sa mère. La lettre et l'argent revinrent avec un message annonçant que Piotr avait été tué à la guerre en défendant le tsar, la patrie et la religion orthodoxe, selon les mots du scribe militaire.

Quand la vieille apprit la nouvelle, elle cria sa douleur tant qu'elle put, puis se remit au travail. Le premier dimanche qui suivit, elle fit dire une messe et inscrire le nom de Piotr parmi les défunts, puis elle distribua des petits morceaux de pain béni aux braves gens afin qu'ils prient pour le serviteur de Dieu, Piotr.

Axinia pleura aussi en apprenant la mort de son mari bien-aimé, avec qui elle n'avait vécu qu'une année. Elle le plaignit car il avait gâché sa vie, et au milieu de ses sanglots, elle songeait aux boucles blondes de Piotr Mikhaïlovitch, à son amour, à sa triste vie avec l'orphelin Ivan, et reprochait amèrement à Piotr d'avoir davantage eu pitié de son frère que d'elle, qui était forcée de gagner son pain chez les étrangers. Mais au fond de son âme Axinia se réjouissait malgré tout de la mort de Piotr car elle était de nouveau enceinte de l'employeur chez qui elle travaillait ; désormais personne ne pourrait plus l'injurier, et son amant serait libre de l'épouser comme il le lui promettait quand il lui parlait d'amour.

IX

Mikhaïl Sémionovitch Vorontzoff, fils de l'ambassadeur de Russie en Angleterre, avait été élevé dans ce pays et possédait une culture européenne, chose très rare à cette époque parmi les hauts fonctionnaires russes. C'était un homme ambitieux, doux et bienveillant dans ses rapports avec ses inférieurs, fin courtisan à l'égard de ses supérieurs. Il ne comprenait la vie qu'à travers des rapports de pouvoir et d'obéissance. Il possédait tous les grades supérieurs et hautes décorations, et était considéré comme un militaire très habile, vainqueur même de Napoléon sous Krasnoié.

En 1852 il avait soixante-dix ans mais c'était encore un homme alerte, à la démarche assurée, qui conservait un esprit fin et agréable, employé à maintenir son pouvoir, à consolider et à étendre sa popularité. Il était immensément riche, par lui-même et par sa femme née comtesse Branitzkaia, mais aussi grâce à la solde importante qu'il recevait en tant que général gouverneur ; malheureusement il dépensait la plus grande partie de ses revenus à construire et entretenir des palais et des jardins sur la côte méridionale de la Crimée.

Le soir du 4 décembre 1852, la troïka du courrier arriva à son palais de Tiflis. Un officier fatigué, tout noir de poussière, envoyé par le général Kozlovski pour faire savoir que Hadji Mourad s'était rallié aux Russes, en descendit. Après s'être dégourdi les jambes, il gravit le large perron du palais du général gouverneur sous l'œil des sentinelles. Il était six heures ; Vorontzoff s'apprêtait à dîner quand on lui annonça l'arrivée du courrier. Vorontzoff le reçut immédiatement, ce qui le mit en retard de quelques minutes pour le repas. Quand il entra au salon, les invités, une trentaine de personnes, assises autour de la princesse Elisabeth Xavierievna, ou debout groupées près des fenêtres, se tournèrent vers lui. Vorontzoff était en tunique d'uniforme noir, avec les pattes d'épaules sans épaulettes, et la croix blanche au cou. Son visage rusé, rasé de près, arborait un sourire agréable, et il clignait les yeux en regardant tous ses hôtes. Il s'avança d'un pas rapide et léger, s'excusant auprès des dames pour son retard, saluant les messieurs, puis s'approcha de la princesse grouzine Manane Orbeliani, une grande et belle femme de quarante-cinq ans, au

type oriental, à qui il offrit son bras pour passer à table. La princesse Elisabeth Xavierievna donna elle-même le bras à un général roux, aux moustaches hérissées, qui était de passage à Tiflis. Le prince grouzine offrit son bras à la comtesse de Choiseul, amie de la princesse. Le docteur Andréievsky, les aides de camp et les autres messieurs, certains accompagnant des dames, d'autres pas, suivirent les premiers couples. Les valets en caftans, chaussés de bas et de souliers, reculaient et avançaient les chaises. Le maître d'hôtel versait solennellement la soupe fumante d'une soupière d'argent. Vorontzoff s'assit au milieu de la longue table ; la princesse et le général en face de lui ; à sa droite, la belle Orbeliani ; à sa gauche, une jeune princesse grouzine, élégante, brune, parée d'ornements brillants, et qui ne cessait de sourire.

« Excellentes, chère amie », répondit Vorontzoff à la princesse qui lui demandait quelles nouvelles avait apportées le courrier. « Simon a eu de la chance. » Et il se mit à raconter, de façon que tous les convives pussent l'entendre, la surprenante nouvelle – il était le seul à savoir que des pourparlers étaient engagés depuis longtemps déjà –, à savoir le ralliement aux Russes du plus célèbre et du plus courageux des officiers de Schamyl, Hadji Mourad, qui allait être conduit aujourd'hui ou demain à Tiflis.

Tous les convives, les aides de camp, les fonctionnaires, et même les jeunes gens, qui étaient assis tout au bout de la table et riaient une minute avant, tous se turent et écoutèrent.

« Et vous, général, avez-vous déjà rencontré ce Hadji Mourad ? demanda la princesse à son voisin, le général roux aux moustaches hérissées, quand le prince eut cessé de parler.

– Oui, et même plusieurs fois, princesse. »

Et le général raconta comment, en 1843, après la prise de Guergabel par les montagnards, Hadji Mourad affronta le détachement du général Palêne et faillit tuer sous leurs yeux le colonel Zolotoukhine.

Vorontzoff écoutait le général avec un sourire aimable, visiblement content de lui voir tenir la conversation. Mais, subitement, son visage se figea en une expression distraite et triste.

Le général, emporté par son récit, s'était mis à raconter comment il avait rencontré Hadji Mourad la seconde fois.

« Mais c'est lui, Votre Excellence, vous devez vous en souvenir, qui avait organisé le piège pendant cette expédition… la

“délivrance”…

– Quand ça ? » demanda Vorontzoff en clignant les yeux.

Le général faisait allusion à cette affaire malheureuse de la campagne de Dharguinsk, où tout le détachement eût été pris en effet, et le prince Vorontzoff qui le commandait le premier, si un renfort de troupes – la « délivrance » – ne l’eût sauvé. Tous savaient parfaitement que cette campagne de Dharguinsk, dans laquelle les Russes, sous le commandement de Vorontzoff, perdirent beaucoup d’hommes, tués ou blessés, et quelques canons, était un événement qui n’avait rien de glorieux. C’est pourquoi, en présence de Vorontzoff, on ne parlait de cette campagne que dans les termes qu’il avait lui-même employés dans son rapport au tsar – comme un acte héroïque des armées russes. Le mot « délivrance », qu’avait prononcé le général, indiquait bien au contraire qu’il n’y avait point là d’acte héroïque, et que c’était une faute qui avait causé la perte de beaucoup d’hommes.

Tous le comprirent : les uns feignirent de ne pas remarquer la portée des paroles du général ; les autres, inquiets, se demandaient ce qui allait arriver. Quelques-uns échangeaient des sourires entendus. Seul le général roux aux moustaches hérissées ne remarqua rien et répéta tranquillement : « Lors de la délivrance, Votre Excellence… »

Lancé sur son thème favori, le général narra en détail comment Hadji Mourad avait si habilement coupé en deux un détachement que, si la « délivrance » n’était pas survenue, – il paraissait avoir une faiblesse particulière pour ce mot « délivrance » –, tout le monde y serait resté, parce que…

Mais il n’eut pas le temps d’achever. Madame Orbeliani, ayant compris de quoi il retournait, interrompit le récit du général pour lui demander s’il était commodément installé à Tiflis. Le général, interloqué, dévisagea tous les convives ainsi que son aide de camp assis au bout de la table qui dardait sur lui un regard obstiné et grave et, tout d’un coup, il comprit. Négligeant de répondre à la princesse, il fronça les sourcils, et se mit à manger hâtivement, sans mâcher, le morceau délicat qui était dans son assiette, sans même paraître en apprécier la saveur.

Tous se sentirent gênés, mais le prince grouzine répara la maladresse. C’était un homme stupide, mais qui savait flatter son monde de façon très habile. Il se trouvait placé de l’autre côté de la princesse Vorontzoff. Comme si de rien n’était, il se mit à

raconter à très haute voix l'enlèvement de la veuve d'Akhmet Khan par Hadji Mourad. Pendant la nuit, celui-ci avait pénétré dans le village, s'était emparé de sa proie puis enfui avec tout son détachement.

« Mais pourquoi voulait-il précisément cette femme ? demanda la princesse.

– Il était l'ennemi de son mari ; il le poursuivait depuis un certain temps, mais le khan est mort avant qu'il ait pu le rencontrer. Alors, voilà, il s'est vengé sur sa veuve. »

La princesse traduisit cela en français à sa vieille amie, la comtesse de Choiseul, assise auprès du prince grouzine.

« Quelle horreur ! fit la comtesse en fermant les yeux et en secouant la tête.

– Mais non ! rétorqua Vorontzoff en souriant. On m'a raconté qu'il s'était conduit très respectueusement envers sa captive, et qu'ensuite il lui avait rendu la liberté.

– Oui, elle a été rachetée.

– Sans doute, mais tout de même il a agi noblement. »

Ces paroles du prince donnèrent le ton aux différents récits qui suivirent ensuite sur le compte de Hadji Mourad. Les courtisans avaient compris que plus ils accorderaient d'importance à Hadji Mourad ce soir, plus cela serait agréable au prince Vorontzoff.

« Le courage de cet homme est extraordinaire. C'est un homme remarquable.

– Sans aucun doute. En 49, il fit irruption à Temirkantchoura en plein jour et pilla toutes les boutiques ! »

Un Arménien assis en bout de table, qui se trouvait à cette époque à Temirkantchoura, narra les détails de cet exploit. Finalement, tout au long du dîner, il ne fut question que de Hadji Mourad. Tous, à l'envi, louèrent son courage, son esprit, sa magnanimité. Quelqu'un cependant raconta qu'un jour il avait ordonné d'exécuter vingt-six prisonniers. Mais à cela aussi on trouva une excuse : à la guerre comme à la guerre !

« C'est un grand homme !

– S'il était né en Europe il serait peut-être un nouveau Napoléon », renchérit le prince grouzine.

Il savait que toute allusion à Napoléon plaisait fort à Vorontzoff, qui avait remporté une victoire sur lui et portait pour

cet exploit la croix blanche autour du cou.

« Enfin, plutôt un bon général de cavalerie, disons, répondit Vorontzoff ; à défaut de Napoléon, en tout cas, Murat.

– Et le même nom : Hadji Mourad.

– Hadji Mourad rallié, c'est la fin de Schamyl, remarqua quelqu'un.

– Ils sentent que maintenant (ce "maintenant" signifiait : maintenant que le prince Vorontzoff est là) ils ne pourront pas résister, dit un autre.

– Tout cela, grâce à vous », conclut Madame Orbeliani.

Le prince Vorontzoff tentait d'apaiser ces vagues de flatteries qui commençaient à le submerger. Mais la chose lui était cependant agréable, et il se sentit d'excellente humeur quand, après le dîner, il reconduisit sa dame au salon.

Après le dîner, alors qu'on prenait le café, servi au salon, le prince se montra particulièrement aimable avec tous, et s'approcha même du général aux moustaches rousses pour lui montrer qu'il n'avait pas relevé sa gaffe.

Quand il eut fait le tour des salons, le prince s'assit pour jouer à ce jeu de cartes ancien que l'on nomme l'« hombre ». Le prince avait pour partenaires le prince grouzine, le général arménien qui avait appris à jouer à l'hombre avec le valet de pied du prince, et le tout-puissant docteur Andréievsky.

Après avoir posé près de lui sa tabatière d'or ornée d'un portrait d'Alexandre Ier, Vorontzoff ouvrit le jeu, et alors qu'il allait étaler les cartes, son valet de pied, l'italien Giovanni, entra en portant un plateau d'argent sur lequel se trouvait un pli.

« Encore un courrier, Votre Excellence. »

Vorontzoff posa les cartes et, s'excusant, décacheta la lettre pour la lire. C'était une missive de son fils qui lui racontait le ralliement de Hadji Mourad et les ennuis qu'il avait eus avec Meller Zakomelski.

La princesse s'approcha et l'interrogea sur le contenu de la lettre.

« Toujours la même chose. Il a eu quelques difficultés avec le commandant de la place. Simon a eu tort. *But all is well that ends well,* dit-il en tendant la lettre à sa femme. Puis il invita ses partenaires, qui attendaient respectueusement, à tirer une carte.

Quand les cartes furent distribuées, Vorontzoff ouvrit sa tabatière et fit ce qu'il faisait toujours quand il était particulièrement bien disposé : de ses deux doigts blancs, il saisit une prise de tabac français, l'approcha de son nez et l'aspira.

X

Quand Hadji Mourad arriva le lendemain chez Vorontzoff, le salon de réception du prince était plein de monde : le général aux moustaches hérissées de la veille, à l'uniforme chargé de décorations, qui venait prendre congé ; un commandant de régiment menacé du conseil de guerre pour avoir largement profité des fournitures militaires ; un riche Arménien, protégé du docteur Andréievski, qui détenait le monopole des réserves d'eau-de-vie, et qui, maintenant, faisait des démarches pour obtenir le renouvellement de son privilège ; la veuve d'un officier, toute vêtue de noir, venue solliciter une pension ou au moins l'admission de ses enfants dans les écoles de l'État ; un prince grouzine ruiné, dans son magnifique costume national, cherchant à obtenir les biens expropriés d'une église ; un officier de police qui apportait dans une grande serviette le projet d'un nouveau plan de conquête du Caucase ; un khan, enfin, venu à seule fin de raconter aux siens qu'il avait été reçu chez le prince.

Tous attendaient leur tour. L'aide de camp, un beau jeune homme blond, les introduisait l'un après l'autre dans le cabinet du prince.

Quand Hadji Mourad, d'un pas alerte, en boitant légèrement entra dans le salon de réception, tous les regards se tournèrent vers lui et, de tous côtés, il entendit murmurer son nom.

Il était vêtu d'une longue *tcherkeska* blanche recouverte d'un *bechmet* brun bordé au col d'un fin galon d'argent. Il portait des sandales noires et des guêtres. Il était coiffé d'un bonnet entouré d'un turban, ce même turban qui avait permis à Akhmet Khan de le dénoncer au général Klugenau, à la suite de quoi il était passé au service de Schamyl.

Hadji Mourad se déplaçait à pas rapides ; s'il boitait c'était parce qu'une de ses jambes était plus courte que l'autre. Ses yeux, largement écartés, regardaient tranquillement devant lui, et semblaient ne voir personne. Le bel aide de camp, après avoir salué Hadji Mourad, lui proposa de s'asseoir pendant qu'il allait l'annoncer au prince. Mais Hadji Mourad refusa et demeura debout, la main posée sur le manche de son poignard, les jambes

écartées, observant d'un air méprisant toutes les personnes présentes. L'interprète, le prince Tarkanoff, s'approcha de Hadji Mourad et se mit à causer avec lui. Hadji Mourad répondait avec nonchalance et brièvement. Du cabinet de Vorontzoff sortit un prince koumik, qui était venu se plaindre d'un officier de police ; l'aide de camp appela alors Hadji Mourad et l'introduisit auprès du prince.

Vorontzoff reçut Hadji Mourad debout près de la table. Le visage blanc du vieux général en chef n'était pas souriant comme la veille, mais plutôt sévère et solennel.

En entrant dans cette pièce immense, où trônait une grande table devant de larges fenêtres aux jalousies vertes, Hadji Mourad porta ses petites mains brunies à sa poitrine et, les yeux baissés, il prononça sans hâte, distinctement et respectueusement, un salut en idiome koumik, qu'il parlait fort bien.

« Je me mets sous la protection du grand tsar et sous la vôtre. Je promets de servir fidèlement, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, le tsar blanc, et j'espère être utile à la guerre contre Schamyl, mon ennemi et le vôtre. »

Après avoir écouté l'interprète, Vorontzoff observa Hadji Mourad qui le fixa à son tour. Leurs regards se rencontrèrent et exprimèrent tout autre chose que les paroles qu'ils venaient d'échanger. Leurs yeux se disaient toute la vérité. Ceux de Vorontzoff révélaient qu'il ne croyait pas un traître mot du discours de Hadji Mourad, car il le savait ennemi de tout ce qui est russe ; il le demeurerait toujours et il ne se soumettait aujourd'hui que parce qu'il y était forcé. Hadji Mourad devinait tout cela, et cependant l'assurait de son dévouement. Ses propres yeux disaient que le vieillard ferait bien mieux de penser à sa mort qu'à la guerre ; mais malgré son âge, il était rusé et il fallait être prudent avec lui. Vorontzoff lisait tout cela dans son regard et néanmoins exposait à Hadji Mourad ce qu'il estimait nécessaire pour la réussite de la guerre.

« Dis-lui, fit Vorontzoff à l'interprète – il tutoyait tous les jeunes officiers –, dis-lui que notre empereur est aussi magnanime que puissant, et que, probablement, sur ma demande, il lui pardonnera et l'acceptera à son service. » Il regarda Hadji Mourad. « As-tu traduit ? reprit-il. Dis-lui aussi qu'en attendant la décision gracieuse de mon empereur, je prends sur moi de le recevoir et de lui rendre le séjour chez nous aussi agréable que possible. »

Hadji Mourad, de nouveau, porta les mains à sa poitrine, et se mit à parler avec animation. Il disait, d'après l'interprète, que même auparavant, quand il commandait en Abazie en 1839, il avait servi fidèlement la Russie et ne l'eût jamais trahie si son ennemi Akhmet Khan, qui voulait le perdre, ne l'avait calomnié devant le général Klugenau.

« Je sais, je sais », fit Vorontzoff – jamais il ne l'avait su ou l'avait oublié depuis fort longtemps. « Je sais », répéta-t-il en s'asseyant et indiquant à Hadji Mourad le divan, près du mur. Mais Hadji Mourad ne voulut pas s'asseoir et haussa ses épaules robustes pour montrer qu'il ne saurait le faire en présence d'un homme aussi considérable.

« Akhmet Khan et Schamyl furent tous deux mes ennemis, reprit-il à l'adresse de l'interprète. Dis au prince qu'Akhmet Khan est mort sans que j'aie pu me venger de lui ; mais que Schamyl est encore vivant, et que je ne mourrai pas sans m'être vengé. » Il fronça les sourcils et serra fortement les mâchoires.

« Oui, oui », acquiesça Vorontzoff avec nonchalance. Puis, se tournant vers l'interprète : « Comment donc veut-il se venger de Schamyl ? Mais dis-lui qu'il peut s'asseoir. »

De nouveau, Hadji Mourad s'y refusa et répondit qu'il était venu chez les Russes précisément pour les aider à anéantir Schamyl.

« Bon, bon, dit Vorontzoff. Mais que veut-il faire exactement ? Enfin, qu'il s'asseye ! »

Hadji Mourad finit par s'asseoir, et expliqua que, si on l'envoyait sur la ligne de Lezguine avec une armée, il promettait de soulever tout le Daghestan et de renverser Schamyl.

« Bon. C'est faisable. J'y réfléchirai. »

L'interprète traduisit les paroles de Vorontzoff. Hadji Mourad devint pensif.

« Dis au sardar, ajouta-t-il, que ma famille est entre les mains de mon ennemi, et que tant qu'elle sera dans la montagne je serai pieds et poings liés et ne pourrai le servir : Schamyl tuera ma femme, ma mère et mes enfants si je marche contre lui. Que le prince sauve ma famille, en l'échangeant contre des prisonniers, et alors je mourrai ou j'écraserai Schamyl.

– Bon, bon, dit Vorontzoff. Nous réfléchirons à cela aussi. Et maintenant, qu'on le conduise chez le chef de l'état-major, à qui il

exposera en détail sa situation, ses intentions et ses désirs. »

Ainsi se termina la première entrevue de Hadji Mourad avec Vorontzoff.

Le même jour, dans la soirée, on donnait un opéra italien au nouveau théâtre, décoré en style oriental. Vorontzoff, installé dans sa loge, aperçut à l'orchestre la silhouette imposante de Hadji Mourad, boitillant et en turban. Accompagné de Loris Melikoff, un aide de camp de Vorontzoff attaché à sa personne, il prit place au premier rang. Il écouta le premier acte avec une dignité musulmane tout orientale, sans trahir le moindre étonnement, l'air parfaitement indifférent. Ensuite il se leva et observa tranquillement les spectateurs avant de quitter la salle, attirant sur sa personne l'attention de tout le public.

Le lendemain était un lundi, jour de réception hebdomadaire des Vorontzoff. Dans une grande salle brillamment éclairée, on entendait la musique émanant de manière diffuse du jardin d'hiver. Des femmes jeunes et moins jeunes, portant des toilettes qui laissaient leurs cous, leurs bras et leurs gorges à nu, tournoyaient dans les bras de messieurs aux uniformes éclatants. Près des buffets, des valets en habit rouge, culotte courte et souliers, versaient du champagne et offraient des bonbons aux dames. La femme du sardar, également très décolletée malgré son âge respectable, circulait parmi les invités en souriant avec amabilité et, par l'intermédiaire de l'interprète, prononça quelques paroles courtoises à l'adresse de Hadji Mourad, qui observait les invités avec la même indifférence que les spectateurs la veille au théâtre. Imitant la maîtresse de maison, d'autres femmes aux robes échancrées s'approchèrent de Hadji Mourad. Toutes, sans la moindre honte, lui demandèrent avec force sourires comment il les trouvait.

Vorontzoff lui-même, en épaulettes et aiguillettes d'or, la croix blanche au cou, le ruban en sautoir, vint lui poser une question identique, évidemment convaincu, comme toutes celles qui l'avaient interrogé avant lui, qu'il était impossible que tout ce qu'il voyait ce soir ne lui plût point.

Hadji Mourad répondit à Vorontzoff ce qu'il avait répondu à toutes, que chez lui, toutes ces choses-là n'existaient pas ; mais il ne précisa pas s'il trouvait cela bien ou mal. Il essaya ensuite de parler de son affaire à Vorontzoff, mais celui-ci, feignant de ne pas l'entendre, s'éloigna ; Loris Melikoff expliqua alors à Hadji Mourad que le lieu était mal choisi pour parler de ces sortes de choses.

Onze heures sonnèrent. Hadji Mourad, après avoir vérifié l'heure à la montre que lui avait offerte Marie Vassilievna, demanda à Loris Melikoff s'il pouvait se retirer. Ce dernier lui répondit que c'était possible mais qu'il serait préférable qu'il reste encore un moment. Hadji Mourad préféra néanmoins regagner, dans la voiture mise à sa disposition, l'appartement qui lui était réservé.

XI

Hadji Mourad était depuis cinq jours à Tiflis quand Loris Melikoff, l'aide de camp de Vorontzoff, se rendit auprès de lui sur l'ordre du général en chef.

« Ma tête et mes mains sont heureuses de servir le sardar », dit Hadji Mourad, avec sa courtoisie diplomatique habituelle, la tête inclinée et les mains appuyées contre sa poitrine. « Je t'écoute », ajouta-t-il en posant un regard bienveillant sur Loris Melikoff.

Celui-ci s'assit dans un fauteuil qui se trouvait près de la table, tandis que Hadji Mourad prenait place en face de lui sur le divan bas, les mains posées sur ses genoux et la tête inclinée, prêt à écouter attentivement. Loris Melikoff, qui parlait couramment le tatar, annonça à Hadji Mourad que le prince, bien que connaissant déjà tout son passé, désirait entendre de sa bouche toute son histoire.

« Tu la raconteras, expliqua Loris Melikoff, et moi je l'inscrirai puis la traduirai en russe, et le prince enverra le tout à l'empereur. »

Hadji Mourad se taisait : jamais il n'interrompait son interlocuteur et il attendait toujours au cas où celui-ci souhaitait ajouter quelque chose. Il finit par relever la tête, repoussa son bonnet en arrière et sourit de ce sourire si particulier, enfantin, qui avait charmé Marie Vassilievna.

« Pourquoi pas, déclara-t-il, visiblement flatté à l'idée que l'histoire de sa vie serait lue à l'empereur.

– Raconte (en tatar le "vous" n'existe pas) depuis le commencement, sans te presser, dit Loris Melikoff, tirant de sa poche un carnet.

– Je veux bien. Mais il y a beaucoup, beaucoup à raconter. Il s'est passé de nombreux événements.

– Si tu ne peux pas tout raconter aujourd'hui, tu termineras un autre jour, dit Loris Melikoff.

– Faut-il commencer par le tout début ?

– Oui, dès ta naissance. Où tu es né, où tu as vécu… »

Hadji Mourad baissa la tête et demeura longtemps ainsi ; puis il saisit une baguette qui se trouvait près du divan et, tirant de dessous son poignard un petit couteau à manche d'ivoire incrusté d'or et aussi tranchant qu'un rasoir, il se mit à la tailler tout en parlant.

« Écris : Je suis né à Tselmess, un petit *aoul,* pas plus grand qu'une tête d'âne, comme on dit chez nous. Non loin de là, à deux portées de fusil, se trouve Khounzakh, lieu de résidence des khans. Notre famille était très liée avec eux. Quand ma mère mit au monde mon frère aîné, Osman, elle fut engagée comme nourrice pour le fils aîné du khan, Abounountzan Khan. Plus tard elle nourrit encore un autre de ses fils, Oulim Khan. Elle le fit très bien, mais mon second frère, Akhmet, mourut. Quand je naquis, la femme du khan mit elle aussi un troisième enfant au monde, Boulatch Khan. Cette fois, ma mère refusa d'aller le nourrir. Mon père le lui ordonna, mais ma mère refusa d'obtempérer. Elle disait : Cela tuerait encore le mien, je n'irai pas. Alors père, qui était très violent, la frappa de son poignard et l'eût tuée si quelqu'un ne fut venu à son secours. Ainsi, elle ne m'a pas abandonné. Par la suite, elle composa sur ce sujet une chanson. Mais cela, il ne faut pas le raconter…

– Si, si, il faut tout raconter », insista Loris Melikoff.

Hadji Mourad redevint pensif. Il se souvenait de sa mère, quand elle le couchait près d'elle sous sa pelisse, sur le toit de la cabane, et qu'il lui demandait de lui montrer la trace de la blessure au côté. Il se rappela la chanson : « Ton poignard aigu a déchiré ma poitrine blanche. Mais moi, j'ai approché de cette blessure mon soleil, mon petit garçon. Je l'ai lavé avec mon sang chaud, et la blessure s'est refermée sans herbes ni racines. Je n'ai pas eu peur de la mort, et mon fils, qui sera brave, lui non plus n'en aura pas peur. »

« Voilà ; ma mère est maintenant chez Schamyl, et il faut la sauver », dit Hadji Mourad.

Il se souvenait comme il s'accrochait au pantalon de sa mère quand il allait avec elle chercher de l'eau à la fontaine au pied de la montagne. Il se rappelait aussi la première fois qu'elle lui avait rasé le crâne et qu'il avait découvert avec étonnement sa tête ronde et bleuâtre, dans le plateau de cuivre brillant suspendu au mur. Il y avait encore le chien maigre, qui lui léchait le visage, et l'odeur particulière de fumée et de lait aigre, quand sa mère lui donnait des biscuits. Elle le portait à travers la montagne dans un

panier sur son dos, pour aller au hameau où habitait son grand-père, un homme ridé à barbe blanche dont il revoyait les mains veinées qui travaillait l'argent ; et il se rappelait comment le vieillard l'obligeait à dire ses prières.

« Oui, ma mère n'a pas voulu nourrir le fils du khan, reprit-il en secouant la tête. La femme du khan engagea alors une autre nourrice ; mais cependant, elle aimait ma mère et quand nous étions petits, mon frère et moi, ma mère nous amenait dans le palais du khan où nous jouions avec ses enfants.

« Il y avait trois khans : Abounountzan Khan, frère de lait de mon frère Osman, Oulim Khan et Boulatch Khan, le cadet, celui que Schamyl a par la suite jeté dans un précipice.

« J'avais environ seize ans quand les *murides* commencèrent à venir dans les *aouls.* Ils frappaient les pierres avec des bâtons et criaient : "Musulmans ! Khazavat !" Tous les Tchetchenz passèrent aux *murides,* et les Abazes aussi commencèrent à se ranger de leur côté. Je vivais alors dans le palais, comme si j'étais le frère des khans. Je faisais ce que je voulais, j'étais devenu riche, j'avais des chevaux, des armes, de l'argent. Je vivais pour mon plaisir et ne me préoccupais de rien. Je vécus ainsi jusqu'au jour où l'on tua Khaza Mullah et qu'on nomma Gamzat à sa place. Gamzat envoya au khan des émissaires, pour lui dire que s'il n'acceptait pas le khazavat, il ruinerait Khazenzak. Il fallait prendre le temps d'y réfléchir. Mais le khan avait peur des Russes, il avait peur d'accepter le khazavat, et la femme du khan m'envoya avec son second fils Oulim Khan à Tiflis, pour demander au principal chef russe de les aider contre Gamzat. Le chef était le baron Rozen. Il ne voulut pas nous recevoir, mais nous fit savoir qu'il nous aiderait ; il n'en fit rien. Il envoya seulement ses officiers chez nous, qui se mirent à jouer aux cartes avec Oulim Khan. Ils lui faisaient boire du vin, le menaient dans de mauvais lieux et lui faisaient perdre aux cartes tout ce qu'il possédait. Oulim Khan était physiquement fort comme un bœuf et courageux comme un lion, mais son âme était faible et malléable. Il eût perdu ses derniers chevaux et ses armes, si je ne l'avais emmené. Après Tiflis je changeai d'idée, et commençai à presser la femme du khan et ses jeunes fils à accepter le khazavat.

– Pourquoi as-tu changé d'idée ? demanda Loris Melikoff. Les Russes t'ont-ils déplu ? »

Hadji Mourad garda le silence un instant. « Oui, ils m'ont déplu, reprit-il résolument en fermant les yeux. Et il y avait

encore une autre raison.

– Laquelle ?

– Près de Tselmess, nous fûmes attaqués, le khan et moi, par trois *murides :* deux s'enfuirent ; je tuai le troisième d'un coup de pistolet. Quand je m'approchai de lui pour le dépouiller de ses armes, je m'aperçus qu'il était encore vivant. Il me regarda et me dit : "Toi, tu m'as tué. Mais je n'ai aucun regret. Tu es un musulman jeune et fort ; accepte le khazavat. Dieu l'ordonne."

– Et bien, est-ce que tu l'as accepté ?

– Non, je ne l'ai pas accepté, mais j'ai commencé à réfléchir », répondit Hadji Mourad. Il poursuivit son récit.

« Quand Gamzat fut arrivé près de Khounzan, nous envoyâmes chez lui les vieillards avec mission de dire que nous consentirions à accepter le khazavat, s'il voulait d'abord nous envoyer quelqu'un de qualifié pour nous expliquer comment nous comporter. Gamzat donna l'ordre de raser les moustaches des vieillards, de leur percer les narines et de leur suspendre au nez des biscuits, puis il les renvoya. Les vieillards racontèrent que Gamzat était prêt à envoyer le cheik pour nous instruire du khazavat, à condition que la femme du khan lui envoie comme otage son fils cadet. La femme du khan lui fit confiance et lui envoya Boulatch Khan. Il le reçut bien et nous fit prier de nous rendre chez lui ainsi que le fils aîné. Il était soi-disant prêt à servir le khan, comme son père avait servi leur père. La mère des khans était une femme faible, stupide et impertinente, comme toutes les femmes qui vivent à leur guise. Elle eut peur d'envoyer ses deux fils, et n'en envoya qu'un, Oulim Khan. Je l'accompagnai. Une verste avant l'arrivée, nous rencontrâmes les *murides.* Ils chantaient, tiraient des coups de fusil, caracolaient autour de nous et, à notre arrivée, Gamzat en personne sortit de sa tente, s'approcha du cheval d'Oulim Khan et le reçut comme on reçoit un khan. Il lui dit : "Je n'ai fait à votre maison aucun mal et ne veux pas en faire. Si vous ne me tuez pas et ne m'empêchez pas d'amener des hommes au khazavat, je vous servirai avec toute mon armée, comme mon père a servi votre père. Laissez-moi vivre dans votre maison ; je vous aiderai de mes conseils et vous en ferez ce que vous voudrez." Oulim Khan devenait stupide dès qu'il s'agissait de parler ; il ne savait que répondre et se taisait. Alors je dis que dans ces conditions, Gamzat devait venir à Khounzakh où les khans et leur mère le recevraient avec honneur. Mais on ne me laissa pas achever ; c'est à cette époque que Schamyl, pour la

première fois, se dressa contre moi. Il se trouvait là, près de l'iman : "Ce n'est pas à toi que l'on parle, mais au khan", me dit-il. Je me tus. Gamzat conduisit alors Oulim Khan dans sa tente. Ensuite il m'appela et m'ordonna de retourner avec mes envoyés à Khounzakh. Je pris le chemin du retour. Les émissaires se mirent à supplier la mère de laisser partir son fils aîné chez Gamzat. J'avais flairé la trahison et lui conseillai de ne pas l'envoyer. Mais il y a autant d'esprit dans la tête d'une femme que de cheveux sur un œuf. Elle leur fit confiance, et ordonna à son fils de partir. Comme Abounountzan s'y refusait, elle lui déclara : "Évidemment, tu as peur !" Comme la guêpe, elle savait en quel endroit la piqûre est la plus douloureuse… Abounountzan, piqué au vif, ordonna de seller les chevaux sans rien en dire à sa mère. Je partis avec lui. Gamzat nous reçut encore mieux qu'il n'avait reçu Oulim Khan. Il vint lui-même à notre rencontre à une distance de deux portées de fusil de sa demeure, au pied de la montagne. Des cavaliers portant des insignes le suivaient. Ils chantaient, tiraient des coups de fusil, caracolaient. Quand nous arrivâmes au camp, Gamzat introduisit le khan dans sa tente, tandis que moi je restais près des chevaux. Je me trouvais là, au pied de la montagne, quand, dans la tente de Gamzat, éclata une fusillade. J'accourus aussitôt. Oulim Khan était étendu sur le ventre, baignant dans une mare de sang. Abounountzan se battait contre les *murides*. La moitié de son visage était coupée et pendait. Il la retenait d'une main ; et de l'autre qui tenait un poignard, il frappait tout ceux qui s'approchaient de lui. Sous mes yeux il tua le frère de Gamzat et allait se jeter sur un autre quand un *muride* tira sur lui. Il tomba. »

Hadji Mourad interrompit son récit ; son visage tanné s'empourpra et ses yeux s'injectèrent de sang.

« Saisi de frayeur, je m'enfuis…

– Ah ! Ah ! fit Loris Melikoff. Moi qui pensais que tu n'avais jamais eu peur de rien !

– Par la suite jamais. Il suffit de me souvenir de cette honte pour ne plus avoir peur de rien. »

XII

« Cela suffit pour aujourd'hui, dit Hadji Mourad. Il est temps de prier. »

Il tira de la poche intérieure de son vêtement la montre de Vorontzoff. Soigneusement, il en pressa le ressort, inclina la tête de côté et, retenant un sourire enfantin, il tendit l'oreille. La montre sonna douze coups et un quart.

« C'est un cadeau de mon ami Vorontzoff, expliqua-t-il en souriant.

– Quelle belle montre ! s'exclama Loris Melikoff. Eh bien, va donc faire tes prières ; je t'attendrai.

– Parfait », approuva Hadji Mourad ; et il passa dans sa chambre.

Resté seul, Loris Melikoff inscrivit dans son carnet l'essentiel de ce que lui avait raconté Hadji Mourad, puis alluma une cigarette en marchant de long en large dans l'antichambre. En s'approchant de la porte opposée à la chambre à coucher, Loris Melikoff perçut des voix d'hommes qui parlaient avec animation et très rapidement en tatar. Il devina que c'étaient les *murides* de Hadji Mourad et, ouvrant la porte, il entra chez eux.

La pièce qu'ils occupaient était imprégnée de cette odeur de cuir particulière, aigre, propre aux montagnards. Installé sur un manteau à même le parquet, le roux et borgne Gamzalo, en *bechmet* graisseux et déchiré, était occupé à fabriquer une bride tout en racontant avec animation quelque chose de sa voix rauque. À l'entrée de Loris Melikoff il se tut et continua sa besogne sans lui prêter la moindre attention. Le joyeux Khan-Magom se tenait debout juste en face de lui ; ses yeux noirs dépourvus de cils brillaient et il montrait ses dents blanches en répétant toujours les mêmes mots. Le bel Eldar, dont les manches retroussées laissaient voir ses bras musclés, nettoyait la sangle d'une selle suspendue à un clou. Khanefi, le principal *muride,* chargé de veiller aux détails de leur installation, ne se trouvait pas dans la chambre car il préparait le dîner dans la cuisine.

« De quoi parlez-vous ? demanda Loris Melikoff à Khan-

Magom, après l'avoir salué.

– Il ne cesse de vanter Schamyl, répondit Khan-Magom, en tendant la main à Loris Melikoff. Il dit que c'est un grand homme, un savant, un saint, un brave.

– Alors pourquoi l'a-t-il quitté, s'il éprouve toujours autant d'admiration pour lui ?

– C'est comme ça, il le quitte et continue à le couvrir d'éloges, dit Khan-Magom, les yeux brillants, en montrant ses dents.

– Pourquoi le considères-tu comme un saint ? demanda Loris Melikoff à Gamzalo.

– S'il n'était pas saint, le peuple ne l'écouterait pas, lança l'intéressé.

– Ce n'est pas Schamyl qui est un saint, mais Mansour, répliqua Khan-Magom. Celui-ci était vraiment un saint. Quand il était iman, le peuple se comportait de tout autre manière. Il visitait tous les *aouls* et les gens sortaient pour venir à sa rencontre, baisaient le bas de ses vêtements, se repentaient de leurs péchés et juraient de ne plus rien faire de mal. Et les vieux racontaient que tous les hommes vivaient alors comme des saints, ne fumaient pas, ne buvaient pas, priaient sans cesse, se pardonnaient leurs offenses, même le meurtre. À cette époque, on suspendait à des poteaux l'argent et les biens pour les exposer sur la route. Dieu donnait alors au peuple le succès en tout ; ce qui n'est plus le cas en ce moment.

– Mais aujourd'hui, dans les montagnes, on ne boit pas et ne fume pas non plus, objecta Gamzalo.

– Ton Schamyl est un *lamoreï »,* dit Khan-Magom, en lançant des clins d'œil à Loris Melikoff.

« *Lamoreï »* était une appellation méprisante chez les montagnards.

« Un montagnard *lamoreï* ! s'exclama Gamzalo. Dans la montagne ne vivent que des aigles.

– Bravo ! Bien répondu ! » applaudit Khan-Magom en découvrant ses dents, enchanté de l'habile réponse de son adversaire.

Remarquant le porte-cigarettes en argent que tenait Loris Melikoff, Khan-Magom lui demanda de quoi fumer. Loris Melikoff lui rappela d'abord que cela leur était défendu, mais il lui fit

aussitôt un clin d'œil en indiquant la chambre d'un signe de tête : on pouvait bien fumer du moment que Hadji Mourad ne le voyait pas. Khan-Magom se mit à fumer à son tour en serrant ses lèvres rouges de manière malhabile pour rejeter la fumée.

« Ce n'est pas bien », dit sévèrement Gamzalo, et il sortit de la chambre.

Khan-Magom fit à son tour un clin d'œil dans sa direction tout en continuant de fumer et interrogea Loris Melikoff pour savoir à quel endroit on pouvait acheter un *bechmet* de soie et un bonnet blanc.

« Vraiment, tu as donc tant d'argent ?

– Oui, pas mal, répondit Khan-Magom.

– Demande-lui donc d'où vient cet argent ! lança Eldar en se tournant vers Loris Melikoff, un sourire éclatant aux lèvres.

– J'ai gagné au jeu », expliqua Khan-Magom.

Et il raconta que la veille, en se promenant à Tiflis, il avait aperçu un groupe de Russes et d'Arméniens qui jouaient à pile ou face. L'enjeu comprenait trois grandes pièces d'or et beaucoup d'argent. Khan-Magom avait aussitôt compris le jeu et, faisant tinter la monnaie qu'il avait dans sa poche, il s'était glissé dans le cercle pour déclarer qu'il misait le tout.

« Comment ! Le tout ? Avais-tu donc tant d'argent ? lui demanda Loris Melikoff.

– Non, je possédais en tout douze kopecks, répondit Khan-Magom avec un grand sourire.

– Ah bon ! Et si tu avais perdu ?

– Voilà !… fit Khan-Magom en montrant son pistolet.

– Tu aurais tout remboursé ?

– Moi, rembourser ? Je me serais enfui, et si quelqu'un avait voulu m'arrêter, je l'aurais tué. Voilà tout…

– Alors, tu as donc gagné ?

– Ayah ! J'ai tout ramassé et je suis parti. »

Loris Melikoff cernait parfaitement les caractères de Khan-Magom et d'Eldar. Le premier était un garçon joyeux et noceur qui ne savait à quoi dépenser l'excès de vie qu'il sentait en lui ; toujours gai, insouciant, jouant sa vie et celle des autres. C'était aussi par jeu qu'il était venu aujourd'hui chez les Russes, et

demain, pour la même raison, il se pourrait qu'il retournât chez Schamyl.

Les pensées d'Eldar étaient tout aussi transparentes. C'était un jeune homme entièrement dévoué à son chef, calme et fort, à la volonté inébranlable.

Le seul que Loris Melikoff n'arrivait pas à comprendre, c'était Gamzalo le roux. Cet homme était non seulement un admirateur de Schamyl, mais il éprouvait aussi pour tous les Russes un dégoût invincible, du mépris et de la haine. Aussi Loris Melikoff ne s'expliquait-il pas pourquoi il s'était rallié aux Russes. Il avait imaginé, comme l'avaient fait certains chefs, que le ralliement de Hadji Mourad et sa prétendue hostilité envers Schamyl n'étaient qu'un leurre ; qu'il n'était venu chez les Russes que pour mieux observer leurs faiblesses, pour ensuite s'enfuir à nouveau dans les montagnes, d'où il dirigerait ses forces droit sur les points faibles des Russes. L'attitude de Gamzalo confirmait cette supposition. « Les autres et Hadji Mourad lui-même savent cacher leur jeu, pensait Loris Melikoff, mais celui-ci se trahit par une haine qu'il ne peut dissimuler. »

Loris Melikoff avait tenté de discuter avec lui. Il lui avait demandé s'il ne s'ennuyait pas, mais Gamzalo, sans quitter ses occupations, louchant de son œil unique sur Loris Melikoff, avait grommelé brièvement, d'une voix rauque : « Non, je ne m'ennuie pas. » Et il répondait de façon identique à toutes les autres questions.

Le quatrième *muride* de Hadji Mourad, Khanefi, entra à son tour. Il avait un visage de type abaze, aussi velu que son cou et sa poitrine bombée couverte de poils touffus comme de la mousse. Khanefi, toujours absorbé par son travail, réfléchissait peu et, comme Eldar, obéissait à son maître sans discuter.

Il venait chercher le riz. Loris Melikoff l'arrêta au passage et lui demanda d'où il était et s'il servait depuis longtemps Hadji Mourad.

« Depuis cinq ans, répondit Khanefi. Je suis du même *aoul* que lui. Mon père avait tué son oncle, si bien qu'ils voulurent me supprimer. » Il parlait tranquillement en observant Loris Melikoff par en dessous. Ses sourcils se rejoignaient. « Alors j'ai demandé d'être accepté comme frère.

– Qu'est-ce que cela veut dire, être accepté comme frère ?

– Pendant deux mois je ne me suis pas rasé la tête, je ne me

suis pas coupé les ongles, et je suis venu chez eux. Ils m'ont laissé entrer chez Patimate, sa mère. Patimate m'a donné le sein, et je suis devenu le frère de Hadji Mourad. »

La voix de Hadji Mourad se fit entendre dans la chambre voisine. Eldar reconnut aussitôt l'appel de son maître. Il s'essuya vivement les mains et, à grands pas, se dirigea vers le salon.

« Il te demande », dit-il en se retournant vers Loris Melikoff.

Après avoir donné encore une cigarette au joyeux Khan-Magom, Loris Melikoff passa dans le salon.

XIII

Quand Loris Melikoff entra au salon, Hadji Mourad alla à sa rencontre d'un air enjoué.

« Eh bien, nous reprenons ? demanda-t-il en s'asseyant sur le divan.

– Certainement, répondit Loris Melikoff. Pendant ce temps, je suis allé voir tes serviteurs. J'ai causé avec eux. L'un d'eux est un joyeux drille !

– Oui ; Khan-Magom… un esprit léger, dit Hadji Mourad.

– Le jeune et beau garçon m'a plu davantage.

– Ah ! Eldar. Il est encore jeune, mais il a une volonté de fer. »

Ils se turent.

« Alors, nous reprenons ? fit Hadji Mourad.

– Oui, oui.

– J'ai déjà raconté comment les khans avaient été tués. Eh bien, Gamzat, après les avoir tués, rentra à Khounzakh et s'installa dans leur palais, poursuivit Hadji Mourad. La mère des khans s'y trouvait encore. Gamzat la fit appeler. Elle se mit à lui adresser des reproches. Il fit alors un signe de tête à son *muride* Asaldar, qui lui assena un grand coup d'épée par-derrière et la décapita.

– Pourquoi la fit-il tuer ? demanda Loris Melikoff.

– Que pouvait-il faire d'autre ? Une fois qu'on a fait avancer les jambes de devant, il faut faire avancer les jambes de derrière. Il fallait exterminer toute la famille. C'est ce qu'il fit. Schamyl tua le cadet en le jetant du haut d'un précipice.

« Toute l'Abazie se soumit à Gamzat, mais mon frère et moi nous nous y refusâmes. Nous devions venger le sang des khans par le sang. Nous feignîmes de nous soumettre mais nous gardions au fond de nous-mêmes ce seul et unique espoir : nous venger de Gamzat. Après avoir demandé conseil à notre grand-père, nous résolûmes alors d'attendre Gamzat à la sortie du palais pour le faire tomber dans un guet-apens et le tuer. Quelqu'un qui avait eu vent de notre projet alla prévenir Gamzat. Celui-ci fit appeler

notre grand-père et lui dit : “Prends garde ; s’il est vrai que tes petits-fils projettent un mauvais coup contre moi, tu seras pendu avec eux à la même potence. J’accomplis l’œuvre de Dieu, et nul ne peut m’en empêcher. Va, et souviens-toi de mes paroles.”

« Le grand-père vint tout nous raconter. Nous décidâmes de ne pas attendre plus longtemps et d’accomplir notre besogne le premier jour de fête, dans la mosquée. Nos camarades refusèrent de nous épauler ; nous restâmes donc seuls, mon frère et moi.

« Nous nous munîmes chacun de deux pistolets et, enveloppés dans nos manteaux, nous nous rendîmes à la mosquée. Gamzat y pénétra, escorté de trente *murides,* tous l’épée à la main. Asaldar, son *muride* favori, celui-là même qui avait tranché la tête de la mère des khans, nous aperçut alors. Il nous cria d’ôter nos manteaux et s’avança vers moi. J’avais mon poignard à la main : je le tuai. Puis aussitôt, je me jetai sur Gamzat. Mais mon frère Osman avait déjà tiré sur lui. Gamzat était encore vivant et, le poignard à la main, il voulait se précipiter sur mon frère : je l’achevai d’un coup à la tête. Il y avait trente *murides* et nous n’étions que deux. Ils tuèrent mon frère Osman, moi je me débattis et, bondissant par la fenêtre, je m’échappai.

« Apprenant que Gamzat était mort, tout le peuple se souleva et les *murides* s’enfuirent. Ceux qui ne réussirent pas à s’enfuir furent tués. »

Hadji Mourad interrompit son récit et respira profondément.

« Tout était pour le mieux, continua-t-il, mais bientôt cela se gâta. Schamyl prit la place de Gamzat. Il envoya chez moi un messager me demander de m’unir à lui pour marcher contre les Russes ; en cas de refus de ma part, il me menaçait de ravager Khounzakh et de me tuer. Je répondis que je n’irais pas chez lui et ne le laisserais pas entrer chez nous.

– Pourquoi donc n’es-tu pas allé chez lui ? »

Hadji Mourad fronça les sourcils et ne répondit pas tout de suite.

« C’était impossible. Schamyl avait sur lui le sang de mon frère Osman et celui d’Abounountzan. Je refusai donc d’aller chez lui. Le général Rozen m’éleva alors au grade d’officier et m’ordonna d’être le chef de l’Abazie. Tout aurait très bien marché si Rozen n’avait pas auparavant nommé chef de l’Abazie le khan de Nazikoumisk, Mahomet Mourza, et ensuite son frère Akhmet Khan. Celui-ci me haïssait. Il aurait souhaité que son fils épousât

la fille du khan Saltanet et on ne la lui donna pas. Il pensa que c'était ma faute et envoya ses serviteurs pour me tuer. Je parvins à leur échapper. Alors il me dénonça au général Klugenau. Il lui raconta que j'interdisais aux Abazes de fournir du bois aux soldats. Il lui dit encore que j'avais mis le turban, celui-ci – Hadji Mourad désigna le turban qui entourait son bonnet – et que cela signifiait que j'étais entré au service de Schamyl. Heureusement le général ne le crut pas et ordonna de ne pas me toucher. Mais quand Klugenau partit pour Tiflis, Akhmet Khan mit à exécution un piège qu'il avait conçu : il me fit saisir par une compagnie de soldats qui m'enchaînèrent à un canon.

« Ils me gardèrent ainsi prisonnier pendant six jours. Le septième jour on me détacha pour me conduire à Temir Khan Choura. Quarante soldats armés de fusils chargés m'escortaient. On m'avait lié les poignets et ordre avait été donné de tirer sur moi à la moindre tentative de fuite. Je le savais. En approchant de Monstch, nous arrivâmes sur un chemin très étroit bordé à droite d'un précipice d'environ cinquante sagènes de profondeur.

« M'écartant des soldats, je marchai à droite, au bord du précipice. Un soldat voulut me ramener dans le rang ; je m'élançai dans le précipice en l'entraînant avec moi. Le soldat se tua, et moi, comme vous voyez, je suis resté vivant. Les côtes, la tête, les bras, les jambes, tous mes membres étaient brisés. Je voulus me traîner en rampant : impossible. La tête me tournait… je m'endormis. Lorsque je m'éveillai, j'étais tout trempé de sang. C'est un berger qui me découvrit ; il appela à l'aide et on me transporta dans l'*aoul*. Les côtes et la tête guérirent ; la jambe se cicatrisa aussi, mais elle est restée un peu plus courte que l'autre. » Hadji Mourad étendit sa jambe tordue. « Mais je puis m'en servir, et c'est le principal. Le peuple apprit qui j'étais et on commença à me rendre visite. Je guéris et m'installai à Tselmess.

« Les Abazes me demandèrent de nouveau d'être leur chef, ajouta Hadji Mourad avec un orgueil calme et sûr. J'y consentis. »

Soudain Hadji Mourad se leva et alla prendre dans un sac un grand portefeuille, duquel il tira deux lettres jaunies qu'il tendit à Loris Melikoff. Ces lettres étaient du général Klugenau. Loris Melikoff les lut.

La première disait : « Lieutenant Hadji Mourad, tu as servi sous mes ordres, j'étais content de toi et te considérais comme un brave. Le général Akhmet Khan vient de m'apprendre que tu es un traître, que tu portes le turban, que tu complotes avec Schamyl,

que tu exhortes le peuple à ne pas obéir aux autorités russes. J'ai donné l'ordre de t'arrêter et de t'amener chez moi. Tu t'es enfui. Je ne sais pas si cela est mieux ou pire, car j'ignore si tu es coupable ou non. Maintenant, écoute-moi : Si tu as la conscience tranquille concernant le grand tsar, si tu n'es coupable en rien, viens chez moi, ne crains personne. Je suis ton défenseur. Le khan ne te menacera pas, lui-même est mon subordonné. Ainsi donc, tu n'as rien à craindre. »

Plus loin, Klugenau écrivait qu'il tenait toujours sa parole, qu'il était un homme juste, et exhortait Hadji Mourad à venir le rejoindre.

Quand Loris Melikoff eut terminé la première lettre, Hadji Mourad prit l'autre, mais avant de la remettre à Loris Melikoff, il lui raconta ce qu'il avait répondu à cette première lettre.

« Je lui écrivis que je portais le turban, non pas à cause de Schamyl, mais pour le salut de mon âme ; que je ne voulais point me rallier à Schamyl et que du reste cela m'était impossible, car il était responsable de la mort de mon père, de mon frère et de mes parents ; mais que je ne pouvais pas non plus me rallier aux Russes parce qu'on m'avait déshonoré. Un lâche m'avait en effet souillé à Khounzakh, alors que j'étais ligoté ; je ne pouvais évidemment pas me rallier aux Russes tant que cet homme n'aurait pas été châtié ; je craignais surtout ce menteur d'Akhmet Khan. Alors le général m'envoya cette autre lettre », dit Hadji Mourad en tendant à Loris Melikoff une autre feuille de papier jaunie.

« Je te remercie d'avoir répondu à ma lettre, lut Loris Melikoff. Tu m'écris que tu ne crains pas de revenir, mais qu'une souillure faite par un *gaïour* te l'interdit. Moi, j'affirme que la loi russe est juste ; j'affirme que, de tes yeux, tu verras le châtiment de celui qui a osé te souiller. J'ai déjà ordonné une enquête. Écoute, Hadji Mourad, j'ai le droit d'être mécontent de toi, parce que tu mets en doute et ma parole et mon honneur, mais je te pardonne, car je connais la méfiance du caractère montagnard. Si ta conscience est pure, si tu portes le turban uniquement pour le salut de ton âme, ta conduite est juste et tu peux garder la tête haute devant les représentants du gouvernement russe et devant moi. Quant à celui qui t'a déshonoré, je te promets qu'il sera puni ; tes biens te seront rendus : tu connaîtras et verras ce qu'est la loi russe. D'autant plus que les Russes jugent la chose différemment : à leurs yeux, la souillure d'un lâche ne peut déshonorer. J'ai permis moi-même aux Guillerintz de porter le turban et n'ai aucun préjugé contre

eux. Je te répète que tu n'as rien à craindre. Viens chez moi avec l'homme que je viens de t'envoyer. Il m'est fidèle. Il n'est pas l'esclave de tes ennemis, c'est un homme qui jouit de l'estime particulière du gouvernement russe… »

Plus loin, Klugenau exhortait de nouveau Hadji Mourad à revenir aux Russes.

« Mais je ne l'ai pas cru, expliqua Hadji Mourad quand Loris Melikoff eut terminé la lecture de la lettre. Et je ne suis pas allé chez Klugenau. Je devais en premier lieu me venger d'Akhmet Khan et ce n'était pas avec les Russes que j'aurais pu y arriver. À ce moment-là, Akhmet Khan assiégeait Tselmess et voulait me faire prisonnier ou me tuer. J'avais trop peu d'hommes pour me défendre contre lui. Et voilà qu'à cet instant précis, Schamyl me fit parvenir une lettre. Il promettait de m'aider à me défendre contre Akhmet Khan, de le tuer, et de mettre toute l'Abazie sous mes ordres. Je réfléchis longuement et finis par me rallier à Schamyl. Dès lors, je n'ai cessé de guerroyer contre les Russes. »

Hadji Mourad se lança alors dans le récit de tous ses exploits militaires. Ils étaient fort nombreux et Loris Melikoff en connaissait la plupart. Toutes ses campagnes et incursions se caractérisaient par leur rapidité extraordinaire et par la hardiesse des attaques, toujours couronnées de succès.

« Il n'y a jamais eu d'amitié entre moi et Schamyl, conclut Hadji Mourad, mais il avait peur de moi et je lui étais nécessaire. Un jour quelqu'un me demanda qui serait iman après Schamyl. Je répondis que serait iman celui qui aurait l'épée la mieux affilée. On le répéta à Schamyl, qui résolut alors de se débarrasser de moi. Il m'envoya à Tabarassane. Je m'y rendis et volai là-bas mille moutons et trois cents chevaux. Il estima que je m'étais mal comporté, me retira mon commandement et m'ordonna de lui envoyer tout l'argent. Je lui expédiai mille pièces d'or. Ses *murides* saisirent tous mes biens. Schamyl exigeait que je vinsse chez lui. Mais je savais qu'il voulait me tuer, et refusait de m'y rendre. Il voulut s'emparer de moi de force. Je finis par m'enfuir pour rejoindre Vorontzoff. Mais je n'ai pas pu emmener ma famille. Ma mère, ma femme et mes enfants sont entre ses mains. Dis au sardar que tant que ma famille sera là-bas je ne pourrai rien entreprendre.

– Je le lui dirai, promit Loris Melikoff.

– Tâche d'arranger cela. Ce qui est à moi est à toi, accorde-moi

seulement ton appui auprès du prince. Je suis lié et le bout de la corde est entre les mains de Schamyl. »

Et c’est sur ces paroles qu’Hadji Mourad termina son récit.

XIV

Le 20 décembre, Vorontzoff écrivit en français au ministre de la Guerre, Tchernecheff, la lettre suivante : « Je ne vous ai pas écrit par le dernier courrier, cher prince, parce que je désirais décider d'abord de ce que nous ferions de Hadji Mourad. Je me pose la question depuis deux ou trois jours. Dans ma dernière lettre je vous avais annoncé son arrivée ici. Il est venu à Tiflis le 8. Le lendemain j'ai fait sa connaissance, et pendant huit ou neuf jours, j'ai discuté avec lui et me suis demandé en quoi il pourrait nous être utile, aujourd'hui et par la suite. Il s'inquiète beaucoup du sort de sa famille et affirme en toute franchise que, tant qu'elle restera entre les mains de Schamyl, il sera paralysé et ne pourra en rien nous servir, ni nous exprimer sa reconnaissance pour le bon accueil que nous lui avons réservé et le pardon que nous lui avons accordé. L'incertitude qui plane sur le sort des personnes qui lui sont chères le plonge dans un état fiévreux, et ceux qui le servent ici m'affirment qu'il ne dort pas la nuit, ne mange presque rien et prie tout le temps, en ne demandant qu'une seule faveur : l'autorisation de se promener un peu à cheval avec quelques cosaques, seule distraction qu'il accepte parce qu'elle lui est indispensable. Chaque jour il vient chez moi pour s'informer du sort de sa famille et il me conjure de réunir tous les hommes que nous avons faits prisonniers sur les différents fronts et qui se trouvent aujourd'hui à notre merci pour les rendre à Schamyl en échange des siens. Il propose même d'adjoindre, s'il le faut, un peu d'argent. Il y a des gens qui lui en donneront pour cet usage. Il me répète tout le temps : "Sauvez ma famille, ensuite donnez-moi la possibilité de vous servir (le mieux, selon lui, serait sur le front de Lezguine), et si, au bout d'un mois, je ne vous ai pas rendu un grand service, punissez-moi comme vous le jugerez bon." Je lui ai répondu que tout cela me paraissait très juste, et que plusieurs personnes ici n'auraient guère confiance en lui si sa famille restait dans les montagnes comme otage et non chez nous ; que j'avait fait tout mon possible pour réunir sur nos frontières les prisonniers, et que, même si je n'avais pas le droit, d'après nos lois, de lui donner de l'argent, en plus de celui qu'il pourrait se procurer lui-même pour racheter sa famille, je trouverais peut-être

un autre moyen de lui venir en aide. Ensuite je lui ai avoué franchement que, selon moi, Schamyl ne lui rendrait jamais sa famille ; que peut-être il lui promettrait directement de lui accorder son pardon et de le rétablir dans ses fonctions, mais qu'il le menacerait, s'il ne revenait pas, de faire périr sa mère, sa femme et ses six enfants. Je lui ai demandé de me dire en toute sincérité ce qu'il ferait si jamais il recevait un tel ultimatum. Hadji Mourad a levé les bras et les yeux vers le ciel en me répondant que tout reposait entre les mains de Dieu, mais que de toute manière il ne se rendrait jamais à son ennemi, parce qu'il était convaincu que Schamyl ne lui pardonnerait pas et ne le laisserait donc pas longtemps en vie. En ce qui concerne l'extermination de sa famille, il ne pense pas que Schamyl puisse agir aussi légèrement. Tout d'abord, parce que celui-ci ne prendrait pas le risque d'exaspérer davantage son ennemi et de le rendre plus dangereux ; et ensuite, parce que cela pourrait détourner de lui des gens très influents en Daghestan.

« Enfin, il m'a répété plusieurs fois que, quelle que fut la volonté de Dieu pour l'avenir, une seule pensée le préoccupait désormais : le rachat de sa famille. Il me supplie, au nom de Dieu, de lui venir en aide et de lui permettre de retourner dans les environs de la Tchetchnia, où il pourrait, par l'intermédiaire de nos chefs, se mettre en rapport avec sa famille, avoir régulièrement de ses nouvelles et trouver les moyens de la délivrer. Plusieurs personnes dans cette partie du pays ennemi, même quelques *naïbs,* lui sont toujours plus ou moins fidèles. Au sein de toute cette population soumise ou non aux Russes, il lui serait facile d'établir avec notre aide des réseaux pour atteindre le but auquel il pense nuit et jour et dont la réussite le tranquilliserait, lui permettrait d'agir pour notre compte et de mériter notre confiance. Il nous demande de l'envoyer de nouveau à Groznaia avec une escorte de vingt à trente cosaques courageux, qui lui serviraient non seulement à se défendre contre l'ennemi, mais aussi à nous assurer de la sincérité de ses intentions.

« Vous comprenez, cher prince, que tout cela me met dans l'embarras puisque, quoi qu'on fasse, une grande responsabilité m'incombe. Il serait très imprudent d'avoir en lui une confiance absolue. Si nous voulons lui ôter tout moyen de fuite, nous devons l'enfermer, mais ce serait, selon moi, aussi injuste que maladroit. Une telle mesure, dont la nouvelle se répandrait bientôt dans tout le Daghestan, nuirait beaucoup à notre réputation là-bas auprès de tous ceux – et ils sont nombreux – qui sont prêts à marcher plus

ou moins ouvertement contre Schamyl et qui s'inquiètent beaucoup du sort que nous ferons subir au courageux et habile iman forcé de se rendre à notre merci.

« Si nous agissons avec Hadji Mourad comme nous le faisons avec les prisonniers, nous n'en retirerons aucun avantage. C'est pourquoi je pense que je ne pouvais agir autrement que je ne l'ai fait. Je sais cependant qu'on pourrait m'accuser de faute grave si Hadji Mourad s'enfuyait à nouveau. Pour des affaires aussi embrouillées, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre une ligne directrice vraiment sûre quand on doit en assumer la responsabilité. Mais une fois que la route paraît droite, il faut la poursuivre, advienne que pourra.

« Je vous prie, cher prince, de soumettre tout cela à la considération de Sa Majesté l'Empereur et je serais heureux si Notre Auguste Souverain daignait approuver mes actes. Tout ce que j'ai écrit plus haut, je l'ai écrit également aux généraux Zavadovski et Kozlovski, en vue de relations directes entre Kozlovski et Hadji Mourad ; je l'ai prévenu que, sans l'approbation de Kozlovski, il ne pourrait rien entreprendre ni aller nulle part. Je lui ai expliqué que pour nous ce serait encore mieux s'il paraissait escorté de notre convoi, autrement Schamyl pourrait répandre le bruit que nous le tenons en captivité ; mais je lui ai fait promettre de ne jamais aller à Vozdvijenskaia, car mon fils, à qui il s'est rendu en premier et qu'il considère comme son ami, n'est pas le commandant de cette place et cela pourrait faire naître des malentendus. D'ailleurs Vozdvijenskaia est trop proche de cette population nombreuse hostile aux Russes ; Groznaia au contraire présente toutes les qualités requises pour les relations qu'il souhaite entretenir avec ses émissaires. En outre, vingt cosaques spécialement choisis, sur sa propre demande, ne le quitteront pas une minute. Je l'ai aussi confié au lieutenant Loris Melikoff, un officier digne et intelligent, qui parle le tatar et connaît fort bien Hadji Mourad, qui, paraît-il, lui fait une confiance absolue.

« Durant les dix jours que Hadji Mourad a passés ici, il a vécu dans la même maison que le lieutenant-colonel prince Tarkanoff, chef du district de Chouminsk, qui se trouve ici pour affaires de service. C'est un homme vraiment digne, en qui j'ai grande confiance. Lui aussi a su gagner la confiance de Hadji Mourad, et c'est uniquement par son intermédiaire, puisqu'il parle admirablement le tatar, que nous avons causé des affaires les plus

délicates et les plus secrètes. J'ai interrogé Tarkanoff sur Hadji Mourad et nous sommes convenus qu'il fallait ou agir comme je l'ai fait, ou emprisonner Hadji Mourad et le surveiller très sévèrement car plus on le traiterait mal, plus il serait difficile à garder ; on pouvait encore l'expulser définitivement du pays. Mais ces deux dernières mesures non seulement détruiraient tout l'avantage que nous tirons de la querelle entre Hadji Mourad et Schamyl, mais arrêteraient aussi toute révolte des montagnards contre le pouvoir de Schamyl.

« Le prince Tarkanoff m'a affirmé être convaincu de la sincérité de Hadji Mourad ; il m'a également déclaré que celui-ci était certain que Schamyl ne lui pardonnerait jamais et qu'il donnerait l'ordre de l'exécuter, malgré sa promesse. La seule chose qui pourrait inquiéter Tarkanoff est l'attachement de Hadji Mourad à sa religion et il ne cache pas que Schamyl n'hésiterait pas à s'en servir pour faire pression sur le Tatar. Mais comme je l'ai déjà dit plus haut, jamais Schamyl ne parviendra à convaincre Hadji Mourad de sa bonne foi, ni maintenant ni après son retour…

« Voilà, cher prince, tout ce que je voulais vous dire concernant cet épisode des affaires du Caucase. »

XV

Ce rapport fut expédié de Tiflis le 24 décembre et c'est la veille de la nouvelle année 1852, que le courrier, après avoir éreinté une dizaine de chevaux et battu jusqu'au sang une dizaine de postillons, vint le remettre au prince Tchernecheff, alors ministre de la Guerre ; le 1er janvier 1852, Tchernecheff joignit le rapport de Vorontzoff aux autres affaires qu'il devait présenter à l'empereur Nicolas.

Tchernecheff n'aimait pas Vorontzoff. Tout d'abord parce que celui-ci jouissait de l'estime générale grâce à son immense fortune, mais aussi parce qu'il était véritablement un grand seigneur, tandis que Tchernecheff demeurait, malgré tout, un parvenu. Mais surtout l'empereur parlait toujours de Vorontzoff avec une bienveillance particulière. Aussi Tchernecheff ne ratait-il aucune occasion de lui nuire.

Dans un rapport précédent sur les affaires du Caucase, il avait déjà réussi à provoquer le mécontentement de Nicolas contre Vorontzoff car, à cause de la négligence des officiers, les montagnards avaient détruit presque entièrement un petit détachement du Caucase. Aujourd'hui, Tchernecheff avait l'intention de présenter sous un jour désavantageux les mesures prises par Vorontzoff à l'égard de Hadji Mourad. Il voulait suggérer à l'empereur que Vorontzoff protégeait les indigènes, qu'il avait même une certaine faiblesse pour eux, toujours au détriment des Russes, comme c'était le cas avec Hadji Mourad. Tchernecheff se proposait de laisser entendre à l'empereur qu'en gardant Hadji Mourad au Caucase, Vorontzoff avait agi imprudemment : selon toutes probabilités, Hadji Mourad ne s'était rallié que pour étudier leurs moyens de défense, et en conséquence il valait mieux l'expédier dans le centre de la Russie, et se servir de lui seulement quand sa famille ne se trouverait plus dans les montagnes et qu'on pourrait alors avoir confiance en son dévouement.

Mais rien ne se déroula selon les plans de Tchernecheff ; ce matin du 1er janvier, Nicolas était particulièrement de mauvaise humeur et il aurait refusé toute proposition, quelle qu'elle fut,

uniquement par esprit de contradiction.

L'empereur était d'autant moins prêt à écouter Tchernecheff, qu'il ne le tolérait à son service seulement parce que celui-ci était irremplaçable ; mais il savait fort bien de quelles manœuvres Tchernecheff avait usé lors du procès des Décembristes pour perdre Zakar Tchernecheff et accaparer sa fortune. Il le tenait donc pour une franche canaille. Ainsi, grâce à la mauvaise humeur de Nicolas, Hadji Mourad demeura au Caucase et son sort ne fut pas modifié comme il l'eût été, probablement, si Tchernecheff avait fait son rapport un autre jour.

Il était neuf heures et demie quand, dans la brume d'une gelée de vingt degrés au-dessous de zéro, arriva devant le perron du palais d'Hiver le gros cocher barbu de Tchernecheff, en bonnet de velours azur pointu, dans un petit traîneau pareil à celui dans lequel se promenait l'empereur Nicolas. Le cocher salua amicalement son ami, le cocher du prince Dolgorouki qui, après avoir déposé son maître, attendait depuis longtemps déjà devant le perron du palais, retenant les rênes sous son gros derrière ouaté, pour pouvoir frotter ses mains gelées.

Tchernecheff portait une cape à col de zibeline argentée très épaisse et un tricorne à plumes de coq, incliné selon la mode du moment. Rejetant le tablier en peau d'ours, il sortit avec précaution ses pieds glacés du traîneau. Sans galoches (il était fier de n'en pas connaître l'usage), en se redressant et en faisant sonner ses éperons, il franchit, foulant le tapis, la porte du vestibule ouverte respectueusement devant lui par le portier.

Dans le vestibule, Tchernecheff jeta son manteau dans les bras d'un vieux valet de chambre, s'approcha d'un miroir, souleva avec précaution son tricorne au-dessus de sa perruque frisée et, après avoir contemplé son reflet, il prit soin d'arranger comme à son habitude les mèches de ses tempes et son toupet, puis de rajuster sa croix, ses aiguillettes et ses grandes épaulettes chiffrées. Cela fait, il s'avança vers l'escalier d'un pas mal assuré sur ses vieilles jambes qui obéissaient mal, et commença à gravir les marches, heureusement point trop hautes, recouvertes d'un tapis. Enfin, passant devant les valets de chambre en uniforme de parade, rangés de chaque côté de la porte, le saluant avec obséquiosité, Tchernecheff entra dans le salon de réception.

L'officier de service, récemment nommé aide de camp de l'empereur, brillait de tout son uniforme neuf, de ses épaulettes, de ses aiguillettes ; son visage rouge, encore jeune, orné d'une

petite moustache noire et de favoris, était encadré par les cheveux de ses tempes, ramenés vers les yeux, comme les portait l'empereur Nicolas. Il salua respectueusement Tchernecheff.

Le prince Basile Dolgorouki, adjoint du ministre de la Guerre, l'air ennuyé et stupide, portant les mêmes favoris, la même moustache et des mèches identiques sur les tempes, à la Nicolas, le salua.

« L'empereur ? demanda Tchernecheff à l'aide de camp en lui indiquant du regard la porte du cabinet de travail.

– Sa Majesté vient de rentrer », répondit l'aide de camp, attentif au son de sa propre voix qui lui procurait un plaisir visible. Il se déplaçait si doucement qu'un verre plein d'eau placé sur sa tête n'eût pas bougé. Il s'approcha de la porte qui s'ouvrit sans bruit et, le respect pour le lieu dans lequel il pénétrait émanant de toute sa personne, disparut derrière la porte.

Pendant ce temps, Dolgorouki avait ouvert sa serviette pour vérifier les papiers qui s'y trouvaient. Tchernecheff, les sourcils froncés, se mit à marcher pour se détendre les jambes en se remémorant tout ce qu'il avait à exposer à l'empereur. Il se trouvait près de la porte du cabinet quand elle s'ouvrit de nouveau sur l'aide de camp, encore plus rayonnant et gonflé de respect qu'auparavant. D'un geste il invita le ministre et son adjoint à passer chez l'empereur.

Le palais d'Hiver, qu'un incendie avait ravagé, était déjà reconstruit depuis longtemps et Nicolas y occupait l'étage supérieur. Le cabinet de travail où il recevait les rapports de ses ministres et des hauts fonctionnaires était une pièce très haute de plafond dotée de quatre grandes fenêtres. Un portrait de l'empereur Alexandre Ier trônait sur le mur principal. Deux bureaux étaient placés entre les deux fenêtres, quelques sièges s'alignaient près des murs. Le centre de la pièce était occupé par une immense table de travail, devant laquelle se trouvaient le fauteuil de Nicolas et des sièges pour les visiteurs.

Nicolas, en tunique noire sans épaulettes, était assis à cette table. Rejetant en arrière son long torse étroitement serré au niveau du ventre, il demeura immobile en fixant son regard sans vie sur les arrivants. Son visage pâle et allongé, dont l'énorme front fuyant ressortait entre ses tempes bien peignées, unies avec art à la perruque qui couvrait sa calvitie, était aujourd'hui particulièrement froid et rigide. Ses yeux, habituellement ternes,

étaient plus mornes encore qu'à l'ordinaire. Ses lèvres pincées au-dessous de moustaches relevées, ses joues grasses, fraîchement rasées, soutenues par un col très haut, ses favoris enroulés en crans réguliers comme autant de petites saucisses, son menton également soutenu par le col, tout concourait à donner à son visage une expression de mécontentement voire de colère.

Cette humeur était due à la fatigue ; et la cause de cette fatigue était le bal masqué de la veille où, comme à son habitude, il s'était promené, coiffé de son casque de chevalier-garde surmonté d'un oiseau, parmi le public qui se pressait pour le voir avant de s'écarter timidement à l'approche de son imposante personne pleine d'assurance. Il y avait de nouveau rencontré cette femme masquée qui, au bal précédent, avait disparu après avoir réveillé, par la blancheur de son teint, son beau corps et sa voix tendre, sa sensualité sénile. Elle lui avait promis de revenir. Hier, de nouveau, elle s'était approchée de lui et, cette fois-ci, il ne l'avait plus lâchée. Il l'avait menée dans une loge spécialement aménagée pour un tête-à-tête avec une dame. Arrivé sans mot dire devant la porte de la loge, Nicolas avait regardé autour de lui, cherchant des yeux le valet ; mais il n'était pas là. Nicolas, fronçant les sourcils, avait fini par pousser lui-même la porte pour s'effacer devant sa dame.

« Il y a quelqu'un ! » s'était-elle écrié en s'arrêtant brusquement. La loge, en effet, était occupée. Sur le divan recouvert de velours, très près l'un de l'autre, se tenaient assis un officier de uhlans et une jeune et jolie personne blonde, aux cheveux bouclés, en domino, le masque ôté.

En apercevant l'empereur dressé de toute sa taille et furibond, la femme blonde avait précipitamment remis son masque tandis que l'officier, pétrifié d'horreur, sans même se lever du divan, avait fixé Nicolas d'un air hébété.

Quelque habitué que fût Nicolas à l'effroi qu'il provoquait chez les autres, cela lui était toujours agréable, mais, parfois, il aimait à frapper les gens que terrifiait sa personne par le contraste d'une bienveillante parole. Et c'était précisément ce qu'il avait fait alors.

« Eh bien, mon cher, tu es plus jeune que moi, dit-il à l'officier que l'effroi paralysait ; tu peux me céder la place. »

L'officier avait bondi sur ses pieds, pâlissant et rougissant tour à tour et, l'échine basse, sans proférer le moindre mot, était sorti de la loge, emboîtant le pas à sa compagne, laissant Nicolas seul

avec sa dame.

Celle-ci était une jolie jeune femme âgée de vingt ans, encore pure, fille d'une gouvernante suédoise. Elle avait raconté à Nicolas qu'encore enfant, elle était tombée amoureuse de lui en voyant ses portraits, qu'elle était devenue folle de lui et avait décidé, coûte que coûte, d'attirer son attention. Elle avait atteint son but et maintenant, avait-elle affirmé, elle n'avait plus besoin de rien. Nicolas avait alors emmené la jeune fille au lieu habituel de ses rendez-vous galants où il passa avec elle plus d'une heure.

Mais cette même nuit, quand, de retour dans sa chambre, il se coucha sur son lit étroit et dur – inconfort dont il tirait une certaine fierté – en se couvrant de son manteau qu'il trouvait aussi remarquable que le chapeau de Napoléon, il avait mis bien longtemps à s'endormir. Il se rappelait tantôt l'expression effrayée et enthousiaste du visage blanc de la jeune fille, tantôt les fortes et grasses épaules de sa maîtresse attitrée, Madame Nelidoff, et comparait les deux femmes. Le caractère ignominieux de la débauche d'un homme marié ne l'effleurait même pas, et il aurait été fort étonné si quelqu'un l'en avait blâmé. Cependant, bien que convaincu d'agir convenablement, il ressentait comme un pincement désagréable, une sorte de remords et, pour étouffer ce sentiment, il s'était mis à songer au grand homme qu'il était, pensée qui le calmait toujours.

Bien qu'il se fût endormi tard, il se leva dès sept heures du matin. Après avoir fait sa toilette habituelle et frictionné son grand et gros corps avec de la glace, il récita les prières habituelles qu'il répétait depuis l'enfance : l'Ave, le Credo, le Pater Noster, sans attribuer aucun sens aux paroles prononcées, et sortit par le petit perron sur le quai, en manteau et casquette.

Au milieu du quai, il rencontra un élève de l'École de droit, tout aussi grand que lui, en uniforme et chapeau. Découvrant l'uniforme de cette école qu'il n'aimait pas à cause de son esprit libéral, Nicolas Pavlovitch fronça les sourcils, mais la grande taille, la tenue soignée de l'élève et le salut militaire qu'il lui adressa d'emblée, le coude tourné en avant, adoucirent son mécontentement.

« Ton nom ? demanda-t-il.

– Polosatoff, Votre Majesté.

– Tu es un brave. »

L'élève était resté droit, immobile, la main au chapeau.

« Veux-tu t'engager ?

– Non, Votre Majesté.

– Imbécile ! »

Et Nicolas s'éloigna de lui et prononça à voix haute les premiers mots qui lui passèrent par la tête.

« Kopervein, Kopervein », répéta-t-il à plusieurs reprises ; c'était le nom de la jeune fille de la veille. « Mauvais, mauvais. » Il ne pensait pas à ce qu'il disait, mais il étouffait son malaise moral en s'écoutant parler. « Oui, qu'adviendrait-il de la Russie sans moi ? » dit-il encore, sentant revenir un sentiment de mécontentement. « Oui, qu'adviendrait-il sans moi, non seulement de la Russie, mais aussi de toute l'Europe ? » Il songea à son beau-frère, le roi de Prusse, à sa faiblesse et sa sottise, et hocha la tête.

En rentrant au palais, il aperçut le landau d'Hélène Pavlovna qui, accompagnée d'un valet habillé de rouge, se dirigeait vers le perron Saltikovski. Hélène Pavlovna incarnait pour lui le type même de ces personnes stupides qui non seulement se mêlent de discuter de sciences et de poésie, mais se targuent en outre de tout connaître de la façon de diriger les hommes, s'imaginant pouvoir se diriger elles-mêmes, mieux que lui, Nicolas, ne le faisait pour elles. Il savait qu'il avait beau les écraser, ces personnes réapparaissaient toujours. Il se souvint de son frère, Michel Pavlovitch, récemment décédé, et un sentiment de dépit et de tristesse l'envahit. Il fronça subitement les sourcils et, l'air sombre, se mit de nouveau à marmotter les premiers mots qui lui venaient aux lèvres. Il ne cessa de marmonner de la sorte qu'une fois rentré au palais.

Dans sa chambre, il lissa devant la glace ses favoris, les cheveux de ses tempes, la perruque posée sur son crâne et redressa ses moustaches. Il passa ensuite dans le cabinet où il recevait les rapports.

Il donna d'abord audience à Tchernecheff. En découvrant l'expression du visage, et surtout des yeux de Nicolas, Tchernecheff comprit qu'il était particulièrement de mauvaise humeur aujourd'hui et, ayant eu vent de l'aventure de la veille, il en devina la raison. Nicolas salua froidement Tchernecheff, l'invita à s'asseoir et posa sur lui son regard vide.

La première affaire du rapport de Tchernecheff concernait un vol commis par des intendants militaires ; venait ensuite la question du déplacement des troupes à la frontière prussienne,

puis celle de la fixation des récompenses à décerner à l'occasion de la nouvelle année à quelques personnes oubliées dans la première liste. Suivait le rapport de Vorontzoff sur le ralliement de Hadji Mourad, et enfin une affaire désagréable, relative à un étudiant de la faculté de médecine militaire qui avait attenté à la vie d'un professeur.

Nicolas, sans mot dire, les lèvres pincées, caressait des feuilles de papier de sa longue main blanche ornée d'une seule bague en or à l'annulaire, en écoutant le rapport de Tchernecheff sur le vol, et ne quittait pas des yeux le front et le toupet du ministre.

Nicolas était convaincu que tous cherchaient à le trahir. Il savait qu'il fallait punir sans délai les intendants militaires et il avait résolu de les faire tous incorporer dans des régiments comme simples soldats ; mais il n'ignorait pas que cela ne dissuaderait guère ceux qui seraient nommés à leur place de se comporter de façon identique. Le propre des fonctionnaires était de voler, et son devoir à lui consistait à les punir – bien que cela l'ennuyât profondément, il s'en acquittait consciencieusement.

« Évidemment, chez nous, en Russie, il n'existe qu'un seul homme honnête », déclara l'empereur.

Tchernecheff, comprenant aussitôt que ce seul honnête homme en Russie était Nicolas lui-même, acquiesça en souriant.

« Certainement, Votre Majesté !

– Laissons. Je mettrai la résolution après », dit Nicolas, s'emparant du document pour le placer à sa gauche sur la table.

Tchernecheff fit ensuite son rapport sur les récompenses puis sur le déplacement des troupes.

Nicolas prit la liste, biffa quelques noms, et ensuite, en quelques paroles brèves et résolues, donna l'ordre de faire avancer deux divisions sur la frontière prussienne. Nicolas ne pouvait pardonner au roi de Prusse la constitution accordée à ses sujets après 1848. C'est pourquoi, tout en assurant son beau-frère, dans ses lettres ou en paroles, de ses sentiments les plus amicaux, il jugeait nécessaire de placer des troupes sur la frontière prussienne. Ces troupes sauraient également être utiles en cas de soulèvement chez le peuple de Prusse (Nicolas voyait partout des préparatifs de révolte) ; il pourrait les faire avancer pour défendre le trône de son beau-frère, comme il l'avait fait pour défendre les Autrichiens contre les Hongrois. Cela permettait aussi à ses conseils de peser plus lourd auprès du roi de Prusse. « Oui,

qu'adviendrait-il maintenant de la Russie, si je n'étais pas là ! » songea-t-il de nouveau.

« Eh bien, la suite ? demanda-t-il.

– Le courrier du Caucase », annonça Tchernecheff, et il entreprit de résumer ce que lui avait écrit Vorontzoff sur le ralliement de Hadji Mourad.

« Bien ! C'est un bon commencement, déclara Nicolas.

– Évidemment le plan arrêté par Votre Majesté commence à porter ses fruits », dit Tchernecheff.

Nicolas aimait particulièrement que l'on louât ses capacités militaires : il en était fier, même si, au fond de lui-même, il reconnaissait qu'il ne les possédait pas. Il souhaitait maintenant entendre des louanges plus détaillées sur sa personne.

« Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

– Voici comment je vois les choses : si l'on avait suivi depuis longtemps le plan de Votre Majesté, c'est-à-dire avancer par étapes, même lentement, en abattant les forêts et en ravageant les champs, le Caucase serait conquis depuis longtemps. J'attribue le ralliement de Hadji Mourad à ce seul motif. Il a compris qu'ils ne pouvaient plus tenir.

– C'est vrai », acquiesça Nicolas.

Le plan d'une progression lente à travers le pays ennemi, grâce à la coupe des forêts et à la destruction des vivres, appartenait en réalité à Ermoloff et à Veliaminoff. Le plan de Nicolas consistait en une tactique complètement opposée : selon lui, il fallait envahir par surprise la résidence de Schamyl et détruire ce repaire de brigands. Ce plan avait été suivi en 1845 lors de l'expédition à Darguinsk et avait coûté beaucoup de vies humaines. Quoi qu'il en soit, Nicolas s'attribuait désormais le plan d'Ermoloff et Veliaminoff, et il en était fier, oubliant que c'était précisément lui qui, au contraire, avait favorisé les opérations militaires entreprises en 1845.

La flatterie permanente, grossière et mensongère des hommes qui l'entouraient l'avait mené si loin qu'il ne voyait déjà plus ses propres contradictions ; ses propos et ses actes lui semblaient toujours concorder avec la réalité, la logique ou même le simple bon sens, et il était intimement convaincu que toutes les mesures qu'il prenait, quelque stupides, injustes ou inconséquentes qu'elles fussent, devenaient sensées, justes et pertinentes, pour la simple et

unique raison qu'il en était l'auteur.

Après le rapport sur le Caucase, Tchernecheff en vint à l'affaire de l'étudiant de l'Académie de médecine militaire.

Cette affaire se présentait ainsi : un jeune homme recalé à deux reprises déjà à un examen, le passa pour la troisième fois, et fut de nouveau refusé par l'examinateur. L'étudiant, qui était malade nerveusement, y vit une injustice ; il s'empara alors d'un canif qui se trouvait sur la table et dans une sorte d'accès de folie, il se jeta sur le professeur à qui il infligea quelques blessures sans aucune gravité.

« Quel est son nom ? demanda Nicolas.

– Brjezovski.

– Un Polonais ?

– D'origine polonaise et catholique », répondit Tchernecheff.

Nicolas fronça les sourcils. Il avait fait beaucoup de mal aux Polonais. Pour se justifier, il cherchait à se convaincre qu'ils étaient tous des crapules. Et de ce fait, il les haïssait en proportion du mal qu'il leur infligeait.

« Attends un peu », dit Nicolas, et il ferma les yeux en baissant la tête.

Tchernecheff, qui avait déjà assisté à cette scène plus d'une fois, savait que lorsque Nicolas devait résoudre une question importante, il lui suffisait de se concentrer un instant ; l'inspiration descendait alors sur lui et la solution la plus sûre se présentait d'elle-même, comme dictée par quelque voix intérieure.

Nicolas se demandait comment satisfaire au mieux cette animosité contre les Polonais qu'avait réveillée en lui l'histoire de l'étudiant. La voix intérieure lui souffla alors une décision. Il prit le rapport et, dans la marge, inscrivit de sa large écriture la chose suivante : « Il mérite la peine de mort. Mais, grâce à Dieu, nous n'avons pas la peine de mort. Et ce n'est pas moi qui l'établirai. Le faire passer douze fois devant une rangée de mille soldats. Nicolas. » Il signa de son paraphe énorme et artificiel.

Nicolas n'ignorait pas que douze mille coups de bâton c'était non seulement la mort assurée, mais surtout une mort des plus terribles ; c'était une cruauté tout à fait inutile puisque cinq mille coups suffisaient à tuer l'homme le plus vigoureux. Mais il lui était tout aussi agréable de se montrer impitoyable et cruel, que d'affirmer que la peine de mort n'existait pas en Russie. Quand il

eut achevé d'écrire sa résolution sur l'affaire de l'étudiant, il remit le document à Tchernecheff.

« Voilà, dit-il, lis-le. »

Tchernecheff lut et inclina la tête en signe d'admiration respectueuse pour la sagesse de cette décision.

« Oui, et il faut aussi que tous les étudiants se rendent sur la place et assistent au châtiment, ajouta Nicolas. Cela leur sera utile – et j'extirperai cet esprit révolutionnaire. Je l'arracherai à la racine, songea-t-il.

– À vos ordres », dit Tchernecheff, avant d'en revenir, après un court silence, et en réajustant son toupet, sur les affaires du Caucase. « Alors qu'ordonnez-vous d'écrire à Mikhaïl Sémionovitch ?

– Il faut s'en tenir à la destruction des demeures et des vivres dans la Tchetchnia, et les harceler par des incursions, dit Nicolas.

– Et au sujet de Hadji Mourad, qu'ordonnez-vous ? demanda Tchernecheff.

– Mais Vorontzoff écrit qu'il veut l'employer au Caucase.

– Ne serait-ce pas risqué ? hasarda Tchernecheff, en évitant le regard de Nicolas. J'ai peur que Mikhaïl Sémionovitch ne soit trop confiant.

– Et toi, qu'en penses-tu ? l'interrogea brutalement Nicolas, lequel n'était pas dupe des intentions de Tchernecheff qui tenait à présenter sous un jour défavorable les dispositions de Vorontzoff.

– Il serait plus sûr de l'expédier en Russie.

– Vraiment ! s'exclama Nicolas d'un ton moqueur. Moi je ne le pense pas et je suis d'accord avec Vorontzoff. Écris-lui dans ce sens.

– À vos ordres », dit Tchernecheff, puis il se leva et prit congé.

Dolgorouki qui, pendant tout le rapport, n'avait prononcé que quelques mots à propos du déplacement des troupes en réponse à des questions que lui avait posées Nicolas, sortit également.

C'est Bibikoff qui fut introduit après Tchernecheff. Gouverneur général des provinces de l'Ouest, il était venu prendre congé de l'empereur. Ce dernier approuva les mesures qu'il avait prises contre les paysans révoltés qui ne voulaient pas se soumettre à l'orthodoxie, et lui ordonna de traduire devant un conseil de guerre tous ceux qui désobéiraient – ce qui signifiait qu'il les

condamnait à la bastonnade entre deux rangs de soldats. Il donna encore l'ordre d'incorporer dans l'armée, comme simple soldat, le directeur d'un journal qui avait révélé que plusieurs milliers de paysans appartenant au Trésor avaient été enregistrés comme appartenant personnellement à l'empereur.

« J'ai fait cela parce que je le jugeais nécessaire, dit-il, et je ne permettrai pas que l'on discute mes actes. »

Bibikoff n'était pas dupe de la cruauté des mesures concernant les uniates, ni de l'injustice de ce transfert des paysans qui, d'hommes libres, devenaient ainsi paysans de la famille impériale, c'est-à-dire serfs de la famille. Mais il n'y avait rien à objecter. Montrer son désaccord avec l'ordre de Nicolas signifiait perdre cette situation brillante dont il jouissait aujourd'hui, acquise au terme de quarante années de labeur. Aussi inclina-t-il respectueusement sa tête aux cheveux noirs et grisonnants en signe d'obéissance, prêt à exécuter la volonté impériale, si cruelle, folle et malhonnête fût-elle.

Ayant donné congé à Bibikoff, Nicolas, avec la bonne conscience du devoir accompli, s'étira, regarda sa montre puis alla s'habiller pour la sortie. Il revêtit un uniforme à épaulettes, étincelant de décorations et de rubans.

Il se rendit ensuite dans le salon de réception où plus de cent personnes, les messieurs en uniforme, les dames en robe de gala, décolletées, tous rangés selon des places déterminées, attendaient sa venue avec inquiétude. Il s'avança, le regard terne, la poitrine bombée, le ventre saillant et, les sentant tous tremblants de servilité, leurs regards tournés vers lui, il prit un air encore plus solennel. Quand ses yeux rencontraient des visages connus, il se remémorait les noms, s'arrêtait, prononçait quelques mots soit en russe, soit en français, ou bien, posant sur ses interlocuteurs son regard méprisant, glacial et terne, il écoutait ce qu'on lui disait.

Après les félicitations, Nicolas se rendit à la chapelle. Dieu, par l'intermédiaire de ses serviteurs, le saluait et lui adressait des louanges, de même que les hommes ; et Nicolas recevait ces saluts et ces louanges comme une chose due, bien que cela l'ennuyât déjà. Mais il en devait être ainsi, car de lui seul dépendaient le bien-être et le bonheur de tout l'univers, et même si cela le fatiguait, il ne refusait pas au monde son aide bienveillante.

Quand, à la fin de l'office, un superbe diacre coiffé avec soin prononça le souhait de longue vie et que les chanteurs, de leurs

belles voix, reprirent ses paroles, Nicolas se retourna et aperçut Madame Nelidoff qui se trouvait près de la fenêtre. Il jeta un regard sur ses épaules et établit en sa faveur la comparaison avec la demoiselle de la veille.

Après la messe, il se rendit chez l'impératrice et demeura quelques minutes avec sa famille, à plaisanter avec ses enfants et sa femme. Ensuite, il traversa l'Ermitage pour aller chez le ministre de la Cour, Volkonski, à qui il ordonna, entre autres, de payer sur sa cassette privée une pension annuelle à la mère de la demoiselle d'hier. Enfin, il sortit faire sa promenade habituelle.

Le dîner avait lieu ce soir-là dans la salle de Pompéi. Outre les fils cadets de Nicolas et de Michel, y étaient conviés le baron Liven, le comte Rjevuski, Dolgorouki, l'ambassadeur de Prusse ainsi que l'aide de camp du roi de Prusse.

En attendant l'arrivée du couple impérial, l'ambassadeur de Prusse et le baron Liven engagèrent une conversation des plus intéressante à propos des nouvelles inquiétantes reçues de Pologne.

« Il nous faudrait cent mille hommes dans chacune de ces contrées de Russie que sont la Pologne et le Caucase », dit Liven.

L'ambassadeur prit un air étonné.

« Vous dites… la Pologne ? s'enquit-il.

– Parfaitement. Ah ! ce fut un coup de maître de la part de Metternich de nous l'avoir laissée sur les bras. »

À cet instant parut l'impératrice, tête inclinée, sourire figé, suivie de Nicolas.

Pendant le dîner, Nicolas évoqua le ralliement de Hadji Mourad et déclara que la guerre du Caucase serait bientôt terminée grâce aux ordres qu'il avait donnés d'exterminer les montagnards par la coupe des forêts et d'établir un système de fortifications.

L'ambassadeur échangea un rapide regard avec l'aide de camp prussien car, pas plus tard que ce matin, ils avaient critiqué les prétentions de fin stratège de l'empereur. Et Nicolas faisait une fois de plus étalage de ses plans histoire de prouver ses grandes capacités militaires.

Après le dîner, Nicolas assista au ballet où évoluaient, en maillots, une centaine de femmes. L'une d'elles lui plut particulièrement ; il fit appeler le maître du ballet – un Allemand –

le remercia et lui donna une bague ornée d'un diamant avec ordre de la remettre à la danseuse.

Le lendemain, lors de son entrevue avec Tchernecheff, Nicolas demanda que l'on confiât à Vorontzoff la tâche de harceler la Tchetchnia et de l'assiéger en priorité, vu que Hadji Mourad était désormais leur allié.

Tchernecheff écrivit en ce sens à Vorontzoff, et un autre courrier, cravachant à mort les chevaux et maltraitant les postillons, partit pour Tiflis.

XVI

En exécution de l'ordre de l'empereur Nicolas, dès janvier 1852, les hommes de Vorontzoff attaquèrent la Tchetchnia.

Le détachement envoyé en incursion était composé de quatre bataillons d'infanterie, de deux *sotnias* de Cosaques et de huit canons. Cette colonne marchait au milieu de la route, tandis que, de chaque côté, s'échelonnait une chaîne ininterrompue de chasseurs, en hautes bottes et pelisses courtes, coiffés d'un bonnet de fourrure, le fusil à l'épaule et les cartouches en bandoulière, tantôt descendant, tantôt montant les côtes.

Comme toujours lorsqu'il s'avançait en terrain ennemi, le détachement observait le plus grand silence. Seul résonnait de temps à autre le bronze des canons secoués par les ornières ; parfois, un cheval, qui ne pouvait comprendre l'ordre de marcher en silence, s'ébrouait ou hennissait ; un chef, mécontent de l'un de ses subordonnés, criait, d'une voix rauque mais retenue, que la chaîne des chasseurs était trop lâche, qu'elle marchait trop près ou trop loin de la colonne. Une fois seulement, il se produisit une certaine agitation, parce qu'une chèvre au ventre blanc et au dos gris, et un bouc de même couleur avec de petites cornes recourbées en arrière, bondirent près d'un buisson d'ajoncs qui se trouvait entre la chaîne et la colonne. Les beaux et craintifs animaux fuirent à toute vitesse, mais ils passèrent si près de la colonne qu'un certain nombre de soldats les poursuivirent parmi les cris et les rires pour essayer de les tuer à la baïonnette. Les chèvres réussirent à se frayer un chemin à travers les soldats et disparurent dans les montagnes, poursuivies par quelques cavaliers et par les chiens de la compagnie, s'égaillant comme des oiseaux. C'était l'hiver encore, mais le soleil commençait à monter assez haut, et à midi, quand le détachement, parti de bonne heure, eut parcouru quatre verstes, il était très chaud et ses rayons si vifs que l'acier des baïonnettes et le cuivre des canons étincelaient comme autant de petits soleils qui faisaient mal aux yeux. Les soldats venaient de traverser un ruisseau rapide et clair ; devant eux s'étendaient des champs labourés et des prairies et, dans le lointain, s'élevaient les mystérieuses montagnes noires couvertes de forêts. Au-delà de ces montagnes sombres, d'autres se

dessinaient encore, et plus loin, tout près de l'horizon, se dressait, toujours belle, toujours changeante, jouant avec la lumière comme un diamant, la montagne aux neiges éternelles.

La cinquième compagnie marchait derrière Boutler, un bel officier en tunique noire et bonnet de fourrure, le porte-épée en sautoir, qui, de la garde, était passé à l'armée du Caucase. Boutler éprouvait un sentiment excitant, mélange de joie de vivre face au danger de la mort, de désir d'action et de la conscience de participer à une chose importante, dirigée par une seule volonté. Il allait pour la deuxième fois au combat, et se disait que là, tout de suite peut-être, on allait commencer à tirer sur eux ; mais que lui ne baisserait pas la tête devant l'obus, ignorerait le sifflement des balles et, comme il l'avait déjà fait, redresserait la tête, un sourire dans les yeux, pour regarder ses camarades et les soldats, et leur parler de la voix la plus tranquille du monde de la pluie et du beau temps.

Le détachement quitta la grand-route et s'engagea dans un chemin peu fréquenté qui traversait des champs de maïs en se rapprochant de la forêt. Bientôt, dans un sifflement sinistre, sans qu'on ait vu d'où il venait, un obus vola et tomba en labourant le sol au milieu du train des équipages près de la route, dans le champ de maïs.

« Ça commence ! » lança gaiement Boutler en souriant au camarade qui marchait à côté de lui.

C'est alors qu'apparut en effet, sortant de la forêt, une foule dense de Tchetchenz à cheval, avec tous leurs fanions. Au milieu de cette armée se dressait un grand étendard vert, et le vieux caporal de la compagnie, dont la vue était perçante, confia à Boutler, qui était myope, qu'il s'agissait probablement de Schamyl lui-même. Une partie des Tchetchenz dévala la montagne, puis se profila sur la crête d'un ravin à droite et entreprit de le descendre. Un général de petite taille, en tunique noire et bonnet de fourrure, montant un grand amblier blanc, ordonna à Boutler de se porter à droite contre les cavaliers qui descendaient.

Boutler conduisit rapidement sa compagnie dans la direction indiquée mais, avant même d'avoir eu le temps d'arriver jusqu'au ravin, il entendit derrière lui, l'un après l'autre, dix coups de canon. Il se retourna : deux nuages de fumée blanche s'élevaient au-dessus de leurs deux canons, flottant le long du ravin. L'ennemi qui, évidemment, avait compté sans l'artillerie, battit en retraite. La compagnie de Boutler se mit alors à tirer sur les montagnards

et toute la vallée fut envahie par la fumée de la poudre. On n'apercevait plus les montagnards qui fuyaient qu'au-dessus du ravin : ils tiraient sur les cosaques qui les poursuivaient. Le détachement put progresser dans la montagne, et dans le creux de la seconde vallée, ils découvrirent un *aoul*.

La compagnie de Boutler, lancée aux trousses des cosaques, entra dans l'*aoul*. Il était absolument désert. On ordonna aux soldats d'incendier le blé, le foin et même les cabanes ; dans tout l'*aoul* se répandit une fumée âcre, dans laquelle on apercevait des soldats occupés à sortir des cabanes ce qu'ils y trouvaient, attrapant et tuant les poules que les montagnards n'avaient pas réussi à emporter. Les officiers s'installèrent un peu à l'écart de l'*aoul* pour déjeuner et boire du vin. Le caporal leur apporta sur une planche quelques rayons de miel.

On n'entendait pas du tout les Tchetchenz. Peu après midi, les officiers donnèrent l'ordre au détachement de se retirer. La compagnie se rangea en colonne derrière l'*aoul* et Boutler se trouva posté à l'arrière-garde. À peine les Russes s'étaient-ils mis en route que les Tchetchenz réapparurent et poursuivirent la compagnie en tirant des coups de feu.

Quand le détachement arriva en terrain découvert, les montagnards disparurent à nouveau. Boutler n'avait pas de blessés ; rasséréné, il se sentait d'humeur fort gaie. Après que le détachement eut passé à gué la rivière traversée le matin, les soldats se dispersèrent dans les champs de maïs et les prairies ; les chanteurs de chaque compagnie se regroupèrent et des chants retentirent bientôt : « Regardez, regardez, les chasseurs, les chasseurs ! » reprenaient en chœur les soldats, tandis que le cheval de Boutler marchait d'un pas allègre au rythme de la musique. Le chien de la compagnie, Tresorka, un chien poilu et gris, courait la queue relevée, avec l'air soucieux d'un chef, devant les soldats de Boutler. Quant à ce dernier, il sentait le courage, la sérénité et la joie envahir son âme. Pour lui, la guerre signifiait s'exposer volontairement au danger, à la menace de la mort ; il méritait par conséquent une récompense, en sus du respect de ses camarades et amis de Russie. Quelque étrange que cela puisse sembler, cette facette sombre de la guerre – la mort, les blessures des soldats, des officiers ou des montagnards –, ne se présentait pas vraiment à son imagination, même inconsciemment, et il préférait ne jamais regarder ni les tués ni les blessés, afin de ne conserver que l'image poétique qu'il s'était forgée de la guerre. Ce jour-là, les Russes

comptaient trois tués et douze blessés dans leurs rangs : Boutler passa sans s'arrêter devant les cadavres étendus sur le dos, et ne jeta qu'un bref coup d'œil sur une poitrine méconnaissable, des mains cireuses et une tache sombre, rougeâtre, à la tête. Quant aux montagnards, ce n'étaient pour lui que des cavaliers dont il fallait se défendre.

« Ah, voilà ce que c'est, mon cher, lui dit le major, profitant d'un silence entre deux chansons. Ce n'est pas comme chez vous, à Pétersbourg : Par le flanc droit ! Par le flanc gauche ! Ici, après les combats, on rentre à la maison, et notre Marie nous sert un gâteau ou de la bonne soupe. Ça, c'est une vie, n'est-ce pas ? Allons ! *Quand l'aube parut !* » commanda-t-il aux soldats. C'était sa chanson préférée.

Il n'y avait pas de vent. L'air était frais, pur et si transparent que la montagne de neige qui se trouvait à une centaine de verstes paraissait toute proche ; quand les chanteurs se taisaient, on n'entendait plus que le bruit régulier des pas des soldats et le cliquetis des armes, qui auparavant semblaient accompagner les chants. La chanson que chantait la cinquième compagnie, celle de Boutler, avait été composée par un junker à la gloire du régiment sur un motif de danse, et avait pour refrain : « C'est autre chose, c'est autre chose, les chasseurs, les chasseurs ! »

Boutler chevauchait au côté de son supérieur hiérarchique, le major Petroff, chez qui il demeurait. Il se réjouissait d'avoir pris la décision de quitter la garde pour aller au Caucase. La raison principale de ce choix était qu'il avait perdu aux cartes à Pétersbourg une somme telle qu'il ne lui restait plus rien. Il avait eu peur de n'avoir plus la force de résister à la tentation du jeu en restant à la garde, en n'ayant pourtant plus rien à perdre. Maintenant tout cela était terminé : il y avait une autre vie, une vie belle et courageuse. Il avait maintenant complètement oublié sa ruine et ses dettes impayées ; le Caucase, la guerre, les soldats, les officiers, le major Petroff – un ivrogne, mais plein de bravoure et de courage –, tout cela lui plaisait tellement que, parfois, il avait peine à croire que c'était bien vrai, qu'il ne se trouvait plus à Pétersbourg, dans cette salle enfumée où il pontait, plein de haine pour le croupier, sentant une douleur qui lui meurtrissait la tête, mais qu'il était ici, dans ce pays merveilleux, parmi ces braves Caucasiens.

Le major avait pour compagne la fille d'un infirmier, qu'on appela d'abord tout simplement Marie, et ensuite Marie

Dmitrievna. Marie Dmitrievna était une belle fille blonde, au visage couvert de taches de rousseur, âgée d'environ trente ans, et sans enfants. Quel qu'ait été son passé, elle était fidèle au major qu'elle soignait comme une nounou, attention indispensable, car souvent celui-ci s'enivrait jusqu'à perdre conscience.

De retour à la forteresse, tout se passa comme l'avait en effet prévu le major. Marie Dmitrievna lui servit, ainsi qu'à Boutler et à deux autres officiers du détachement, un bon dîner réconfortant. Le major but et mangea tellement qu'il ne pouvait plus parler et finit par se retirer dans sa chambre.

Boutler, épuisé lui aussi, mais fort content, ayant bu un peu trop de vin du pays, fit de même. À peine eut-il posé sa belle tête bouclée sur la paume de sa main après s'être déshabillé, qu'il s'endormit d'un sommeil profond, sans rêves ni réveils.

XVII

L'*aoul* détruit par l'incursion était ce même village où Hadji Mourad avait passé la nuit avant de se rallier aux Russes. Sado, son hôte, s'apprêtait à partir avec sa famille dans la montagne au moment où les Russes s'approchaient. Quand il retourna dans son *aoul,* il trouva sa cabane détruite : le toit enfoncé, la porte et les poteaux de la galerie brûlés et tout l'intérieur souillé. Et son fils, ce beau garçon aux yeux brillants qui regardait avec enthousiasme Hadji Mourad, venait d'être transporté, sans vie, à la mosquée, sur un cheval bai : il avait été transpercé d'un coup de baïonnette dans le dos. La femme à la mine accorte qui avait servi le repas lors de la visite de Hadji Mourad était maintenant vêtue d'une chemise déchirée sur la poitrine, qui découvrait ses seins vieillis et pendants. Les cheveux défaits, penchée sur le cadavre de son fils, se déchirant jusqu'au sang le visage, elle ne cessait de hurler sa douleur. Sado prit une pelle et une pioche pour aller avec ses parents creuser la tombe de son fils. Le vieux grand-père, assis près du mur de la cabane démolie, taillait une petite baguette en regardant stupidement devant lui. Il revenait de son rocher : les deux meules de foin qui se trouvaient là-bas avaient été incendiées. Les abricotiers, les cerisiers qu'il avait plantés et soignés, avaient été brisés et brûlés, ainsi que ses ruches. De tous côtés montaient les hurlements des femmes, les pleurs des jeunes enfants et les bêlements du bétail affamé que l'on ne pouvait plus nourrir. Les plus âgés des enfants ne jouaient pas, observant avec des yeux inquiets les grandes personnes. La fontaine avait été souillée, exprès bien évidemment, de sorte qu'on ne pouvait plus y puiser. De même, des ordures avaient été répandues dans la mosquée que le mullah et ses aides nettoyaient. Personne ne parlait de sa haine envers les Russes. Le sentiment qu'éprouvaient tous les Tchetchenz, des petits aux grands, était plus fort que la haine. Ce n'était pas de la haine. Il était impossible aux Tchetchenz de considérer ces chiens de Russes comme des êtres humains. C'était un sentiment infini de dégoût et d'horreur ; leur étonnement devant la cruauté stupide de ces créatures était tel, que le désir de les exterminer, comme on a le désir d'exterminer les rats, les araignées venimeuses ou les loups, les envahissait, en

un sentiment aussi naturel que l'instinct de conservation.

Les habitants de l'*aoul* se trouvaient maintenant face à un véritable dilemme : demeurer ici et reconstruire par des efforts inouïs tout ce qui avait coûté tant de travail et avait été détruit si facilement, si stupidement, et s'attendre à chaque moment à voir se répéter la même chose, ou bien se soumettre aux Russes, en dépit de la loi religieuse et du sentiment de dégoût et de mépris qu'ils leur inspiraient. Les vieillards se mirent à prier, puis décidèrent à l'unanimité d'envoyer des ambassadeurs à Schamyl pour lui demander aide et protection. Et, aussitôt, l'on se mit à reconstruire ce qui avait été détruit.

XVIII

Le lendemain de l'attaque, assez tard déjà dans la matinée, Boutler sortit de la maison par le perron de derrière. Il avait l'intention de se promener, histoire de s'aérer avant le thé du matin qu'il prenait ordinairement avec Petroff. Le soleil était déjà au-dessus des montagnes et faisait étinceler les cabanes blanches à droite de la rue. Comme toujours, la vue sur la gauche était fort agréable et reposante : des montagnes sombres couvertes de forêts qui se succédaient dans le lointain, et une chaîne de pics couverts de neige, qui ressemblaient à des nuages. Boutler contemplait ces montagnes, respirant à pleins poumons et se réjouissant d'être en bonne santé et de vivre dans un si beau pays. Il était heureux d'avoir si bien mené le combat la veille, en particulier pendant la retraite, quand l'affaire était devenue plus dangereuse. Il se réjouissait fort aussi de la manière dont, à leur retour, Marie, ou plutôt Marie Dmitrievna, la compagne de Petroff, les avait régalés, et de sa façon de se montrer simple et charmante envers tous, et surtout, lui semblait-il, tendre avec lui.

Marie Dmitrievna, avec sa natte épaisse, ses larges épaules, sa forte poitrine, et ce sourire qui éclairait son bon visage couvert de taches de rousseur, attirait malgré lui Boutler, jeune célibataire vigoureux ; il lui semblait même ne pas lui être indifférent. Mais il ne voulait pas agir de façon malhonnête vis-à-vis de son brave et naïf camarade, et se comportait avec Marie Dmitrievna de la façon la plus simple et la plus respectueuse. Un sentiment de satisfaction envahit Boutler, occupant toute sa personne. Mais le bruit de sabots sur la route poudreuse le tira de ses rêveries : « On dirait plusieurs cavaliers. » Il leva la tête et aperçut en effet, au bout de la rue, un groupe de cavaliers qui s'avançaient au pas. À la tête de deux dizaines de cosaques chevauchaient deux hommes, l'un en *tcherkeska* blanche, coiffé d'un haut bonnet à turban, l'autre portant l'uniforme d'officier de l'armée russe, brun, au nez aquilin, tout couvert d'argent, jusqu'à ses armes. Le cavalier au turban montait un superbe alezan, à la tête petite et aux très beaux yeux. L'officier chevauchait un grand et élégant cheval du Karabakh. Boutler, amateur de chevaux, apprécia tout de suite les qualités rares du premier cheval, et demeura où il était pour

savoir quels étaient ces hommes. L'officier vint s'adresser à lui.

« Est-ce la maison du chef ? » demanda-t-il en trahissant par son accent une origine étrangère.

Boutler répondit affirmativement. « Et qui est celui-ci ? ajouta-t-il en s'approchant de l'officier et lui désignant des yeux l'homme au turban.

– C'est Hadji Mourad. Il logera chez le chef », répondit-il.

Boutler avait entendu parler de Hadji Mourad et de son ralliement aux Russes, mais il ne s'attendait point à le voir ici, dans cette petite forteresse.

Hadji Mourad le regardait d'un air amical.

« Bonjour ! *Kotkildi !* lança Bouder, prononçant le salut tatar qu'il avait appris.

– *Saouboul ! »* répondit Hadji Mourad, en secouant la tête.

Il s'approcha de Bouder, lui tendit sa main qui tenait la cravache.

« Le chef ? demanda-t-il.

– Non. Le chef est là. Je vais le prévenir », dit Boutler en s'adressant à l'officier. Il gravit les marches du perron et poussa la porte. Mais la porte du *grand perron,* selon l'expression de Marie Dmitrievna, était fermée. Boutler frappa. Ne recevant pas de réponse, il fit le tour pour passer par l'autre entrée. Il appela son ordonnance mais de nouveau personne ne répondit. N'ayant rencontré âme qui vive, il finit par entrer dans la cuisine. Marie Dmitrievna, le visage en feu, un fichu sur la tête, les manches relevées au-dessus de ses bras pâles et potelés, coupait de la pâte, aussi blanche que ses bras, pour faire des petits pâtés.

« Où sont passées les ordonnances ? lui demanda Boutler.

– Elles sont allées se soûler, répondit Marie Dmitrievna. Mais que voulez-vous ?

– Il faut ouvrir la porte. Il y a devant la maison une bande de montagnards. Hadji Mourad est arrivé.

– Vous en inventez des histoires ! fit Marie Dmitrievna en souriant.

– Je ne plaisante pas. Il est devant votre porte.

– Comment ! Est-ce possible ? dit-elle.

– Mais pourquoi est-ce que je mentirais ? Allez voir vous-même ; il est près du perron.

– En voilà une histoire ! fit Marie Dmitrievna en déroulant ses manches et tâtant avec ses mains les épingles de sa lourde natte. Alors je cours réveiller Ivan Matveievitch !

– Non, j'irai moi-même. Et toi, Bondarenko, va ouvrir la porte, ordonna Boutler.

– Fort bien », approuva Marie Dmitrievna qui se remit à sa cuisine.

Apprenant que Hadji Mourad venait d'arriver, Ivan Matveievitch, qui avait déjà entendu parler de lui à Groznaia, ne s'en montra nullement étonné. Il se leva, roula une cigarette, l'alluma, et se mit à s'habiller en toussant bruyamment et en maugréant contre les chefs qui lui envoyaient ce diable.

Quand il fut habillé, il demanda à son ordonnance sa potion. L'ordonnance, sachant que c'était l'eau-de-vie qu'il appelait *potion,* s'exécuta.

« Il n'y a pas de pire saleté, grommela-t-il, après avoir bu un verre et mangé du pain noir. Voilà, mon cher, j'ai bu du vin et j'ai mal à la tête. Eh bien, allons-y, je suis prêt ! »

Il se rendit au salon où Boutler avait déjà fait entrer Hadji Mourad et l'officier qui l'accompagnait.

Ce dernier remit à Ivan Matveievitch l'ordre du commandant du flanc gauche de recevoir Hadji Mourad et de lui permettre de communiquer avec les montagnards par l'intermédiaire d'émissaires, mais de ne pas le laisser sortir de la forteresse autrement qu'accompagné de cosaques.

Quand il eut achevé la lecture du document, Ivan Matveievitch observa Hadji Mourad et se pénétra du sens de cet ordre. Après avoir ainsi porté plusieurs fois ses regards du papier sur Hadji Mourad, il arrêta enfin ses yeux sur celui-ci et déclara : « *Cakchi Iek Iakchi !* Qu'il s'installe ici ! Dis-lui que j'ai l'ordre de ne pas le laisser sortir et qu'un ordre est sacré. Eh bien, Boutler, qu'en penses-tu, où allons-nous le loger ? Dans la chancellerie ? »

Avant que Boutler ait eu le temps de répondre, Marie Dmitrievna, qui avait quitté la cuisine et se tenait dans l'embrasure de la porte, s'adressa à Ivan Matveievitch.

« Pourquoi donc ? Installez-le ici. Nous lui donnerons la chambre d'amis et le débarras ; au moins nous l'aurons à l'œil. »

Elle examina Hadji Mourad, mais quand leurs regards se rencontrèrent, elle détourna hâtivement les yeux.

« Ma foi, je pense que Marie Dmitrievna a raison, dit Boutler.

– Eh bien alors, va-t'en maintenant ! Les femmes n'ont rien à faire ici », lança Ivan Matveievitch en fronçant les sourcils.

Pendant toute cette conversation Hadji Mourad était demeuré assis, la main sur le manche de son poignard, souriant avec un imperceptible mépris. Il affirma qu'il lui était égal de vivre ici ou là, que la seule chose qui lui importait, en accord avec le sardar, était la possibilité de se mettre en rapport avec les montagnards, et qu'il désirait, en conséquence, qu'on les laissât entrer chez lui.

Ivan Matveievitch lui en donna l'assurance, puis demanda à Boutler de tenir compagnie à son hôte pendant qu'on lui servirait une collation et préparerait les chambres, car lui-même devait aller à la chancellerie remplir les papiers nécessaires et donner des ordres.

Ce premier contact préfigurait les relations de Hadji Mourad avec ses nouvelles connaissances de façon très nette. En voyant Ivan Matveievitch, Hadji Mourad avait aussitôt ressenti pour lui du dégoût et du mépris, et à partir de cet instant il le prit toujours de haut. Mais Marie Dmitrievna, qui lui préparait et lui apportait ses repas, lui plaisait particulièrement. Il appréciait en elle sa simplicité et surtout sa beauté étrangère, ainsi que le penchant inconscient qu'elle éprouvait pour lui. Il tâchait de ne pas la regarder, de ne pas lui parler, mais ses yeux se tournaient vers elle malgré lui, suivant le moindre de ses mouvements. Quant à Boutler, dès leur première rencontre, il se lia d'amitié avec lui. Il prenait grand plaisir à discuter longuement, l'interrogeant sur sa vie, lui racontant la sienne et lui communiquant les nouvelles que lui apportaient les émissaires sur la situation de sa famille ; il allait même jusqu'à lui demander des conseils.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Hadji Mourad était dans la forteresse depuis quatre jours ; les émissaires étaient déjà venus deux fois, et deux fois les informations qu'ils rapportèrent se révélèrent mauvaises.

XIX

Peu après le ralliement de Hadji Mourad aux Russes, sa famille fut amenée à l'*aoul* Dargo et tenue là-bas sous bonne garde, en attendant la décision de Schamyl. Les femmes, la vieille Patimate, les deux épouses de Hadji Mourad et leurs cinq enfants demeuraient dans la cabane du chef de troupe Ibrahim Rachid. Quant au fils de Hadji Mourad, Ioussouf, un jeune adolescent de dix-huit ans, il était emprisonné dans une sorte de fosse creusée dans le sol à plus d'une sagène de profondeur. Il se trouvait là en compagnie de sept criminels qui attendaient comme lui que l'on décidât de leur sort.

Aucune décision n'avait encore été prise parce que Schamyl était en campagne contre les Russes. Le 6 janvier 1852 il rentra chez lui, à Vedène, après une bataille contre les Russes où, d'après ceux-ci, il avait été écrasé et obligé de s'enfuir. Schamyl, au contraire, ainsi que tous ses *murides,* estimait avoir remporté la victoire et chassé les Russes. Dans cette bataille, Schamyl lui-même avait tiré, ce qui lui arrivait très rarement, et, brandissant son sabre, il avait voulu lancer son cheval sur les Russes, mais les *murides* qui l'accompagnaient l'avaient retenu. Deux d'entre eux avaient été tués à ses côtés.

Il était midi quand Schamyl, entouré d'un détachement de *murides* qui caracolaient autour de lui, tiraient des coups de fusil et de pistolet et criaient sans cesse : « *La Iliak ! Il Allah !* » s'approcha de sa demeure.

Toute la population du grand *aoul* Dargo se trouvait dans la rue ou sur les toits, attendant son souverain, tirant elle aussi en signe de triomphe des coups de fusil et de pistolet. Schamyl montait un cheval arabe blanc qui s'ébrouait gaiement à l'approche de la maison. Le harnachement du cheval était des plus simples, sans ornements d'or ni d'argent : un bridon en cuir rouge finement travaillé, avec une petite rainure au milieu, des étriers de métal, et une couverture rouge posée sous la selle. L'iman portait une pelisse recouverte de drap brun, garnie de fourrure noire au col et aux manches ; sa taille longue et fine était prise dans une courroie noire à laquelle pendait un poignard. Il portait

sur la tête un haut bonnet à fond plat orné d'un gland noir, entouré d'un turban blanc dont le bout retombait derrière son cou. Ses pieds étaient chaussés de sandales vertes et ses mollets enveloppés de guêtres noires bordées d'un simple ruban.

En général l'iman ne portait aucun objet brillant, sa haute personne droite, puissante, couverte d'habits sans ornements, entourée de *murides* dont les vêtements et les armes étaient ornés d'or et d'argent, suffisant à produire l'impression qu'il désirait produire et dont il connaissait l'influence sur le peuple. Son visage pâle encadré d'une barbe rousse bien taillée, où ses petits yeux clignaient constamment, était absolument immobile et semblait pétrifié. En traversant l'*aoul* il sentait, fixés sur lui, des milliers d'yeux, mais les siens ne regardaient personne.

Les femmes de Hadji Mourad, comme tous les habitants, sortirent sur le seuil de leur cabane pour assister à l'arrivée de l'iman. Seule la vieille Patimate, la mère de Hadji Mourad, ne voulut pas sortir. Elle demeura assise sur le sol de la cabane, ses cheveux blancs épars, entourant de ses longs bras ses genoux maigres. Clignant ses yeux noirs brûlants, elle regardait les braises dans l'âtre. Comme son fils, elle avait toujours haï Schamyl, et maintenant, moins encore qu'autrefois, elle ne voulait surtout pas le voir. Le fils de Hadji Mourad n'assista pas lui non plus à l'entrée triomphale de Schamyl. Il entendit seulement, du fond de son trou noir et puant, les coups de fusil et les chants, où il souffrait comme souffrent les jeunes gens pleins de vie privés de liberté dans un trou infect, avec pour seule compagnie des hommes sales et flétris, prisonniers qui, pour la plupart, se haïssaient les uns les autres. Maintenant il enviait passionnément les hommes qui jouissaient de l'air et de la lumière, caracolaient librement sur de beaux chevaux autour du souverain, tiraient des coups de fusil et chantaient « *La Iliak ! Il Allah !* »

Après avoir traversé l'*aoul,* Schamyl pénétra dans une grande cour qui menait à une autre, intérieure, dans laquelle se trouvait son harem. Deux *lezguines* armés vinrent à sa rencontre près de la porte ouverte de la première cour. Elle était pleine de gens. Il y avait là des hommes venus de loin pour affaires personnelles, des quémandeurs ainsi que des gens appelés par Schamyl lui-même pour être entendus et jugés.

Quand Schamyl parut, tous ceux qui se trouvaient là se levèrent et saluèrent respectueusement l'iman, en croisant les mains sur leurs poitrines. Quelques-uns se mirent à genoux et

gardèrent cette pose tandis qu'il traversait toute la première cour, de la porte extérieure à la porte intérieure. Schamyl reconnut parmi les personnes qui l'attendaient beaucoup d'individus qui lui étaient désagréables et nombre de quémandeurs ennuyeux qu'il fallait ménager ; mais malgré cela, il garda le même visage impassible en passant devant eux. Une fois parvenu dans la cour intérieure, il descendit de cheval, tout près de l'entrée, à gauche, devant le vestibule de sa demeure.

Les fatigues de la campagnes étaient moins physiques que morales ; Schamyl savait – même si, autour de lui, on parlait de sa campagne comme d'une victoire –, que c'était un échec car plusieurs *aouls* de Tchetchenz avaient été ruinés et incendiés, et ce peuple, changeant et léger, hésitait désormais sur l'attitude à adopter. Certains, surtout ceux dont les Russes s'étaient le plus rapprochés, étaient déjà prêts à passer de leur côté. Tout cela était grave et exigeait des mesures. Mais, pour le moment, Schamyl ne voulait penser à rien. Il ne désirait qu'une chose, le repos et le charme des caresses de l'une de ses compagnes, sa favorite, Aminete, une jeune femme de dix-huit ans, aux yeux noirs et aux jambes agiles.

Mais il n'était pourtant pas question de voir maintenant Aminete, qui se trouvait ici même, derrière la grille qui séparait, dans la cour intérieure, la demeure des femmes de celle des hommes – Schamyl était même convaincu qu'au moment où il descendait de son cheval, Aminete, avec d'autres femmes, regardait par une fente de la grille. Il ne pouvait aller chez elle, et encore moins s'allonger sur les coussins pour se reposer, car il fallait, avant tout, accomplir le rite exigé à midi, rite auquel il ne se sentait nullement disposé, mais qu'il ne pouvait négliger, vu sa situation de guide religieux du peuple. L'accomplissement de ces rites était pour lui aussi nécessaire que de s'alimenter chaque jour. Il fit donc l'ablution et la prière et, quand il eut terminé, il appela ceux qui l'attendaient.

Son beau-père et maître se présenta le premier. C'était un vieillard, haut de taille, aux cheveux et à la barbe blancs comme neige, au visage frais et rosé. Il se nommait Djemal Edip. Après avoir prié, il entreprit d'interroger Schamyl sur les événements de la campagne, puis lui raconta ce qui s'était passé dans les montagnes en son absence.

Parmi les événements de toutes sortes – meurtres par vengeance, vols de bétail, accusations d'inobservance des

prescriptions de Tarikat (défense de fumer, de boire de l'alcool) –, Djemal Edip raconta que Hadji Mourad avait envoyé des hommes pour conduire sa famille chez les Russes ; mais on les avait déjoués et la famille avait été transférée à Vedène, où elle se trouvait maintenant sous bonne garde, en attendant la décision de l'iman.

Dans la pièce voisine, celle des hôtes, des vieillards étaient rassemblés pour juger toutes ces affaires, et Djemal Edip conseilla à Schamyl de tout régler aujourd'hui même afin de les laisser repartir, car ils attendaient là depuis trois jours déjà.

Après avoir mangé les mets que lui apporta Zaïdete, une femme noire au visage désagréable et au nez pointu, qu'il n'aimait pas mais qui était sa première femme, Schamyl passa dans la chambre du Conseil. Les six hommes qui composaient son conseil, des vieillards à barbes blanches, grises ou rousses, en hauts bonnets avec ou sans turban, en *bechmets* et *tcherkeska* neufs, ceints de courroies dans lesquelles étaient passés des poignards, se levèrent à sa rencontre. Schamyl les dominait tous d'une tête. Comme lui, ils levèrent leurs mains, les paumes en dehors et, fermant les yeux, dirent une prière ; puis ils passèrent leurs mains sur leurs visages, les faisant glisser jusqu'à l'extrémité de la barbe où elles se rejoignaient. Cela fait, tous s'assirent, Schamyl au milieu, sur un coussin plus élevé, et la discussion des affaires commença.

Celles concernant les accusations de crimes étaient résolues d'après la Charia : deux hommes furent condamnés pour vol, à avoir les mains coupées ; un autre, pour meurtre, à avoir la tête tranchée ; trois furent acquittés. Ensuite on se mit à discuter les affaires militaires, principalement les mesures à prendre pour empêcher les Tchetchenz de se rallier aux Russes. Djemal Edip proposa de leur envoyer le message suivant : « Je vous souhaite la paix éternelle en Dieu tout-puissant ! J'ai entendu dire que les Russes vous flattaient et vous appelaient à la soumission. Ne les croyez pas, ne vous soumettez pas et attendez. Si vous n'en êtes pas récompensés dans cette vie, vous en recevrez la récompense dans la vie future. Rappelez-vous ce qui s'est passé auparavant, quand on vous a pris vos armes. Si Dieu, alors, en 1840, ne vous avait pas donné raison, vous seriez déjà soldats et vos femmes ne porteraient plus le pantalon, et seraient souillées. Jugez l'avenir d'après le passé. Mieux vaut mourir dans les combats contre les Russes que de vivre avec les infidèles. Attendez, et moi, je viendrai avec le Coran et l'épée chez vous pour vous conduire

contre les Russes. C'est pourquoi maintenant je vous ordonne sévèrement de ne pas suivre l'idée de vous soumettre aux Russes, serait-ce même en pensée. »

Schamyl approuva cette proclamation et, l'ayant signée, résolut de l'envoyer dans tous les *aouls.*

La discussion porta ensuite sur le cas de Hadji Mourad. Cette affaire avait beaucoup d'importance aux yeux de Schamyl, bien qu'il ne voulût pas l'avouer. Il n'ignorait pas que si Hadji Mourad, avec son habileté, son courage et sa bravoure, se fut trouvé à ses côtés, il ne lui serait pas arrivé ce qui venait de lui arriver en Tchetchnia. Il avait tout intérêt à se réconcilier avec Hadji Mourad pour profiter à nouveau de ses services. Mais si la chose étant impossible, on ne pouvait en aucun cas admettre qu'il apportât son aide aux Russes et il faudrait le faire tuer. On pouvait soit envoyer un homme à Tiflis qui l'exécuterait là-bas, soit le mander ici, et en finir avec lui. Pour le faire venir, on disposait d'un excellent moyen de pression : sa famille, et surtout son fils, que Hadji Mourad – Schamyl le savait – aimait passionnément. Il fallait donc agir par l'intermédiaire du fils.

Quand les conseillers abordèrent le sujet, Schamyl ferma les yeux et se tut. Ils savaient que, lorsqu'il fermait ainsi les yeux, leur iman écoutait la voix du Prophète, qui lui indiquait ce qu'il fallait faire. Au bout d'un silence solennel de cinq minutes, Schamyl rouvrit les yeux, cligna des paupières et dit : « Amenez-moi le fils de Hadji Mourad.

– Il est ici », répondit Djemal Edip.

Ioussouf, maigre et pâle, déguenillé et puant, mais toujours beau de corps et de visage, avec les mêmes yeux brûlants que sa grand-mère Patimate, se trouvait en effet déjà dans la cour extérieure, attendant qu'on l'appelât.

Ioussouf ne partageait pas les sentiments de son père envers Schamyl. Il ne connaissait pas tout le passé ou, du moins, il ne l'avait pas vécu, si bien qu'il ne comprenait pas pourquoi son père affichait une hostilité à ce point acharnée envers Schamyl. Lui ne désirait qu'une chose : continuer à mener cette vie facile et généreuse, qu'il menait à Khounzakh, étant fils de *naib ;* à ses yeux, il ne servait de rien d'être ainsi l'ennemi juré de Schamyl. Contrairement à son père, il l'admirait particulièrement, et avait pour lui ce culte enthousiaste si répandu dans les montagnes.

Ce fut donc avec un sentiment d'adoration craintive pour

l'iman qu'il entra dans la chambre. Il s'arrêta près de la porte et ses yeux rencontrèrent le regard obstiné des yeux clignotants de Schamyl ; il se tint immobile un instant, puis s'approcha de Schamyl dont il baisa la grande main blanche aux longs doigts. « Tu es le fils de Hadji Mourad ?

– Oui, iman.

– Tu sais ce qu'il a fait ?

– Je le sais, iman, et le regrette.

– Sais-tu écrire ?

– Je me préparais à être mullah.

– Alors, écris à ton père que s'il revient à moi, tout de suite, avant Baïram, je lui pardonnerai, et tout sera comme avant. Mais sinon, s'il choisit de rester chez les Russes, alors – Schamyl fronça sévèrement les sourcils – ta grand-mère, ta mère et toute ta famille seront envoyés en différents *aouls,* et toi, je te ferai couper la tête. »

Pas un seul muscle du visage de Ioussouf ne tressaillit. Il inclina la tête, en signe qu'il avait compris les paroles de Schamyl.

« Écris cela, et remets la lettre à mon envoyé. »

Schamyl se tut et observa longuement Ioussouf.

« Ajoute que j'ai eu pitié de toi, que finalement je ne te tuerai pas, mais que je te ferai crever les yeux, comme je le fais à tous les traîtres. Va. »

Ioussouf semblait calme en présence de Schamyl, mais quand on l'eut fait sortir de la pièce, il se jeta sur celui qui le conduisait, lui arracha son poignard et tenta de se tuer ; mais on parvint à lui saisir les mains, et les lui ayant attachées, on le ramena dans la prison.

Ce soir-là, quand la nuit fut tombée, une fois la prière dite, Schamyl, couvert d'une pelisse blanche, se rendit de l'autre côté de la grille dans cette partie de la cour où se trouvaient ses femmes et il se dirigea vers la chambre d'Aminete. Celle-ci ne s'y trouvait pas : elle était chez d'autres femmes. Schamyl, tâchant de faire le moins de bruit possible, se dissimula derrière la porte de la chambre pour l'attendre. Mais Aminete lui en voulait parce qu'il avait fait cadeau d'une étoffe de soie à Zaïdete et pas à elle. Elle le vit entrer et sortir de sa chambre, la chercher, et décida de ne pas retourner chez elle. Elle resta longtemps cachée près de la

porte de la chambre de Zaïdete en riant doucement, à observer sa silhouette blanche qui tantôt entrait, tantôt sortait de la chambre. L'ayant attendue en vain, Schamyl retourna chez lui pour la prière de minuit.

XX

Hadji Mourad vivait depuis une semaine dans la forteresse chez Ivan Matveievitch. Bien que Marie Dmitrievna eut souvent à se fâcher contre le velu Khanefi – Hadji Mourad n'avait amené avec lui que Khanefi et Eldar – et une fois dut même le chasser de la cuisine parce qu'il avait failli la tuer, elle nourrissait visiblement un sentiment particulier de respect et de sympathie pour Hadji Mourad. Désormais ce n'était plus elle qui lui servait ses repas ; elle avait laissé ce soin à Eldar, mais elle profitait de chaque occasion pour venir le voir et lui rendre service. Elle participait aussi vivement aux pourparlers engagés au sujet de sa famille. Elle savait combien il avait de femmes, connaissait le nombre de ses enfants et leur âge ; chaque fois que Hadji Mourad recevait la visite d'un émissaire, elle l'interrogeait autant que faire se pouvait sur le résultat des pourparlers.

Quant à Boutler, durant cette semaine, il s'était tout à fait lié d'amitié avec Hadji Mourad. Parfois ce dernier venait dans sa chambre, parfois c'était Boutler qui allait chez lui ; ils causaient ensemble par l'intermédiaire d'un interprète, ou s'entretenaient seuls, par signes ou par gestes, et surtout par des sourires.

Il était évident que Hadji Mourad appréciait Boutler. Cela se voyait d'ailleurs à la façon dont Eldar le traitait. Quand Boutler entrait dans la chambre de Hadji Mourad, Eldar venait à sa rencontre en souriant joyeusement de toutes ses dents brillantes et disposait hâtivement des coussins sur son siège, avant de le débarrasser de son épée, s'il en avait une.

Bouder avait fait aussi la connaissance du velu Khanefi, le frère de sang de Hadji Mourad, et s'était lié d'amitié avec lui. Khanefi connaissait beaucoup de chansons montagnardes et les chantait très bien. Hadji Mourad, pour faire plaisir à Boutler, ordonnait à Khanefi d'interpréter celles qui lui plaisaient. Khanefi avait une voix de ténor, très haute, et il chantait avec une netteté et une expression extraordinaires. Une des chansons qu'aimait particulièrement Hadji Mourad avait frappé Boutler par sa mélodie solennelle et triste. Il demanda à l'interprète de lui en traduire les paroles.

Le chant évoquait la vengeance du sang et les événements qui liaient Khanefi et Hadji Mourad : « La terre séchera sur ma tombe, et tu m'oublieras, ma mère ! Le cimetière se couvrira d'herbe, et l'herbe étouffera ta douleur, mon vieux père ! Les larmes sécheront dans les yeux de ma sœur. La douleur s'envolera de son cœur. Mais toi, mon frère aîné, tu ne m'oublieras pas, tant que tu n'auras pas vengé ma mort ! Tu ne m'oublieras pas non plus, mon second frère, tant que tu ne seras pas couché à mes côtés ! Tu es chaude, ô balle, et tu portes la mort. Mais n'étais-tu pas ma fidèle esclave ? Tu es noire, ô terre, tu me couvriras. Mais ne t'ai-je point foulée avec mon cheval ? Tu es froide, ô mort, mais je fus ton maître. C'est la terre qui prendra mon corps ; c'est le ciel qui prendra mon âme ! »

Hadji Mourad écoutait toujours cette chanson les yeux fermés et, quand elle s'achevait, après la longue note mourante de la fin, il disait toujours, en russe : « Bonne chanson, sage chanson. »

Depuis l'arrivée de Hadji Mourad et la naissance de son amitié avec lui et ses *murides,* la poésie de la vie particulière et énergique des montagnards enflammait Boutler. Il s'acheta un *bechmet,* une *tcherkeska,* des guêtres. Il avait l'impression d'être lui-même un montagnard et de vivre la même vie que ces hommes.

Le jour du départ de Hadji Mourad, Ivan Matveievitch réunit quelques officiers pour l'accompagner. Ils se trouvaient assis, les uns à la table où Marie Dmitrievna servait le thé, les autres à une table chargée d'eau-de-vie, de vin, de victuailles, quand Hadji Mourad, en costume de voyage, entra en boitant dans la chambre qu'il traversa à pas rapides et souples. Tous se levèrent, le saluèrent et lui serrèrent la main chacun à leur tour. Ivan Matveievitch l'invita à s'asseoir sur le divan, mais Hadji Mourad, après l'avoir remercié, s'installa sur une chaise près de la fenêtre.

Le silence qui s'était installé à son entrée ne paraissait point le troubler. Il examina attentivement tous les visages et posa un regard indifférent sur le samovar et les victuailles. Un officier au tempérament fort gai, Petrovski, qui rencontrait Hadji Mourad pour la première fois, lui demanda, par l'intermédiaire de l'interprète, si Tiflis lui avait plu.

« Ayah ! fit Hadji Mourad.

– Il dit que oui, traduisit l'interprète.

– Qu'est-ce qui lui a plu ? »

Hadji Mourad répondit que c'était surtout le théâtre. « Ah bon !

Et le bal chez le général commandant en chef, est-ce que cela lui a plu ? »

Hadji Mourad fronça les sourcils.

« Chaque peuple a ses coutumes. Chez nous les femmes ne s'habillent pas ainsi, dit-il en regardant Marie Dmitrievna.

– Qu'est-ce qui lui a déplu ?

– Nous avons un proverbe, reprit Hadji Mourad à l'adresse de l'interprète. Le chien nourrissait l'iman avec de la viande, et l'iman nourrissait le chien avec du foin. Tous les deux avaient faim. » Il sourit. « À chaque peuple correspond un mode de vie qui lui convient. »

Ensuite la conversation retomba. Les officiers se mirent à boire du thé et à manger. Hadji Mourad prit le verre de thé qu'on lui offrit et le posa devant lui.

« Voulez-vous de la crème ? du pain ? » demanda Marie Dmitrievna en lui avançant l'un et l'autre.

Hadji Mourad inclina la tête.

« Alors, adieu ! dit Boutler en lui touchant le genou. Quand nous reverrons-nous ?

– Adieu ! Adieu ! répéta Hadji Mourad en russe, le sourire aux lèvres. Ami, je suis ton fidèle ami. Mais il est temps de partir », ajouta-t-il en indiquant de la tête la direction qu'il devait prendre.

À la porte de la chambre parut Eldar portant un grand vêtement blanc sur son épaule et un sabre à la main. Hadji Mourad l'appela auprès de lui. Eldar s'approcha à grands pas et lui remit le manteau blanc et le sabre. Hadji Mourad se leva, prit le manteau et l'offrit à Marie Dmitrievna, en prononçant ces paroles que l'interprète traduisit : « Tu as trouvé ce manteau joli, prends-le.

– Mais, pourquoi ? demanda Marie Dmitrievna en rougissant.

– C'est ainsi, répondit Hadji Mourad.

– Eh bien, je vous remercie, dit Marie Dmitrievna en prenant le manteau. Que Dieu vous aide à sauver votre fils, ajouta-t-elle. Oulen Takyhi, dites-lui que je lui souhaite de sauver son fils. »

Hadji Mourad regarda Marie Dmitrievna et acquiesça de la tête. Ensuite, il saisit le sabre des mains d'Eldar et le remit à Ivan Matveievitch. Celui-ci prit le sabre et se tourna vers l'interprète : « Dis-lui qu'il prenne mon hongre bai. Je n'ai que cela pour le

remercier. »

Hadji Mourad agita la main devant son visage signifiant qu'il n'avait besoin de rien et ne l'accepterait pas. Puis, montrant d'un geste la montagne et son cœur, il sortit. Presque tous lui emboîtèrent le pas. Les officiers qui étaient restés dans la chambre tirèrent aussitôt le sabre du fourreau pour en examiner la lame et en conclurent que c'était un vrai Gourda.

Boutler accompagna Hadji Mourad sur le perron. Il se produisit alors un incident imprévisible qui aurait pu entraîner la mort de Hadji Mourad, si celui-ci n'avait été aussi adroit.

Les habitants d'un *aoul* koumitzk, Tal-Katchou, qui tenaient en grande estime Hadji Mourad et étaient déjà venus plusieurs fois à la forteresse dans le seul but d'apercevoir le célèbre *naïb,* avaient envoyé, trois jours avant le départ de Hadji Mourad, des ambassadeurs pour le prier de se rendre le vendredi dans leur mosquée. Mais les princes de Koumitzk, qui demeuraient à Tal-Katchou, haïssaient Hadji Mourad et voulaient se venger de lui par le sang. Ayant appris sa venue, ils déclarèrent au peuple qu'ils ne lui permettraient pas de pénétrer dans la mosquée. Le peuple se révolta et une bagarre éclata entre eux et les partisans des princes. Les autorités russes étouffèrent la querelle des montagnards et intimèrent à Hadji Mourad l'ordre de ne pas se rendre dans la mosquée. Hadji Mourad avait obéi ; l'affaire semblait terminée lorsque au moment même du départ de Hadji Mourad, comme il sortait sur le perron au bas duquel attendaient ses chevaux, le prince koumitzk, Arelan Khan, que connaissaient Boutler et Ivan Matveievitch, parut à cheval devant la maison.

Ayant aperçu Hadji Mourad, il tira de sa ceinture un pistolet et le mit en joue. Mais avant qu'il ait eu le temps de tirer, Hadji Mourad, malgré sa claudication, bondit du perron comme un chat et se jeta sur lui. Le coup de feu partit mais n'atteignit point Hadji Mourad, qui d'une main saisit la bride de son cheval et de l'autre arracha son poignard à son adversaire en criant quelque chose en tatar. Boutler et Eldar, dans un même élan, accoururent vers les ennemis et leur saisirent les bras. Ayant entendu des coups de feu, Ivan Matveievitch sortit.

« Qu'est-ce donc, Arelan ? Tu oses commettre une lâcheté pareille dans ma maison ? dit-il, comme on venait de lui apprendre ce qui s'était passé. Ce n'est pas bien, mon cher. Dans les champs, faites ce que vous voudrez, mais ici, chez moi, organiser une tuerie pareille, ça non ! »

Arelan Khan était un homme très petit, à la moustache noire ; tout pâle et tremblant, il descendit de cheval, regarda avec colère Hadji Mourad et suivit Ivan Matveievitch à l'intérieur. Hadji Mourad retourna près de ses chevaux en respirant profondément, le sourire aux lèvres.

« Pourquoi a-t-il voulu te tuer ? lui demanda Boutler par l'intermédiaire de l'interprète.

– Il dit que chez eux, telle est la loi, transmit l'interprète. Arelan doit se venger de lui pour le sang versé.

– Et s'il te rattrape en route ? » s'inquiéta Boutler.

Hadji Mourad sourit.

« Eh bien ! S'il me tue, c'est que telle est la volonté d'Allah ! Allons, adieu ! » fit-il de nouveau en russe. Il saisit la crinière de son cheval et, comme il embrassait du regard tous ceux qui l'accompagnaient, ses yeux rencontrèrent avec tendresse ceux de Marie Dmitrievna.

« Adieu. Merci, lui dit-il. Merci.

– Que Dieu vous aide à sauver votre famille », lui répéta-t-elle.

Il ne comprit pas les mots, mais il sentit sa sympathie pour lui et lui fit un signe de la tête. « N'oublie pas ton ami ! dit Boutler.

– Dis-lui que je suis un ami fidèle, que je ne l'oublierai jamais », déclara-t-il à l'interprète.

Et, malgré sa jambe boiteuse, il sauta rapidement et légèrement sur sa monture dès qu'il eut engagé son pied dans l'étrier. Il s'installa sur la haute selle, tâta d'un geste machinal son pistolet et arrangea son sabre. Puis, il s'éloigna de la demeure d'Ivan Matveievitch, de cette allure fière et particulière de montagnard à cheval. Khanefi et Eldar enfourchèrent eux aussi leurs montures et après avoir amicalement pris congé de leurs hôtes et des officiers, ils suivirent au trot leur chef.

Comme de juste, on se mit à parler de celui qui venait de partir.

« Quel brave gaillard ! Il s'est jeté comme un loup sur Arelan Khan. Vous avez vu comme son visage s'est alors transfiguré !

– Il nous trompera. Ce doit être une belle canaille ! lâcha Petrovski.

– Dieu fasse qu'il y ait beaucoup de pareilles canailles parmi les Russes, intervint tout à coup avec humeur Marie Dmitrievna. Il

a vécu chez nous une semaine et nous n'avons vu en lui que des qualités. Délicat, intelligent, juste.

– Mais d'où tenez-vous cela ?

– J'ai pu en juger.

– Elle est amoureuse de lui, dit Ivan Matveievitch qui arrivait tout juste. Ça c'est sûr.

– Amoureuse ! Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait ? Pourquoi dire du mal d'un brave homme ? Il est tatar, mais c'est tout de même un brave homme.

– C'est vrai, Marie Dmitrievna, dit Boutler. Bravo de l'avoir défendu ! »

XXI

La vie des habitants des forteresses d'avant-garde sur la ligne de la Tchetchnia suivait son cours. Il y avait eu depuis deux attaques ; des miliciens et des compagnies de soldats avaient marché contre les montagnards, mais la deuxième fois ceux-ci s'étaient enfuis sans qu'on ait pu les rejoindre et, arrivés à Vozdvijenskaia, ils avaient volé huit chevaux aux cosaques, après avoir tué l'homme qui les conduisait à l'abreuvoir. Depuis que l'*aoul* avait été ruiné, il n'y avait pas eu d'offensive, mais on s'attendait à une grande expédition en Tchetchnia, suite à la nomination comme nouveau chef du flanc gauche du prince Bariatinski.

Dès que celui-ci, ami du général gouverneur, ancien commandant du régiment de Kabardine, arriva à Groznaia, il réunit un détachement afin d'appliquer les mesures prescrites par l'empereur, et que Tchernecheff avait transmises à Vorontzoff.

Le détachement, réuni à Vozdvijenskaia, partit dans la direction de Verkourinsk, où les troupes coupaient du bois. Le jeune Vorontzoff avait là une magnifique tente de drap, et sa femme, Marie Vassilievna, venait souvent au camp pour y passer la nuit. Les relations de Marie Vassilievna avec Bariatinski n'étaient un secret pour personne ; mais les officiers qui n'étaient pas de leur entourage immédiat et les soldats, entre eux, la traitaient de tous les noms car, lorsqu'elle se trouvait dans le camp, on les envoyait au guet pendant toute la nuit. Les montagnards avaient pris l'habitude d'avancer des canons et de lancer des obus dans le camp ; la plupart du temps, ces obus n'atteignaient pas leur but, aussi ne prenait-on d'ordinaire aucune mesure contre ces attaques. Mais pour empêcher que les montagnards ne tirent et n'effrayent ainsi Marie Vassilievna, on envoyait des soldats au guet. Et faire chaque nuit le guet pour que Madame ne soit pas effrayée, c'était humiliant et révoltant. Aussi les soldats et les officiers qui n'étaient pas reçus dans la haute société ne se gênaient guère pour injurier Marie Vassilievna.

Boutler se rendit un jour au camp pour revoir des camarades du corps des pages, ainsi que d'anciens camarades de régiment qui

servaient dans celui de Kourinsk et les aides de camp qu'il connaissait de la forteresse. Il se sentit aussitôt d'humeur très enjouée. Il s'installa dans la tente de Poltoradski et retrouva beaucoup de connaissances qui l'accueillirent avec joie. Il alla aussi rendre visite à Vorontzoff qu'il connaissait un peu, parce qu'ils avaient tous deux servi un certain temps dans le même régiment. Vorontzoff le reçut très amicalement et le présenta au prince Bariatinski, qui l'invita au dîner d'adieu qu'il donnait pour l'ancien chef du flanc gauche, son prédécesseur, le général Kozlovski.

Le dîner fut splendide. On avait amené et installé une série de tentes, et disposé une table magnifiquement dressée tout le long de la rangée. Tout rappelait la vie de la garde à Saint-Pétersbourg. À deux heures on se mit à table. Au centre étaient assis face à face Kozlovski et Bariatinski. Kozlovski avait à sa droite Vorontzoff et à sa gauche la femme de celui-ci. Les officiers du régiment de Kabardine et de Kourinsk avaient pris place tout le long, de chaque côté. Boutler était placé à côté de Poltoradski ; tous deux bavardaient gaiement et buvaient avec leurs voisins. Quand on arriva au rôti, les ordonnances commencèrent à verser le champagne. Poltoradski animé d'une véritable crainte et de pitié dit alors à Boutler : « Notre Kozlovski ne va pas pouvoir s'en tirer.

– Pourquoi ?

– Il doit faire un discours. Mais que peut-il dire ? Oui, mon cher, prendre un retranchement sous les balles et se retrouver en présence d'une dame et de ces messieurs de la cour sont deux choses bien différentes. Vraiment il fait pitié à voir. »

Le moment solennel était arrivé. Bariatinski se leva, prit sa coupe et, s'adressant à Kozlovski, prononça un bref discours. Quand il en eut terminé, Kozlovski se leva et, d'une voix bégayante, un peu sourde, commença le sien : « Par la volonté de Sa Majesté, je m'en vais… Je me sépare de vous, messieurs les officiers… Mais, considérez-moi toujours comme l'un des vôtres… Vous, messieurs les officiers, vous savez bien qu'un soldat n'est jamais seul sur le champ de bataille. C'est pourquoi, de tout ce par quoi j'ai été récompensé dans mon service, de tout ce dont m'a gratifié la bienveillance de Sa Majesté, de toute ma situation ainsi que ma bonne réputation, de tout, absolument de tout… » Ici sa voix trembla. « Je vous suis redevable à vous seuls, mes amis ! » Et son visage ridé se crispa encore davantage. Un sanglot monta dans sa gorge et des larmes parurent dans ses yeux. « De tout mon

cœur, je vous apporte ma reconnaissance la plus sincère et la plus cordiale. »

Kozlovski, incapable de prononcer un mot de plus, se mit à embrasser les officiers. La princesse se cacha le visage dans son mouchoir. Le prince Sémion Mikhaïlovitch, la bouche crispée, clignait les paupières. Plusieurs des officiers avaient les yeux humides. Boutler, qui connaissait pourtant très peu Kozlovski, ne pouvait non plus retenir ses larmes. Toute la scène l'avait beaucoup ému.

Ensuite on leva des toasts : pour Bariatinski, pour Vorontzoff, pour les officiers, pour les soldats ; et les officiers sortirent de ce dîner grisés par le vin et par l'enthousiasme militaire auquel ils étaient particulièrement réceptifs.

Le temps était merveilleux, agréable, ensoleillé ; l'air frais, vivifiant. De tous côtés les feux brûlaient en crépitant, des chansons retentissaient. Il semblait que tous fêtaient quelque chose. Boutler, l'esprit dispos, encore un peu ému, se rendit dans la tente de Poltoradski. Quelques officiers s'y étant réunis, on dressa une table pour le jeu et l'aide de camp mit en banque cent roubles. À deux reprises, Boutler sortit de la tente, la main sur sa bourse dans la poche de son pantalon. Mais, à la fin, il ne put plus tenir, et malgré la parole qu'il s'était donnée, et avait donnée à ses frères, de ne pas jouer, il se mit à ponter. Moins d'une heure après, tout rouge, en sueur, son uniforme taché de craie, il était assis les deux bras appuyés sur la table, occupé à marquer les chiffres de ses mises sur une carte froissée. Il avait tant perdu qu'il avait peur de compter. Du reste, sans compter, il savait qu'il avait perdu tous les appointements qu'il pouvait toucher d'avance et que, même en y ajoutant le prix de son cheval, il ne pourrait payer les sommes qu'avait inscrites l'aide de camp qu'il ne connaissait pas. Il aurait continué à jouer, si celui-ci, le visage sévère, n'avait déposé les cartes et s'était mis à compter la colonne des chiffres de Boutler.

Ce dernier, confus, demanda de l'excuser s'il ne pouvait payer sur-le-champ ce qu'il avait perdu, et dit qu'il enverrait l'argent de chez lui. Mais, comme il disait cela, il remarqua que tous avaient pitié de lui, et que tous, même Poltoradski, évitaient son regard. C'était sa dernière soirée ; il n'aurait pas dû jouer, mais aller chez Vorontzoff qui l'avait invité et tout aurait été parfait, pensait-il. Et maintenant, non seulement tout était loin d'être parfait, mais c'était une véritable catastrophe.

Ayant dit adieu à ses camarades et à ses connaissances, il partit chez lui. Aussitôt arrivé il se coucha et dormit dix-huit heures d'affilée, comme on dort habituellement après avoir perdu aux cartes.

Marie Dmitrievna, à qui il avait demandé de lui prêter cinquante kopecks pour le pourboire du cosaque qui l'avait accompagné, comprit devant sa triste mine et ses réponses brèves qu'il avait perdu, et elle reprocha à Ivan Matveievitch de l'avoir laissé partir.

Le lendemain Boutler s'éveilla à midi ; il se souvint alors de sa situation et voulut se replonger dans l'oreiller qu'il venait de quitter. Mais cela n'était pas possible. Il fallait prendre des mesures pour trouver les quatre cent soixante-dix roubles qu'il devait à un inconnu. Finalement, il écrivit d'abord à son frère : il se repentait de sa faute et le suppliait de lui envoyer pour la dernière fois cinq cents roubles, sur le compte de ce moulin qui restait encore en propriété indivise. Ensuite il écrivit à une parente très avare, en lui demandant de lui prêter, à n'importe quel taux, les mêmes cinq cents roubles. Ensuite il alla trouver Ivan Matveievitch, sachant que lui, ou plutôt Marie Dmitrievna, avait de l'argent et lui demanda de lui prêter cinq cents roubles.

« Moi je te les donnerais bien tout de suite, dit Ivan Matveievitch, mais Marie ne les donnera pas. Ces sacrées bonnes femmes sont si radines ! Et pourtant, que diable, il faut se tirer d'embarras ! On pourrait essayer chez ce satané vivandier. »

Mais il était hors de question de faire un emprunt chez le vivandier. De sorte que le salut de Boutler ne pouvait venir que de son frère ou de la parente avare.

XXII

N'ayant pas atteint son but en Tchetchnia, Hadji Mourad retourna à Tiflis, où chaque jour il venait chez Vorontzoff, et quand celui-ci le recevait, il le suppliait de réunir les prisonniers et de les échanger contre sa famille. Il répétait que sans cela il n'était pas libre et ne pouvait, comme il le désirait, servir les Russes et anéantir Schamyl. Vorontzoff promettait vaguement de faire tout ce qu'il pourrait, mais remettait l'affaire de jour en jour, prétextant qu'il prendrait une décision dès l'arrivée à Tiflis du général Argoutinski, avec lequel il en discuterait.

Voyant cela, Hadji Mourad demanda à Vorontzoff l'autorisation de vivre pour un certain temps à Noukha, petite ville de la Transcaucasie, où il pensait avoir plus de facilités pour continuer les pourparlers avec Schamyl et avec les gens qui lui étaient dévoués, à lui et à sa famille. En outre, à Noukha, ville musulmane, il y avait une mosquée, et il pourrait plus commodément accomplir tous les rites exigés par sa religion. Vorontzoff écrivit à ce sujet à Pétersbourg et, en attendant la réponse, il prit sur lui d'autoriser Hadji Mourad à séjourner à Noukha.

Pour Vorontzoff, pour les autorités de Pétersbourg, ainsi que pour la majorité des Russes qui connaissaient l'histoire de Hadji Mourad, cet événement n'était qu'un épisode heureux dans la guerre du Caucase ou, tout simplement, un événement intéressant. Mais pour Hadji Mourad, cela représentait, ces derniers temps surtout, un terrible tournant de sa vie. Malgré les difficultés, il avait réussi à s'enfuir des montagnes pour sauver sa vie et par haine pour Schamyl. Au début, il se réjouissait de ce résultat et méditait un plan pour attaquer Schamyl. Mais il s'avéra que le salut de sa famille était plus difficile à obtenir qu'il ne l'avait escompté. Schamyl s'était emparé des siens, les tenait en captivité et menaçait d'envoyer les femmes en différents *aouls* et de crever les yeux de son fils ou de le tuer.

Hadji Mourad se rendit donc à Noukha pour tenter, avec l'aide de ses partisans du Daghestan, d'arracher sa famille par la ruse ou par la force des mains de Schamyl. Les derniers émissaires qu'il

reçut à Noukha lui apprirent que les Abazes, qui lui étaient dévoués, se préparaient à enlever les siens et à les conduire chez les Russes, mais comme ils étaient trop peu nombreux pour cette entreprise, ils ne pouvaient la risquer tant qu'ils seraient détenus à Vedène ; ils attendraient pour cette opération que la famille soit transportée à un autre endroit. Hadji Mourad ordonna de dire à ses amis qu'il y aurait trois mille roubles pour celui qui sauverait sa famille.

À Noukha on logea Hadji Mourad dans une petite maison de cinq pièces, située non loin de la mosquée et des palais du khan. Dans sa maison demeuraient aussi les officiers attachés à sa personne, l'interprète et ses serviteurs. La vie de Hadji Mourad se passait dans l'attente et la réception des émissaires montagnards et en promenades à cheval qu'il avait été autorisé à faire dans les environs.

Le 8 avril, en rentrant de la promenade, Hadji Mourad apprit qu'en son absence un fonctionnaire était arrivé de Tiflis de la part de Vorontzoff. Malgré tout son désir de savoir de quelles nouvelles il était porteur, Hadji Mourad, avant d'aller dans la pièce où celui-ci l'attendait en compagnie du commissaire de police, se rendit chez lui et fit sa prière de midi. Ce n'est qu'alors qu'il rejoignit la pièce qui servait de salon et de salle de réception. Le fonctionnaire qui venait de Tiflis était le conseiller d'État Kiriloff ; il demanda à Hadji Mourad au nom de Vorontzoff de revenir pour le 12 à Tiflis, afin qu'il puisse avoir une entrevue avec le général Argoutinski.

« Iakchi ! » dit avec humeur Hadji Mourad. Le fonctionnaire Kiriloff lui déplaisait. « Et l'argent, l'as-tu apporté ?

– Je l'ai apporté, répondit Kiriloff.

– Aujourd'hui, ça fait deux semaines, dit Hadji Mourad en montrant dix doigts, puis quatre. Donne.

– Tout de suite, dit le fonctionnaire en prenant une bourse dans sa sacoche. Et pourquoi diable lui faut-il de l'argent ? » ajouta-t-il en russe, pensant que Hadji Mourad ne le comprendrait pas. Mais Hadji Mourad avait compris, et il regarda avec colère Kiriloff.

En sortant l'argent, celui-ci, qui cherchait à engager la conversation avec Hadji Mourad afin de savoir ce qu'il devait dire au prince Vorontzoff à son retour, lui demanda, par l'intermédiaire de l'interprète, s'il ne s'ennuyait pas trop ici.

Hadji Mourad regarda de côté, avec mépris, le gros petit

homme, en civil et sans armes, et ne répondit rien. L'interprète répéta la question.

« Dis-lui que je n'ai pas à lui parler ; qu'il donne l'argent. » Puis Hadji Mourad s'assit devant la table, se préparant à compter l'argent.

Kiriloff sortit de la bourse les pièces d'or qu'il disposa en sept petites piles de chacune dix pièces (Hadji Mourad recevait cinq pièces d'or par jour), et il les avança vers lui. Hadji Mourad fit glisser l'or dans la manche de sa *tcherkeska,* se leva et – geste tout à fait inattendu –, il donna une petite tape sur le crâne chauve du conseiller d'État, puis se dirigea vers la porte. Le conseiller d'État bondit et ordonna à l'interprète de dire que Hadji Mourad ne devait pas se permettre cela, car lui-même possédait un grade qui correspondait à celui de colonel. Le commissaire de police le confirma ; mais Hadji Mourad fit signe de la tête qu'il le savait et sortit.

« Que faire avec un homme pareil ? soupira le commissaire de police. Il te plongerait un poignard dans le dos, et voilà tout ; avec ces diables on ne peut pas parler. J'ai vu qu'il commençait à se fâcher. »

À la nuit arrivèrent deux émissaires montagnards, enfouis jusqu'aux yeux dans leur *bachelik*. Le commissaire de police les conduisit dans la chambre de Hadji Mourad. L'un des émissaires était un Taveline gras et noir ; l'autre, un vieillard très maigre. Ils n'apportaient pas de bonnes nouvelles pour Hadji Mourad. Ses amis, qui avaient voulu se charger de sauver sa famille, y renonçaient maintenant par peur de Schamyl, qui menaçait des supplices les plus épouvantables tous ceux qui viendraient en aide à Hadji Mourad.

Après avoir écouté le récit des émissaires, Hadji Mourad, les bras accoudés sur ses jambes croisées, la tête inclinée, demeura longtemps silencieux. Il se mit à réfléchir intensément. Il savait que c'était la dernière fois qu'il pouvait tenter quelque chose et qu'une solution immédiate était nécessaire. Hadji Mourad releva la tête, puis, prenant deux pièces d'argent en donna une à chacun des émissaires et leur dit : « Allez !

– Quelle sera la réponse ?

– La réponse sera celle que Dieu enverra. Allez ! »

Les émissaires se levèrent et partirent.

Hadji Mourad resta assis sur le tapis, les coudes appuyés sur les genoux. Il demeura ainsi longtemps. Il se demandait ce qu'il fallait faire. « Croire Schamyl et retourner chez lui ? C'est un renard, il me trompera. Et si même il ne me trompe pas, je ne peux pas me soumettre à ce menteur roux. D'ailleurs c'est impossible, car après mon ralliement aux Russes, il ne me fera plus confiance », pensait Hadji Mourad. Et il se rappela un conte taveline : un faucon, ayant été capturé, vécut quelque temps chez les hommes. Ensuite, il retourna à la montagne chez les siens. Mais il portait aux pattes des entraves auxquelles étaient attachés des grelots. Et les faucons ne voulurent point l'accueillir. « Va-t'en là-bas où l'on t'a mis des grelots d'argent. Nous n'avons pas de grelots, nous n'avons pas d'entraves. » Le faucon ne voulait pas quitter ses parents et resta. Mais les autres faucons s'obstinaient à ne pas vouloir de lui et ils le tuèrent à coups de bec.

« Ils me tueront aussi, pensa Hadji Mourad. Rester ici, soumettre au tsar russe le Caucase, mériter la gloire, les honneurs, la richesse !… Cela est possible, se dit-il, se rappelant ses entretiens avec Vorontzoff et les paroles flatteuses du prince. Mais il faut prendre une résolution immédiate, sans quoi il fera périr ma famille. »

Hadji Mourad ne dormit pas de la nuit. Il réfléchissait.

XXIII

Au milieu de la nuit sa décision était prise. Il avait résolu de s'enfuir dans la montagne, puis avec les Abazes qui lui étaient dévoués, de fondre sur Vedène, et là, ou mourir ou délivrer sa famille. Hadji Mourad ne décida pas si, après avoir délivré sa famille, il retournerait chez les Russes ou s'il s'enfuirait avec les siens à Khounzakh et continuerait sa lutte contre Schamyl. Mais ce dont il était sûr, sans l'ombre d'un doute, c'est qu'il fallait tout de suite fuir les Russes et se rendre dans la montagne. Et mettre immédiatement ce projet à exécution.

Hadji Mourad prit son *bechmet* noir ouaté sous le coussin et se dirigea vers la chambre de ses serviteurs qui se trouvait à l'autre extrémité du vestibule. Dans le vestibule, dont la porte était ouverte, la fraîcheur d'une nuit de lune le saisit tandis que le sifflement et le chant de quelques rossignols dans un jardin voisin frappaient ses oreilles. Arrivé à l'autre bout du vestibule, Hadji Mourad ouvrit la porte de la chambre de ses serviteurs. Il n'y avait pas de lumière, seul le croissant de la jeune lune éclairait à travers la fenêtre la table et les deux chaises repoussées d'un côté, et les quatre serviteurs couchés sur des tapis et des manteaux étendus sur le plancher. Khanefi couchait dans la cour avec les chevaux. Gamzalo, en entendant le grincement de la porte, se dressa, se retourna vers Hadji Mourad, puis, l'ayant reconnu, se recoucha. Quant à Eldar, qui était couché à côté de lui, il se leva d'un bond pour endosser aussitôt son *bechmet,* attendant les ordres.

Khan-Magom et Bata dormaient. Hadji Mourad posa son *bechmet* sur la table, et au contact du bois, il rendit un son, comme si on avait posé sur la table quelque chose de dur. C'étaient les pièces d'or cousues à l'intérieur.

« Couds celles-ci aussi », dit Hadji Mourad en remettant à Eldar l'or qu'il avait reçu ce même jour. Eldar prit les pièces d'or, s'installa à la lumière, tira de dessous son poignard un canif et se mit à découdre la doublure du *bechmet.* Gamzalo se redressa et resta assis sur ses jambes croisées.

« Et toi, Gamzalo, ordonne aux hommes de vérifier les fusils, les pistolets, et de préparer des cartouches. Demain nous irons

loin, dit Hadji Mourad.

– Il y a des balles et de la poudre, tout sera prêt », dit Gamzalo, et il hurla quelque chose d'incompréhensible. Gamzalo avait compris pourquoi Hadji Mourad ordonnait de nettoyer les fusils. Depuis le premier jour, il ne désirait qu'une seule chose : frapper, tuer le plus possible de ces chiens de Russes, et s'enfuir dans la montagne. Et, de jour en jour, ce désir avait grandi en lui. Il sentait maintenant que Hadji Mourad désirait la même chose et il en était heureux.

Quand Hadji Mourad se fut retiré, Gamzalo réveilla ses compagnons, et tous les quatre passèrent la nuit à inspecter des fusils, des pistolets, des chabraques et des briquets, remplaçant les mauvais, versant de la poudre neuve, aiguisant les sabres et les poignards, graissant de suif l'acier.

Avant l'aube Hadji Mourad alla de nouveau dans le vestibule pour prendre l'eau nécessaire à ses ablutions. Les rossignols chantaient à plein gosier avant le lever du soleil, encore plus fort et plus souvent que le soir, tandis que de la chambre des serviteurs lui parvenait le sifflement régulier de l'acier sur la pierre – les poignards qu'on aiguisait. Hadji Mourad puisa de l'eau dans le seau et, alors qu'il approchait de sa porte, il entendit dans la chambre de ses *murides,* outre le bruit de l'acier contre la pierre à aiguiser, la haute voix de Khanefi qui entonnait une chanson bien connue.

Hadji Mourad s'arrêta et prêta l'oreille. Cette chanson racontait comment le cavalier Gamzat, avec ses camarades, avait enlevé aux Russes un troupeau de chevaux blancs. Comment les princes russes les avaient rejoints ensuite derrière le Térek et les avaient cernés avec une armée grande comme la forêt. La chanson disait encore que Gamzat, après avoir tué les chevaux avec ses camarades, s'était caché derrière la tranchée sanglante des animaux morts, et qu'il avait combattu contre les Russes tant qu'il y avait eu des balles dans les fusils, des poignards aux ceintures, et du sang dans les veines. Avant d'expirer, Gamzat, apercevant des oiseaux dans le ciel, leur avait crié : « Volez vers nos maisons, et dites à nos sœurs, à nos mères, à toutes les filles blanches, que nous sommes tous morts pour le Khazavat ! Dites-leur que nos corps n'auront pas de sépulture, que les loups affamés disperseront et nettoieront nos os, que les corbeaux nous arracheront les yeux ! » Ainsi se terminait la chanson, et sur ces derniers mots, chantés sur un air triste, la voix énergique du

joyeux Bata se joignit à celle de Khanefi. Tout à la fin de la chanson, il s'écria : « *Laï laka, Illakha !* » et fit entendre un sifflement perçant. Puis les chansons cessèrent, et de nouveau on n'entendit plus que le chant du rossignol dans le jardin et, à travers la porte, le sifflement de l'acier glissant rapidement sur la pierre.

Hadji Mourad devint si pensif qu'il ne remarqua pas qu'il avait incliné sa cruche et que l'eau coulait. Il secoua la tête, mécontent de lui-même et retourna dans sa chambre. Après avoir fait son ablution du matin, Hadji Mourad s'assit sur son lit et se mit à examiner ses armes. Il n'y avait plus à hésiter. Mais pour partir il fallait demander l'autorisation du commissaire de police ; dans la cour il faisait noir et le commissaire dormait encore.

La chanson de Khanefi lui avait rappelé la chanson composée par sa mère : « Ton poignard aigu a déchiré ma poitrine blanche. Mais moi, j'ai approché de cette blessure mon soleil, mon petit garçon. Je l'ai lavé avec mon sang chaud et la blessure s'est fermée sans herbes ni racines. Je n'ai pas eu peur de la mort, et mon fils, qui sera brave, lui non plus n'en aura pas peur. » Et Hadji Mourad se souvint de sa mère, qui le couchait à côté d'elle dans sa pelisse sur le toit de la cabane, et lui chantait cette chanson. Il se remémora la fontaine au pied de la montagne où, s'accrochant au pantalon de sa mère, il allait avec elle puiser de l'eau. Il se rappela la première fois qu'elle lui avait rasé le crâne, quand il avait découvert avec étonnement sa tête bleuâtre dans le plateau de cuivre brillant suspendu au mur. Il se revit tout petit, et il se rappelait son fils préféré, Ioussouf, auquel il avait lui-même rasé la tête pour la première fois. Aujourd'hui Ioussouf était un jeune et beau cavalier. Il se le rappelait tel qu'il l'avait vu la dernière fois : c'était le jour où il était parti pour Tselmess ; son fils lui avait amené son cheval et avait demandé à l'accompagner. Il était habillé pour la route, armé, et tenait son cheval par la bride. Son jeune et beau visage empourpré et toute sa personne haute, élégante – il était plus grand que son père –, respiraient la bravoure, la jeunesse et la joie de vivre. Ses épaules larges, malgré son âge, ses hanches juvéniles et puissantes, sa taille fine et allongée, ses bras robustes, ainsi que la force et l'agilité de tous ses mouvements réjouissaient toujours Hadji Mourad, en admiration devant son fils. « Il vaut mieux que tu restes. Maintenant tu es seul à la maison ; veille sur ta mère et ta grand-mère », lui avait dit Hadji Mourad. Et il se rappelait l'expression de bravoure et d'orgueil de Ioussouf, rougissant de plaisir, quand

il répondit que tant qu'il serait en vie personne ne ferait de mal à sa mère ni à sa grand-mère. Ioussouf avait toutefois accompagné son père jusqu'à la rivière, avant de s'en retourner à la maison. Depuis, Hadji Mourad n'avait revu ni sa femme, ni sa mère, ni son fils. Et c'était ce fils auquel Schamyl voulait crever les yeux ! Quant à ce qu'on ferait de sa famille, il ne voulait même pas y penser.

Submergé par ces souvenirs, Hadji Mourad était tellement ému qu'il ne pouvait plus tenir en place. Il se leva soudain, s'approcha en boitant mais d'un pas vif de la porte, l'ouvrit et appela Eldar. Le soleil ne se montrait pas encore, mais il faisait déjà tout à fait clair. Les rossignols chantaient toujours.

« Va dire à l'officier que je désire faire une promenade, et sellez les chevaux », dit-il.

XXIV

La seule consolation de Boutler, pendant tout ce temps, c'était le charme de la vie guerrière à laquelle il s'abandonnait, non seulement pendant le service mais aussi dans la vie privée. Vêtu à la circassienne, il caracolait sur son cheval et deux fois accompagna Bogdanovitch en embuscade, mais ils ne prirent ni ne tuèrent personne. Bouder tirait satisfaction et fierté de sa liaison et de son amitié avec Bogdanovitch dont l'héroïsme était célèbre. Il avait finalement réglé sa dette en empruntant à un Juif à un taux énorme ; en fait, il n'avait fait que remettre à plus tard la difficulté inextricable, sans la résoudre. Il tâchait de ne pas penser à sa situation et, pour oublier ses soucis, outre le charme de la vie guerrière, il avait recours au vin. Il buvait de plus en plus et, de jour en jour, devenait moralement plus faible. Désormais il ne faisait plus le beau Joseph envers Marie Dmitrievna ; au contraire, il s'était mis à lui faire grossièrement la cour, et à son grand étonnement, il avait essuyé un refus des plus catégoriques, ce qui l'avait rendu fort honteux.

À la fin d'avril arriva dans la forteresse un détachement que Bariatinski envoyait pour opérer un nouveau mouvement à travers la Tchetchnia, réputée infranchissable. Deux compagnies du régiment de Kabardine composaient ce détachement, et furent, comme le voulait la coutume établie au Caucase, reçues en amies par celles qui se trouvaient à Kourinskoié. Les soldats se répartirent dans les casernes, où on les régala non seulement de soupe, de gruau cuit et de viande, mais aussi d'eau-de-vie. Les officiers, eux, étaient les hôtes des officiers de la place qui firent honneur aux nouveaux venus. Le festin s'acheva sur une beuverie et des chansons.

Ivan Matveievitch, non plus rouge, mais la mine terreuse tellement il était ivre, était assis à califourchon sur une chaise, et faisait des moulinets avec son sabre qu'il avait tiré du fourreau contre des ennemis imaginaires. Tantôt il proférait des injures, tantôt éclatait de rire, embrassait les officiers, ou dansait sur le refrain de sa chanson favorite.

Boutler était présent également. Il essayait de retrouver en tout

ceci un peu du charme de la vie guerrière, mais au fond de son âme il ressentait de la pitié pour Ivan Matveievitch, qu'il était impossible de contenir. Sentant que le vin lui montait lui aussi à la tête, Boutler sortit sans se faire remarquer pour se diriger vers la maison. La lune, haute dans le ciel, éclairait les maisonnettes blanches et les pierres de la route, et sa lumière était si vive que les cailloux, les brins de paille, le crottin de cheval, tout apparaissait de manière très distincte. Non loin de la maison, Boutler rencontra Marie Dmitrievna, un fichu sur la tête et autour du cou. Depuis le refus qu'elle lui avait infligé, Boutler, honteux, évitait de se trouver seul avec elle. Mais ce soir, grisé par le clair de lune et le vin, Boutler se réjouit de cette rencontre et fut repris du désir de lui conter fleurette.

« Où allez-vous ? demanda-t-il.

– Voir ce que fait mon vieux », répondit-elle amicalement.

Elle avait repoussé très sincèrement et très catégoriquement les avances de Bouder, mais elle regrettait maintenant qu'il l'évitât ainsi…

« Mais pour quoi faire ? Il rentrera bien de lui-même.

– Vous croyez ?

– Mais oui, ou bien quelqu'un le ramènera.

– Bien sûr, mais ce n'est pas bien… Que dois-je faire ? dit Marie Dmitrievna.

– N'y allez pas. Allons plutôt à la maison. »

Marie Dmitrievna retourna sur ses pas, au côté de Boutler. La lune éclairait si brillamment la nuit qu'une sorte d'auréole entourait les ombres sur la route. Boutler contemplait tout cela et voulait dire à Marie Dmitrievna qu'en dépit de tout, elle lui plaisait, mais il ne savait par où commencer. Quant à elle, elle attendait ce qu'il allait dire. Ils arrivèrent ainsi en silence non loin de la maison quand, au tournant, apparurent des cavaliers. C'était un officier menant un convoi.

« Qui nous envoie-t-on encore ? » s'interrogea Marie Dmitrievna en s'écartant de la route.

La lune éclairait les cavaliers par-derrière, de sorte qu'elle ne reconnut l'officier que lorsqu'il fut presque à côté d'eux. C'était Kamenieff. Il avait servi autrefois avec Ivan Matveievitch, c'est pourquoi Marie Dmitrievna le connaissait.

« Piotr Mikhaïlovitch, c'est vous ! lui dit-elle.

– C'est moi-même, répondit Kamenieff. Tiens, Boutler ! Bonjour. Vous ne dormez pas encore ? Vous vous promenez avec Marie Dmitrievna ? Prenez garde, Ivan Matveievitch n'est pas commode. Où est-il ?

– Tenez, vous entendez ? dit Marie Dmitrievna en indiquant le côté d'où venaient la musique et les chansons. Ils font la noce.

– Comment ! Ce sont les vôtres qui font la noce ?

– Non. Ceux qui sont venus de Kissif Iourta, et voilà, on leur a préparé un festin.

– Ah ! C'est bien. J'irai moi aussi. Je ne fais que passer.

– Vous avez quelque affaire ? s'enquit Boutler.

– Oui, une petite affaire.

– Bonne ou mauvaise ?

– Cela dépend pour qui. Pour nous c'est bon, mais pour quelqu'un d'autre c'est mauvais. » Kamenieff se mit à rire.

Tous trois rejoignirent la maison d'Ivan Matveievitch.

« Tchikhirieff ! cria Kamenieff. Viens ici. »

Un homme se détacha du groupe et s'approcha. Il portait l'uniforme ordinaire des cosaques du Don ; il était chaussé de bottes, couvert d'un manteau, et derrière sa selle pendait un sac.

« Eh bien, montre-nous ! » lança Kamenieff en descendant de cheval.

Le cosaque détacha son sac. Kamenieff y plongea la main.

« Alors, voulez-vous que je vous montre la nouvelle ? Vous n'aurez pas peur ? dit-il à l'adresse de Marie Dmitrievna.

– De quoi avoir peur ? fit-elle.

– Voilà ! déclara Kamenieff en retirant du sac une tête d'homme et la montrant au clair de lune. Vous le reconnaissez ? »

C'était une tête rasée, aux arcades sourcilières proéminentes, avec une barbe noire et des moustaches taillées. L'un des yeux était ouvert, l'autre à demi fermé. Le crâne, rasé, était ensanglanté, fendu, et il y avait du sang noir coagulé au bord des narines. Le cou était entouré d'une serviette sanguinolente. Malgré toutes ces blessures, le visage, dans le plissement des lèvres bleuies, gardait une expression douce et enfantine. Marie

Dmitrievna le contempla et, sans mot dire, se détourna pour regagner à pas rapides la maison. Boutler ne pouvait détacher ses yeux de l'effroyable tête. C'était la tête de ce même Hadji Mourad avec lequel, si récemment, il passait ses soirées à converser amicalement.

« Comment est-ce arrivé ? Qui l'a tué ? demanda-t-il.

– Il a voulu s'enfuir. On l'a rattrapé », expliqua Kamenieff ; puis il rendit la tête au cosaque et entra dans la maison avec Boutler. « Et il est mort en brave, ajouta-t-il.

– Mais comment tout cela est-il arrivé ?

– Attendez. Quand Ivan Matveievitch sera là je raconterai tout en détail. On m'a envoyé exprès. Je parcours toutes les forteresses et les *aouls* et je montre la tête. »

On avait envoyé chercher Ivan Matveievitch. Complètement ivre, accompagné de deux officiers ayant eux aussi beaucoup bu, il se jeta dans les bras de Kamenieff en arrivant.

« Je vous ai apporté la tête de Hadji Mourad, dit Kamenieff.

– Tu mens ! On l'a tué ?

– Oui. Il a voulu s'enfuir.

– J'avais toujours dit qu'il nous tromperait. Alors où est-elle, cette tête ? Montre-la. »

On appela le cosaque, qui apporta le sac contenant la tête. On la retira du sac et Ivan Matveievitch la regarda longuement de ses yeux ivres.

« Tout de même c'était un brave ! dit-il. Donne, je veux l'embrasser.

– Oui, c'est vrai ; c'était un brave », renchérit l'un des officiers.

Quand tous eurent examiné la tête, on la remit de nouveau au cosaque, qui la replaça dans le sac, puis posa le sac sur le sol en tâchant de ne pas faire de bruit.

« Eh bien ! Kamenieff, est-ce que tu racontes ce qui est arrivé quand tu la montres ? demanda un officier.

– Non, laisse-moi, je veux l'embrasser. Il m'a fait cadeau d'un sabre ! » criait Ivan Matveievitch.

Boutler alla sur le perron. Marie Dmitrievna était assise sur la seconde marche. Elle leva les yeux vers Boutler, mais aussitôt se détourna avec colère.

« Qu’avez-vous, Marie Dmitrievna ? s’enquit-il.

– Vous êtes tous des assassins. Je vous déteste. Je ne puis le supporter. Des bouchers, de vrais bouchers ! lança-t-elle en se levant.

– Mais il peut nous arriver la même chose. C’est la guerre, reprit Boutler, ne sachant que dire.

– La guerre ! Quelle guerre ? Des assassins, voilà tout ! Un cadavre… il faut l’ensevelir, et eux, ils plaisantent ! De vrais assassins ! » répéta-t-elle ; elle descendit les degrés du perron et entra dans la maison par la porte de service.

Boutler retourna dans la chambre et demanda à Kamenieff de raconter en détail comment cela était arrivé.

Et Kamenieff commença son récit.

XXV

Hadji Mourad avait obtenu l'autorisation de faire des promenades à cheval dans les environs de la ville, à condition d'être accompagné de cosaques. À Noukha, il y en avait une cinquantaine environ, dont dix servaient comme ordonnances chez les officiers ; de sorte que pour faire escorte à Hadji Mourad, suivant l'ordre donné, on devait désigner dix hommes chaque jour. La première fois, dix cosaques l'accompagnèrent en effet, mais ensuite on décida que cinq suffiraient si toutefois Hadji Mourad n'emmenait pas tous ses serviteurs. Le 25 avril, il partit en promenade avec ses cinq hommes. Au moment où Hadji Mourad montait sur son cheval, l'officier remarqua que tous ses serviteurs se préparaient à l'accompagner et il lui fit observer qu'il n'en avait pas l'autorisation. Hadji Mourad feignit de ne pas entendre et fit avancer son cheval, si bien que l'officier n'insista pas.

Parmi les cosaques chargés de les surveiller se trouvait un certain Nazaroff, un garçon blond et fort, dans toute l'impétuosité de sa jeunesse, chevalier de la croix de Saint-Georges. Il était l'aîné d'une famille de Vieux Croyants ; il avait perdu son père étant enfant, et c'était lui qui faisait vivre sa vieille mère, ses trois sœurs et ses deux frères.

« Fais attention, Nazaroff, ne le laisse pas s'éloigner ! lui cria l'officier.

– J'y veillerai, Votre Seigneurie ! » répondit Nazaroff et, se soulevant sur ses étriers, il partit au trot sur son grand hongre bai, en retenant son fusil derrière son dos.

Quatre autres cosaques l'accompagnaient : Ferrapontoff, long et maigre, grand voleur – c'était celui qui avait vendu de la poudre à Gamzalo ; Ignatoff, un paysan d'un certain âge, vigoureux, qui se vantait de sa force et terminait son service militaire ; Michkine, encore tout jeune, assez faible, dont tout le monde se moquait ; et enfin Petrakoff, un jeune homme blond, fils unique, toujours calme et gai.

Le matin, il y avait eu du brouillard, mais à l'heure du déjeuner, le temps s'était mis au beau et le soleil brillait sur les

jeunes frondaisons de la forêt, sur l'herbe nouvelle encore intacte, sur les champs de blé et à la surface de la rivière au cours rapide qu'on apercevait à gauche de la route. Hadji Mourad allait au pas, escorté de ses serviteurs et des cosaques.

Ils suivirent ainsi la route qui passait derrière la forteresse. En chemin, ils rencontrèrent des femmes avec des paniers sur la tête, des soldats dans des chariots, des charrettes grinçantes attelées de buffles. Après avoir parcouru deux verstes, Hadji Mourad cravacha son cheval et se mit à avancer si vite que ses serviteurs prirent le grand trot, ainsi que les cosaques.

« Quel bon cheval, dit Ferrapontoff. Si je l'avais rencontré avant qu'il ne devienne notre allié, je le lui aurais bien pris !

– Oui, mon ami ; à Tiflis on donnerait trois cents roubles pour ce cheval.

– Et moi, avec le mien, je parie que je peux le dépasser, se vanta Nazaroff.

– Vraiment ! » fit Ferrapontoff.

Hadji Mourad accélérait toujours sa course.

« Hé ! Ami ! On ne peut pas aller si vite ! Plus doucement ! » cria Nazaroff, s'efforçant de rejoindre Hadji Mourad. Celui-ci se retourna et, sans rien dire, garda la même allure.

« Fais attention ! Ils mijotent quelque chose, les diables, dit Ignatoff. Vois comme ils avancent. »

Ils parcoururent ainsi une verste en direction de la montagne.

« Je te dis que ce n'est pas permis ! » cria de nouveau Nazaroff.

Hadji Mourad ne répondit pas davantage, et ne se retourna même pas ; il accéléra l'allure et du trot, passa au galop.

« Ah ! Non ! Tu ne t'enfuiras pas ! » hurla Nazaroff, piqué au jeu. Il cravacha son grand hongre et, debout sur les étriers, penché en avant, il se lança au grand galop derrière Hadji Mourad.

Le ciel était si clair, l'air si pur, et la vie qui coulait dans ses veines animait si joyeusement Nazaroff que, ne faisant plus qu'un avec son bon et fort cheval, il volait sur la route derrière Hadji Mourad sans même que l'idée qu'un événement tragique, terrible puisse survenir, ne lui effleurât l'esprit. Il se réjouissait de voir que chaque bond le rapprochait de Hadji Mourad. Au bruit des sabots du grand cheval qui se rapprochait de lui, Hadji Mourad calcula que bientôt il le rejoindrait ; alors, saisissant de sa main

droite son pistolet, de la gauche il commença à retenir un peu son cheval de Kabardine qui s'excitait en entendant derrière lui le piétinement de l'autre cheval.

« Je te dis que ce n'est pas permis ! » s'écria Nazaroff qui, presque à la hauteur de Hadji Mourad, tendait la main pour saisir son cheval par la bride. Mais avant qu'il ait eu le temps de terminer son geste, un coup de feu retentit.

« Qu'as-tu fait ? s'exclama Nazaroff en portant la main à sa poitrine. Mes amis ! Attrapez-les ! » cria-t-il encore ; puis, après quelques oscillations, il retomba sur l'arçon de sa selle.

Mais les montagnards avaient saisi leurs armes avant les cosaques, et vidaient déjà sur eux leurs pistolets ou les frappaient de leurs sabres. Nazaroff était cramponné à l'encolure de son cheval qui le portait auprès de ses camarades. Le cheval d'Ignatoff s'était effondré en lui brisant la jambe. Deux montagnards sortirent leurs sabres et, sans même descendre de cheval, le frappèrent à la tête et au bras.

Petrakoff courut au secours de ses camarades, mais deux coups, l'un dans le dos, l'autre au côté, l'abattirent et, comme un sac, il tomba de cheval.

Michkine tourna bride et s'élança en direction de la forteresse. Khanefi et Bata se jetèrent à sa poursuite, mais il était déjà loin, si loin que les montagnards ne purent le rejoindre. Désespérant de rattraper le cosaque, Khanefi et Bata retournèrent vers les leurs.

Gamzalo, après avoir achevé Ignatoff d'un coup de poignard, fit de même pour Nazaroff. Bata descendit son cadavre du cheval et lui prit son sac de cartouches. Khanefi voulut s'emparer du cheval de Nazaroff, mais Hadji Mourad lui cria de n'en rien faire avant de se lancer au galop sur la route. Les *murides* le suivirent en chassant le cheval de Nazaroff qui courait derrière eux. Ils étaient déjà à trois verstes de Noukha, au milieu des champs de riz quand retentit un coup de canon de la tour. C'était le signal d'alarme.

Petrakoff était couché sur le dos, le ventre ouvert, son jeune visage tourné vers le ciel ; la bouche béante comme un poisson, il rendit l'âme.

« Mes aïeux ! Mon Dieu ! Qu'ont-ils fait ! » s'écria le commandant de la forteresse en se prenant la tête à deux mains, quand on vint lui annoncer la fuite de Hadji Mourad. « Ils m'ont tué ! Ils ont laissé échapper le brigand ! » s'exclama-t-il en écoutant

le récit de Michkine.

L'alarme fut donnée partout : on envoya à la poursuite des fugitifs non seulement tous les cosaques qui étaient présents, mais aussi tous les miliciens des *aouls* pacifiés qu'on put réunir. Mille roubles de récompense furent promis à celui qui ramènerait Hadji Mourad mort ou vif. Et deux heures après sa fuite, plus de deux cents cavaliers galopaient déjà derrière l'officier de police pour retrouver et arrêter les fuyards.

Après quelques foulées sur la grand-route, Hadji Mourad arrêta son cheval blanc qui était devenu gris de sueur et respirait péniblement.

Sur la droite on distinguait des cabanes et le minaret de l'*aoul* Benerdjik. À gauche, des champs s'étendaient jusqu'à la rivière. Le chemin de la montagne était sur sa droite, mais Hadji Mourad tourna du côté opposé, pensant que ceux qui le poursuivraient prendraient précisément à droite.

Il projetait, après avoir traversé l'Alazane, de poursuivre son chemin sur la grande route où personne ne l'attendrait jusqu'à la forêt, et alors seulement, après avoir de nouveau traversé la rivière, de gagner la montagne. Après réflexion, il tourna donc à gauche. Mais il était impossible d'arriver par là jusqu'à la rivière. Les champs de riz qu'il fallait traverser venaient d'être inondés, comme cela arrivait toujours au printemps, et étaient devenus de véritables mares dans lesquelles les chevaux s'embourbaient jusqu'au-dessus du paturon. Hadji Mourad et ses serviteurs bifurquaient d'un côté, puis de l'autre, espérant trouver un endroit plus sec, mais les champs étaient tous uniformément recouverts d'eau. Les chevaux, avec un bruit de bouteille qu'on débouche, tiraient leurs jambes de la boue où elles s'enfonçaient ; puis ils finirent par s'arrêter en respirant lourdement. La nuit commençait à venir et ils se trouvaient encore loin de la rivière. À gauche on apercevait un petit bois bien dense. Hadji Mourad résolut de s'y rendre et d'y rester jusqu'à la nuit, pendant que les chevaux se reposeraient.

Arrivés à la futaie, Hadji Mourad et ses hommes mirent pied à terre, entravèrent les jambes de leurs chevaux et les laissèrent paître, tandis qu'eux-mêmes mangeaient du pain et du fromage qu'ils avaient emportés. La lune, qui les éclairait, se cacha derrière la montagne. Et la nuit devint sombre. À Noukha, il y avait beaucoup de rossignols ; deux habitaient ce bois. Tant que Hadji Mourad et ses hommes firent du bruit en s'installant, les rossignols

se turent, mais à peine cessèrent-ils, que ceux-ci se remirent à chanter, s'interpellant l'un l'autre. Hadji Mourad écoutait les bruits de la nuit et écoutait les rossignols.

Leur chant lui rappelait la chanson de Gamzat qu'il avait entendue la nuit précédente en allant chercher de l'eau. Maintenant, d'un moment à l'autre, il pouvait se trouver dans la même situation que Gamzat. Il pensait bien que cela se terminerait ainsi et, tout d'un coup, il devint soucieux. Il déplia son manteau et fit ses ablutions. À peine avait-il terminé qu'on entendit une cavalcade qui se rapprochait du bois. De nombreux chevaux traversaient le champ inondé.

Bata, qui avait une vue très perçante, courut à la lisière du bois et distingua, dans l'obscurité, une foule d'hommes, à pied ou à cheval. Khanefi aperçut une foule identique de l'autre côté. C'était Karganoff, un chef militaire, avec ses soldats.

« Eh bien, nous nous battrons comme Gamzat ! » pensa Hadji Mourad.

Une fois l'alarme donnée, Karganoff s'était lancé à la poursuite de Hadji Mourad avec une centaine de soldats et de cosaques, mais il n'avait trouvé ses traces nulle part. Déjà il rebroussait chemin sans plus aucun espoir quand, vers le soir, il rencontra un vieillard auquel il demanda s'il n'avait pas vu des cavaliers. Le vieillard répondit qu'il avait vu en effet six cavaliers tourner dans le champ de riz pour se retirer finalement dans cette futaie où lui-même ramassait du bois. Karganoff demanda au vieillard de l'accompagner et revint sur ses pas : les chevaux entravés lui confirmèrent que Hadji Mourad se trouvait bien là. La nuit venue il contourna le bois pour attendre le jour et s'emparer de lui, mort ou vif.

Comprenant qu'ils étaient cernés, Hadji Mourad, qui avait remarqué au milieu de la futaie un petit fossé, résolut de s'y retrancher et de se défendre tant qu'ils auraient des cartouches et des forces. Il fit part de sa résolution à ses compagnons et leur ordonna de construire une tranchée le long du fossé. Aussitôt les serviteurs entreprirent de couper des branches, de creuser la terre avec leurs poignards et de dresser un remblai. Hadji Mourad se joignit à eux.

À peine le jour commençait-il à poindre que l'officier s'approcha du bois et cria : « Hé ! Hadji Mourad, rends-toi ! Nous sommes plus nombreux que vous. »

En guise de réponse, la fumée de la poudre s'éleva au-dessus du fossé tandis qu'un coup de fusil retentissait et qu'une balle venait frapper un cheval qui vacilla, puis s'effondra. Aussitôt des coups de fusil éclatèrent à la lisière du bois, et leurs balles, sifflant et bourdonnant, coupèrent des feuilles, des branches, frappèrent le remblai, mais sans atteindre les hommes assis dans la tranchée. Le cheval de Gamzalo, qui s'était écarté, reçut une balle dans la tête. Il ne tomba pas mais, brisant ses entraves, il courut à travers les arbustes rejoindre les autres chevaux, et se serra contre eux en arrosant de son sang l'herbe nouvelle.

Hadji Mourad et ses hommes ne tiraient que lorsqu'un soldat s'avançait, et ils manquaient rarement leur but. Trois soldats, blessés, ne se décidaient pas à fondre sur Hadji Mourad et ses hommes : ils reculaient au contraire de plus en plus et ne tiraient que de loin, à l'aveuglette. Cela dura plus d'une heure.

Le soleil était maintenant assez haut dans le ciel, et Hadji Mourad songeait déjà à enfourcher son cheval pour essayer de se frayer un chemin jusqu'à la rivière quand on entendit les cris d'une grande troupe venue en renfort. C'était Hadji Haga, de Mektoulinsk, et ses hommes. Ils étaient deux cents. Ce Hadji Haga avait été autrefois l'ami de Hadji Mourad et avait séjourné avec lui dans les montagnes, mais il s'était ensuite rallié aux Russes. Avec eux se trouvait Akhmet Khan, le fils de l'ennemi de Hadji Mourad. Hadji Haga, comme l'avait fait Karganoff, commença par crier à Hadji Mourad de se rendre. Mais cette fois encore, un coup de feu fut l'unique réponse.

« À l'attaque, mes amis ! » cria Hadji Haga en brandissant son sabre.

Et l'on entendit les voix de centaines d'hommes qui se jetaient en criant dans la futaie. Les soldats couraient vers la tranchée d'où partaient des coups de fusil. Trois hommes tombèrent. Les attaquants n'allèrent pas plus avant et demeurèrent à la lisière du petit bois d'où ils commencèrent eux aussi à tirer. Ils vidaient leurs fusils en se cachant derrière les arbres, progressant peu à peu vers la tranchée. Certains réussirent la manœuvre, d'autres tombèrent sous les balles de Hadji Mourad et de ses hommes.

Hadji Mourad ne ratait jamais son coup ; de même Gamzalo tirait rarement sans résultat, et chaque fois qu'il estimait que sa balle avait touché son but, il faisait entendre un grognement de satisfaction. Khan-Magom, assis au bord de la tranchée, chantait *« Iliaka Ilala ! »* et tirait sans se hâter ; mais il atteignait rarement

sa cible. Quant à Eldar, tout son corps tremblait d'impatience à l'idée de se jeter le poignard à la main sur les ennemis. Il tirait à tort et à travers et ne cessait de se retourner vers Hadji Mourad, en se montrant au-dessus de la tranchée.

Le velu Khanefi, les manches retroussées, faisait toujours office de serviteur. Il chargeait les armes que lui passaient Hadji Mourad et Khan-Magom, enfonçait soigneusement avec la baguette les balles entourées de capsules non huilées et mettait de la poudre sèche. Quant à Bata, il ne restait pas comme les autres à l'abri ; il courait de la tranchée aux chevaux pour les mener dans un endroit moins exposé, poussait des cris et tirait sans cesse. Il fut blessé le premier. Une balle le toucha au cou : il s'assit par terre en crachant le sang et en proférant des injures. Puis ce fut le tour de Hadji Mourad : une balle lui déchira l'épaule. Il arracha un peu d'ouate de son *bechmet,* en tamponna sa blessure et continua à tirer.

« Jetons-nous sur eux avec nos sabres ! » dit Eldar pour la troisième fois. Il jeta un œil de l'autre côté de la tranchée, prêt à fondre sur les ennemis, mais une balle l'atteignit. Il chancela et tomba à la renverse sur la jambe de Hadji Mourad. Hadji Mourad le regarda. Ses beaux yeux de brebis, fixes et sérieux, contemplaient Hadji Mourad ; sa bouche à la lèvre inférieure proéminente comme chez les enfants remuait sans s'ouvrir. Hadji Mourad dégagea sa jambe et continua à tirer. Khanefi se pencha sur le corps d'Eldar et retira de sa *tcherkeska* les cartouches non usées. Khan-Magom, pendant ce temps, chantait toujours, rechargeait son fusil calmement, et tirait. Les ennemis couraient d'un arbre à l'autre et se rapprochaient de plus en plus, en poussant des cris aigus. Une seconde balle frappa Hadji Mourad au flanc gauche. Il se coucha dans le fossé, arracha de nouveau un peu d'ouate de son *bechmet* et tamponna sa blessure. Mais cette blessure était mortelle ; il sentit qu'il s'en allait. Des souvenirs et des images, avec une rapidité extraordinaire, défilaient devant ses yeux. Il revoyait tantôt l'athlétique Abounountzan Khan, qui retenait d'une main sa joue fendue et pendante, pour se jeter, armé de son poignard, sur l'ennemi ; tantôt Vorontzoff, le vieillard anémié au visage pâle et rusé, dont il entendait la voix douce. Il revoyait aussi son fils Ioussouf, sa femme Sofiate, et aussi le visage pâle, la barbe rousse, et les yeux clignotants de son ennemi, Schamyl. Et tous ces souvenirs traversaient son imagination sans provoquer en lui la moindre émotion – ni pitié, ni colère, ni désir. Tout cela semblait insignifiant comparé à ce qui lui arrivait.

Cependant son corps vigoureux continuait son travail. Rassemblant ses dernières forces, il se souleva et tira un coup de pistolet sur un homme qui accourait. Il avait visé juste, l'homme tomba. Ensuite, il s'extirpa de la tranchée, le poignard à la main, en boitant lourdement, pour se diriger droit sur ses ennemis. Quelques coups de feu éclatèrent. Hadji Mourad chancela et tomba. Des soldats, avec des hurlements de triomphe, se jetèrent sur le corps abattu. Mais ce corps qui paraissait mort tout à coup remua ; ce fut d'abord la tête rasée, nue et ensanglantée, qui se souleva, puis le tronc, et enfin, s'accrochant à un arbre, Hadji Mourad se releva entièrement. Il paraissait si terrible que ceux qui se précipitaient sur lui s'arrêtèrent. Soudain, il tressaillit, se détacha de l'arbre et, comme la bardane, tomba face à terre et ne bougea plus. Il ne remuait plus mais ses sensations n'étaient pas encore mortes. Quand le premier qui s'approcha lui frappa la tête de son poignard, il sembla à Hadji Mourad que quelqu'un lui donnait un coup de marteau sur le crâne, mais il ne parvenait pas à comprendre qui le faisait et pour quelle raison. Ce fut la dernière conscience de son lien avec son corps.

Désormais il ne sentait plus rien ; ses ennemis piétinaient et sabraient ce qui déjà n'avait plus rien de commun avec lui. Hadji Haga mit le pied sur son dos ; en deux coups de sabre, il lui trancha la tête, puis, avec précaution, pour ne pas salir ses chaussures, la repoussa du pied. Le sang rouge vif jaillit des artères du cou ; un sang noir coula de la tête et se répandit dans l'herbe. Karganoff, Hadji Haga, Akhmet Khan et tous les soldats, comme des chasseurs autour de la bête tuée, firent cercle autour du corps de Hadji Mourad et de ses hommes. Ils ligotèrent Khanefi, Khan-Magom et Gamzalo et, se dispersant dans la futaie, noyés dans la fumée de la poudre, ils coururent, joyeux et triomphants.

Les rossignols, qui s'étaient tus pendant la fusillade, se remirent à chanter, d'abord un seul, tout près, puis les autres, dans le lointain.

La bardane écrasée au milieu du champ labouré m'a remis en mémoire cette mort.

3 décembre 1902.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2012

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de *La Bibliothèque russe et slave* – http://www.bibliotheque-russe-et-slave.com et de *Ebooks libres et gratuits*. Ont participé à l'élaboration de ce livre pour *Ebooks libres et gratuits*, JacquelineM, Jean-Marc, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Ville réputée pour ses sonnettes.

2 Sorte de pain en forme de couronne.

3 Sorte de surtout court, porté au Caucase comme veston d'intérieur.

4 Chef de police du district.

5 Danser en pliant les genoux.

6 Chaussures d'écorce tressée.

7 Village des peuplades du Caucase.

8 Briquettes de fumier employées pour le chauffage.

9 Sectaires musulmans.

10 Vêtement de dessous des Tatars.

11 Ami.

12 Le tchetvert vaut 2,097 hectolitres.